

« De soi vers le monde », un engagement pour le changement

Adaptations et résistances d'un projet associatif

Mémoire réalisé par
LAURENCE DOUCHY

Promoteur
ANNE-MARIE VUILLEMENOT

Lecteur
SILVIA MESTURINI

Année académique 2017-2018
Master en anthropologie de l'interculturalité et du développement

« Je déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publiée, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Alors que j'inscris les derniers mots de ce travail, les noms d'une multitude de personnes me viennent en tête. Acheter son mémoire de fin d'études, c'est porter son regard sur le cheminement effectué jusqu'à présent, c'est tourner une page pour commencer un nouveau chapitre de sa vie. Ce cheminement, il n'a été possible que grâce à l'appui d'une diversité de personnes que je remercie de tout cœur.

En premier lieu, merci à ma famille qui, depuis toujours, me soutient dans mes choix, me pousse à avoir le cœur et le regard ouverts.

Je remercie chaleureusement tous les membres de l'Îlot, qui m'ont accueillie à bras ouverts pour réaliser cette recherche.

Merci également à tous mes enseignants qui, depuis le début de mes études, ont partagé avec moi leurs connaissances et leur regard critique sur le monde. Je suis fière de pouvoir dire que j'ai été étudiante en anthropologie sous leur tutelle.

Merci finalement à ma promotrice Anne-Marie Vuilleminot, à mon amie Manon Waterschoot et à Catherine Meeùs pour leurs précieuses relectures, corrections et conseils.

« L'utopie n'est pas la chimère mais le "non-lieu" de tous les possibles. Face aux limites et aux impasses de notre modèle d'existence, elle est une pulsion de vie, capable de rendre possible ce que nous considérons comme impossible. C'est dans les utopies d'aujourd'hui que sont les solutions de demain. La première utopie est à incarner en nous-mêmes car la mutation sociale ne se fera pas sans le changement des humains. »

(Pierre Rabhi, *Charte internationale pour la Terre et l'Humanisme*, s.d. www.colibris-lemouvement.org)

Table des matières

Préface	11
Introduction	13
1. Réflexion sur la situation de l'enquête : une pratique qui se pense et se bricole.....	19
1.1. Place sur le terrain	19
1.2. Une sensibilité exacerbée	21
2. Quelques considérations d'ordre contextuel	24
2.1. L'Îlot, une « Oasis en tous lieux »	24
2.2. L'Îlot, un lieu empreint de diversité	27
2.3. Un embryon pour le changement : la raison d'être du projet.....	30
I. Première Partie – « Faire sa part » :	
logiques d'engagement dans une « modernité insécurisée »	35
1. Impact du contexte social dans l'adoption d'un engagement pour le changement	35
1.1. Une modernité qui, en ouvrant des possibles, insécurise.....	47
2. « Faire sa part » : construction de l'engagement pour le changement au quotidien.....	53
2.1. L'infrapolitique vu à travers le prisme des résistances quotidiennes	55
II. Deuxième Partie – S'engager à partir d'un espace « autre »	63
1. Différentes formes d'hétérotopies à travers le temps et l'espace :	
la déviation des normes	68
2. Transformation sociétale d'une hétérotopie au fur et à mesure du temps.....	73
3. Juxtaposition d'espaces incompatibles en un seul lieu	74
4. Conception du temps : des hétérochronies au sein des hétérotopies.....	80
4.1. Vivre le présent.....	80
4.2. La nostalgie du passé	83
4.3. Projection dans le futur.....	86
4.4. Entre passé, présent et futur : une vision symbolique de la « nature »	88
5. Fonction de l'espace « autre »	91
6. Principe d'ouverture et de fermeture.....	92
III. Troisième partie – Une vision holistique de l'engagement.....	95
1. Convergence de l'action par l'intégration de deux visions holistiques du monde.....	97
1.1. La permaculture	97

1.2. Les 8shields	108
2. Considérations finales : entre idéaux et pratique, les défis de l'engagement à l'îlot	121
Conclusion.....	127
Bibliographie	131

PREFACE

Ça a commencé, ou devrais-je plutôt dire ça a « continué », comme ça... Je ne compte même plus le nombre de remarques de ce genre que j'entends à chaque fois que je parle de mon projet de mémoire : « Tu l'as faite sur quoi toi, ta recherche de fin d'études ? » « Sur les alternatives sociétales, notamment à travers l'engagement citoyen et la connexion » « Ah, c'est chouette... ça doit être sympa à étudier, les "bobos" ». Malgré moi, je serre les dents. En l'espace de deux secondes et demie, mon projet de mémoire vient de se voir objectivé, décomplexifié, catégorisé, jugé même de par le ton de voix utilisé où transparaît le sarcasme et peut-être même le dédain. « Bien sûr, ce n'est qu'une blague », me rassure-t-on. Peut-être, pourtant elle me semble violemment refléter une opinion qui ne m'est pas inconnue. « Hippy », « bobo », « utopiste », « anticapitaliste », « marginal », « divergent », « allumé », « bisounours », « radical », « atypique », « original », etc., autant de termes que l'on me renvoie à chaque fois que je parle de ma recherche. Des qualificatifs, il en faut. C'est d'ailleurs ce qu'on me demande d'inscrire en quatrième de couverture ; des mots-clés permettant de catégoriser proprement mon travail. Pourtant, chacune des notions employées est chargée symboliquement. Tour à tour, l'imaginaire se met en branle. Les mots ne sont pas anodins. Chacun renvoie à des représentations du monde et de ce qui le compose. Faire rentrer les choses dans des cases, c'est un besoin humain. La complexité perturbe, dérange, met du flou là où l'on voudrait voir tracées des lignes bien nettes, bien droites. La courbe, c'est difficile à appréhender, ça brouille les repères, on n'en veut pas. Pourtant, entendre des termes qui inconsciemment invoquent l'image naïve du « bienheureux idéaliste innocent » ou du « révolutionnaire en crise existentielle » fait monter en moi l'agacement. Parce que moi aussi, j'utilisais certains de ces stéréotypes avant de me rendre sur le terrain ? Peut-être, bien que cette prise de conscience me soit aujourd'hui dure à avaler. Après trois mois de rencontres, d'échanges, de vécu partagé, d'intimité, de confidences, de réflexivité, de cohésion dans les moments difficiles, l'impression que certains termes utilisés décrédibilisent et « lissent » une réalité sociale me heurte à mon insu. Je ne dis pas que certains termes ne sont pas adéquats pour qualifier certains types de comportements chez certaines personnes. Ce qui me dérange, c'est le sentiment incommensurable d'inexactitude face à l'amalgame qui ressort dans l'utilisation massive de certaines notions. Je ne tente point de me poster ici en tant que défenseuse des gens de mon terrain. Cela n'est ni ma volonté ni mon rôle.

Simplement de rendre compte de l'existence d'une complexité qui me semble souvent oubliée, masquée ou amoindrie. Tel est mon souhait et ma plus grande crainte en écrivant ce mémoire. Peur de ne pas trouver les mots justes, d'aplanir une réalité sociale davantage que d'en montrer la densité, les interrelations, les va-et-vient, de tracer une ligne droite de plus plutôt que de dessiner une courbe. Si je me sens atteinte par l'utilisation de certains termes et réflexions préconstruits, c'est avec une boule au ventre que je m'aventure dans l'écriture de ce travail. Aurai-je les mots justes ? Ceux qui, en s'accordant les uns aux autres, restaurent ce que j'ai perçu au fil du temps sur mon terrain ; une réalité sociale contrastée et plurielle aux enjeux multiples. C'est avec cet espoir et cette volonté que je me lance dans l'écriture de ce qui représente mon mémoire de fin d'études en anthropologie.

INTRODUCTION

Octobre 2017. Je regarde les rails défiler sous mes yeux à travers la vitre du TGV. Ça y est, dans moins de quatre heures, je serai à l'Îlot. L'enthousiasme se teinte d'un sentiment d'angoisse face à l'inconnu. Ce lieu où je me rends, je l'ai découvert seulement quelques semaines plus tôt. Il fait partie de ces « Oasis en tous lieux »¹, ces espaces auxquels j'associe le nom du philosophe et agriculteur Pierre Rabhi, sans trop savoir de quoi il retourne exactement. Ce que je sais se résume à l'idée que l'Îlot est une initiative tournée vers la sobriété, l'autonomie, l'agroécologie et la responsabilité écocitoyenne. Le reste, je ne le découvrirai que plus tard, au cours de mes trois mois d'insertion sur place.

L'arrêt du Creusot vient d'être annoncé. Nous arrivons. Le train entre en gare et je tente de percevoir le contour du paysage qui se profile au loin, malgré la pénombre qui s'est peu à peu installée en cette fin de soirée. Quelqu'un doit me retrouver sur le quai pour m'amener directement sur place, et je me demande comment le reconnaître. Nous ne sommes finalement que trois à sortir de l'ensemble des wagons, si bien que mes inquiétudes sont infondées. Un visage chaleureux m'accueille. C'est Marc, l'un des membres fondateurs de l'Îlot et le coordinateur du lieu. Durant le trajet, un doute m'assaille quant à l'emplacement géographique du projet. Autour de moi, je ne vois que l'ombre de vestiges industriels épars. L'ambiance du Creusot, icône de la dynastie Schneider et du début de l'aire de l'industrialisation, se déploie à travers les structures métalliques d'usines désaffectées. Devant ma surprise manifeste, Marc me dit que, dès la conception du projet, une envie unanime a été posée. Celle de ne pas isoler l'Îlot dans un endroit reculé, mais au contraire de créer un espace « *transitoire* » entre ville et campagne pour pouvoir sensibiliser un large public aux valeurs écologiques et humaines. Au-dehors, le paysage se transforme. En moins de cinq minutes, le centre-ville laisse place à de grands espaces verts. Nous sommes dans le parc des Combes, et le bâtiment principal de l'association se dresse devant moi. Il est alors 11 heures du soir. Un ciel étoilé se dessine au-dessus de nos têtes. Seule la réverbération de l'éclairage artificiel visible en contrebas rappelle la proximité urbaine. Le monde industriel semble bien loin. Havre de paix et d'harmonie au milieu de l'agitation citadine, c'est ainsi que l'Îlot se conceptualise ; un espace où le temps et les problèmes quotidiens sont suspendus. Cependant,

¹ Réseau de lieux dits « alternatifs » lancé par l'agriculteur-philosophe Pierre Rabhi en 1996. Voir *infra*.

derrière ce calme apparent se cache une lutte, un engagement revendiqué à l'unanimité pour faire changer les choses, transformer les logiques néolibérales dominantes, afin de concevoir une société exprimant un rapport jugé plus juste, sain et équilibré à soi, à l'autre et à l'environnement. Face au cri d'indignation qui s'élève aux quatre coins de la planète, l'Îlot le rejoint par le rire, l'essaimage d'autres manières d'être et de consommer, en adéquation avec les idéaux portés par le lieu. Pourtant, au-delà des disparités de formes, les mêmes revendications se dessinent face à des logiques dérégulées d'un système qui semble pris dans son propre engrenage de croissance, d'accumulation et de profit, au détriment du bien-être de l'ensemble des individus sur terre.

Le lendemain, je me lève de bonne heure. Comme Marc me l'a suggéré la veille, je décide d'aller explorer les jardins. La porte donnant sur l'extérieur est ouverte. Elle n'est jamais fermée à clé, me dit-on, afin que tout le monde se sente en permanence le bienvenu dans un lieu où les liens de confiance priment sur ceux de défiance, à l'inverse de ce qui caractérise le lien social dans la « modernité insécurisée » (Laurent, 2012). 7 heures 30 du matin s'annonce sur l'horloge au milieu de la salle principale. L'Îlot se réveille. Les coqs, l'un après l'autre, chantent et se répondent. La brume se lève au-dessus du clergé, visible en contrebas, enveloppant le Creusot d'une aura quasi enchanteresse. Au loin, j'aperçois quelqu'un qui sort du bâtiment principal, un panier dans une main et un arrosoir dans l'autre, je le salue. C'est l'heure d'ouvrir aux poules qui commencent à s'agiter sur leurs perchoirs, faisant vibrer leurs poulaillers. Tout est calme dans les jardins. Une bulle de silence, interrompue de-ci de-là par le chant des oiseaux, semble envelopper les lieux. Fragile, elle explose quelques minutes plus tard par le réveil matinal des autres membres du groupe présents sur place.

8 heures du matin sonnent et les premiers visages, encore marqués par le sommeil, apparaissent dans les escaliers menant à la salle à manger, l'espace principal de vie. D'autres personnes, celles qui ne logent pas sur place, entrent simultanément par la porte d'entrée. Des « bonjours » sont échangés. Certains plus éveillés et enthousiastes que d'autres. Chacun à son tour vient se placer dans la file menant au buffet où le petit-déjeuner vient d'être servi. Quelques blagues sont émises quant au fait que le café vient encore à manquer. Il est à présent 8 heures 45. Le « *maître du temps* », la personne en charge de surveiller l'heure qui passe afin que les autres ne doivent pas s'en soucier, annonce le moment de la « *météo* ». Devant mon regard interrogateur, quelqu'un me fait un clin d'œil en me disant : « *tu vas voir* ». Autour de moi, tout le monde se lève. Certains tentent d'attraper une dernière bouchée au passage, pour

se diriger vers la « *fourmilière* », un espace attenant à la salle principale, séparée de celle-ci par un simple paravent beige. Propice au rassemblement en petits groupes, je découvrirai au fil du temps que la fourmilière est fréquemment utilisée dès qu'il est question d'écoute, d'introspection et de recueillement. Chacun à son tour y prend place et s'assoit soit sur une chaise, soit à même le sol en formant un cercle avec l'ensemble du groupe. Le calme n'est pas encore là. Les rires sont omniprésents et quelques boutades concernant le pressenti dernier arrivé fusent, car ici, me dit-on, c'est à la dernière personne assise qu'incombe le « droit » de commencer ce qu'on appelle la « météo ». C'est après quelques secondes de silence pour se recentrer que la personne ainsi désignée prend la parole. Les autres, les yeux clos ou ouverts, l'écoutent attentivement, ou du moins agissent comme tel. Les mots sortent. Chez certains, ils semblent indécis et maladroits, chez d'autres, plus assurés. Ils expriment des humeurs, des états d'âme, des anecdotes, des ressentis ou bien empruntent un autre registre, celui de la reconnaissance et du remerciement. Tout est potentiellement sujet à la gratification, tant les organismes perçus comme vivants que ceux considérés comme inertes. En fonction des sensibilités propres à chacun et du ressenti journalier, divers éléments sont mis en évidence, mais cela, je ne le percevrai que plus tard, jour après jour, au fil de ma présence dans les lieux. Une fois le message délivré, les mots se tarissent. C'est au suivant de continuer. Le tour de parole se déroule dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, car ici, m'explique-t-on, les choses se veulent différentes de ce qui se passe dans le reste de la société. Par ce simple acte, le décor est posé. Nous sommes dans un espace qui se veut « autre ». C'est donc à la personne située sur la droite de reprendre la parole. Une fois que chacun a eu le temps de s'exprimer, c'est le moment de la répartition, non pas des « tâches » ou du « travail », ce qui rappellerait trop le monde « *extérieur* », mais des activités journalières. Les postes à remplir sont ainsi énoncés, tels la cuisine, le nettoyage, le soin des animaux, etc. À chaque nouvel intitulé, des mains se lèvent et des noms sont inscrits. Une fois toutes les cases remplies, les chantiers à effectuer sont débattus. J'apprendrai plus tard que, durant la semaine, un panneau doit idéalement être complété au fur et à mesure avec les nouvelles idées de chacun, bien que dans les faits, peu de personnes le remplissent. C'est en référence à cet affichage ou spontanément que le programme du jour s'établit. Une fois que tout a été mis au point, chacun s'apprête à sortir. La journée va enfin véritablement commencer.

Presque chaque jour, de nouvelles personnes arrivent sur les lieux. De tous âges, classes sociales et confessions religieuses, ils viennent contribuer, le temps de quelques jours, semaines ou mois, au projet de l'association. L'engagement symbolique dans l'association est

différent en fonction des individus. Certains sont porteurs des valeurs du projet, d'autres viennent uniquement là en guise de ressourcement ou dans un but éducatif.

L'« Îlot » désigne ainsi un espace empreint de va-et-vient. D'un côté, ce terme dénomme l'espace réel, tangible, cartographiable du lieu. De l'autre, il sous-entend les valeurs, idéaux, logiques qui sont exprimés par la « *raison d'être* » du projet. À bien des égards dans ce mémoire, l'utilisation du terme « Îlot » aura tendance à être personnifiée. Ce n'est plus un lieu inerte, mais un espace qui se vit à travers le constant afflux des personnes qui y circulent. C'est le socle de l'hétérotopie¹ (Foucault, 1967), l'ancrage stable permettant l'action face à l'afflux de personnes qui la mettent concrètement en place. Par son existence se manifeste une volonté de transcender certaines tendances dominantes, de résister et de concevoir d'autres manières d'être et de faire en collectif. L'Îlot, c'est la matérialisation des rêves de certains, des désirs et des participations d'autres. C'est le lieu où convergent les efforts multiples des personnes qui s'y rendent. Loin d'être un projet figé, il évolue au gré des actions portées par l'ensemble de ses membres. Car tout le monde, peu importe le motif de la venue, contribue d'une manière ou d'une autre à la mise en place de cette « microsociété ». Tous s'investissent ainsi, à des degrés différents, à la création d'un espace de production maraîchère et, au-delà, d'un microcosme social, où certaines valeurs perçues comme défectueuses au sein de notre modernité occidentale tentent d'être réactivées. Il en va ainsi de l'entraide, du partage, de la bienveillance, du respect, de la sobriété, mais aussi de la prise en conscience d'une appartenance pleine aux écosystèmes qui nous entourent et dont nous faisons partie intégrante. « *Prendre soin de la terre, des hommes et partager équitablement les ressources* » : tel est le but de l'association et l'éthique de la permaculture que l'Îlot tente au jour le jour d'instaurer dans son approche de la terre et des relations humaines. Seulement, pour parvenir à créer des équilibres communs et durables, à prendre en compte les besoins des humains et de l'environnement, à engager la transition sur des valeurs de coopération plutôt que de compétition, le changement est perçu comme devant venir d'abord de soi et « en soi » pour pouvoir ensuite s'amorcer vers l'extérieur. L'observation, socle de la connaissance, devient ainsi primordiale dans cet espace « autre »² qu'est l'Îlot, ou du moins dans l'idéal qui l'anime. Introspective, elle tente de déceler les besoins, les schémas répétitifs et intégrés qui animent chacun d'entre nous. Tournée vers l'extérieur, elle vise la connaissance des

¹ Le concept d'hétérotopie désigne un espace autre, similaire à l'utopie, mais effectivement réalisé.

² Cf. Michel Foucault (1967) sur le concept d'hétérotopie. Voir *infra*.

écosystèmes que l'on côtoie pour imiter ses modes de fonctionnement et d'adaptation. C'est à travers la « reconnexion » à soi, aux autres et à la nature que s'opèrent le basculement et l'amorce d'une société qui reposerait sur un équilibre davantage cohérent et global. L'Îlot, dans sa raison d'être, ses objectifs explicitement exprimés, tente ainsi de mettre en avant un processus de réflexion, dont la visée est de concevoir un nouveau modèle sociétal, un système qui puisse répondre aux besoins humains tout en bénéficiant à l'environnement. C'est un lieu d'expérimentation à la recherche de manières d'être au monde capables d'incarner un équilibre entre tous les organismes vivants. Le leitmotiv sous-jacent de la reconnexion s'ancre indéniablement dans une volonté d'« engagement pour le changement », concept autour duquel je forme ce présent travail.

L'engagement pour le changement, plus qu'un état figé, représente un continuum allant de soi à l'autre. L'un des deux extrêmes sous-entend que le mode de vie prôné à l'Îlot reflète des aspirations individuelles à un « mieux-vivre » face à un environnement social qui ne satisfait pas. Nombre des personnes qui s'investissent pleinement à l'Îlot rendent compte d'un parcours de vie difficile pour certaines, dénué de sens pour d'autres. Souvent, c'est après une première confrontation avec le monde du travail que transparaissent des conflits éthiques. Beaucoup, avant d'avoir entrepris une reconversion, expriment l'impression de ne pas avoir pu vivre la vie qu'ils souhaitaient, pris dans le cercle vicieux d'une logique de « métro-boulot-dodo » qui les éloignait de leurs aspirations personnelles. L'autre tendance, « l'engagement à l'autre et à l'environnement », qu'on retrouve à l'Îlot est une posture davantage militante. Sans se proclamer ouvertement comme étant « politique », elle exprime des revendications et cherche des solutions à mettre en œuvre pour restreindre l'impact des logiques néolibérales jugées nuisibles à la pérennité de la vie sur terre. Face à l'expansion des risques sociaux, économiques, écologiques, politiques, etc. mis en évidence par une série d'indicateurs plus ou moins perceptibles, l'Îlot cherche à trouver, à intégrer et à essaimer des alternatives, pour répondre aux enjeux humains et environnementaux qui se présentent. Créer une délimitation entre ces deux tendances est difficile, voire impossible. L'engagement pour soi et l'engagement pour le « monde » sont étroitement imbriqués l'un à l'autre à l'Îlot. Chacune des personnes rencontrées, en fonction de ses aspirations propres, se positionne à un niveau de l'axe de « l'engagement pour le changement ». Les logiques de sécurisation, d'accomplissement personnel se manifestent conjointement dans l'envie de faire correspondre sa vie à ses aspirations politiques d'écocitoyen responsable (Waser et Stoessel, 167). Après un

bref détour méthodologique et contextuel, la première partie de ce mémoire se consacrera ainsi à explorer ces deux tendances exprimées par ce continuum de l'engagement.

Les seconde et troisième parties viseront pour leur part à analyser davantage l'univers de sens qui régit l'engagement pour le changement revendiqué à l'Îlot. Il sera question dans un premier temps de s'attarder sur l'espace « autre » que représente l'association, pour comprendre pourquoi l'action et les démarches qui s'y expriment se font en marge des débats ouvertement politisés. Tour à tour, différents principes de l'hétérotopie de Foucault (1967) seront analysés pour appréhender la spécificité de l'engagement et l'imaginaire qui sous-tend le désir de (re)connexion exprimé à l'Îlot comme étant la base profonde à intégrer pour entreprendre un changement de logiques. Dans son prolongement, la troisième et dernière partie de ce mémoire se consacrera à deux modèles de « *conception holistique* » vécus à l'Îlot. Ceux-ci transcendent les diverses conceptions de sens en présence sur le lieu. Il s'agit de la permaculture et des 8shields qui encadrent les représentations et les pratiques mises en place par l'association pour accomplir « *sa raison d'être* ».



Fig. 1 : Schématisation à l'aquarelle de l'Îlot. Design de l'Îlot
(Source : https://www.colibris-lemouvement.org/sites/default/files/rapport_design_ilot_des_combes_2015_-_light.pdf)

1. REFLEXION SUR LA SITUATION DE L'ENQUETE : UNE PRATIQUE QUI SE PENSE ET SE BRICOLE

« Se décentrer, se ressaisir ; se perdre, se retrouver : la pratique du “terrain” s'apparente aux sports dits “extrêmes” [...] parce qu'elle nous pousse loin hors de nous-mêmes tout en exigeant le plus intransigeant contrôle de soi » (Bensa, 2006 : 303)

1.1. PLACE SUR LE TERRAIN

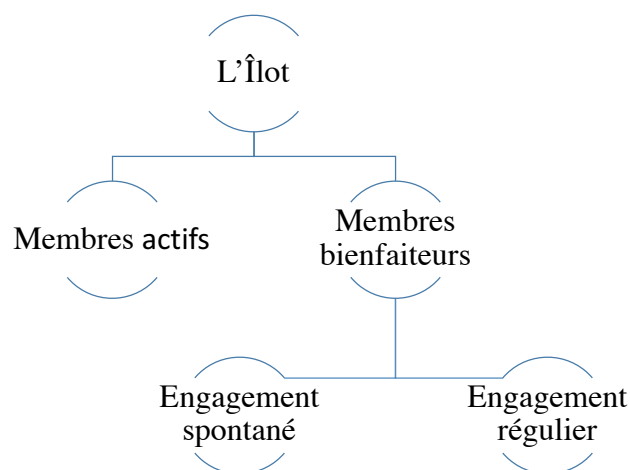
Dès mon arrivée sur le terrain, ma place est clairement définie ; je serai bénévole ou plus précisément « wwoofeuse¹ ». En échange d'un investissement personnel dans les tâches quotidiennes (agriculture, entretien des lieux, accueil des personnes, etc.), le gîte et le couvert me sont offerts sans demande de contribution financière en retour. Par l'adoption de cette posture pleinement active, mon acceptation et mon intégration sont presque immédiates. Ma présence est justifiée aux yeux de tous. De mon côté, je ne me sens ni un poids pour l'association ni dans une posture de redevance. Une position d'observation passive, à l'inverse, aurait été un véritable frein et aurait érigé d'emblée une barrière entre mes interlocuteurs et moi.

Si mon intégration est facilitée par le statut que l'on me propose, la gestion même du lieu y contribue également. Contrairement à d'autres espaces alternatifs, « d'Oasis de vie »², l'association de l'Îlot fonctionne actuellement à travers l'implication périodique d'une diversité d'individus. Si cette association accueille quotidiennement des personnes, aucune n'y vit de manière constante. La durée du séjour peut plus ou moins varier selon les cas. Certaines personnes s'y investissent continuellement, mais ne font pas pour autant de ce lieu leur habitat permanent. C'est le cas par exemple de l'un des membres fondateurs et initiateur du projet qui, s'il vient chaque jour à l'Îlot, réside avec sa famille dans le centre-ville du Creusot. D'autres personnes s'engagent de manière continue, mais morcelée dans le temps. Souvent issues de la région parisienne ou d'autres grandes villes françaises, elles viennent prendre part à la vie du lieu dès que leur emploi du temps le leur permet. Ces personnes sont

¹ Statut d'une personne faisant du *wwoofing*. Le *wwoofing* est un principe développé par une ASBL pour permettre à tout un chacun d'apprendre l'agriculture biologique en contact avec son hôte. En échange du partage du savoir-faire, du gîte et du couvert de ce dernier, le wwoofeur s'engage à travailler un certain nombre d'heures par jour dans l'exploitation agricole. Pour plus d'informations, se référer au site de Wwoof France : <https://www.wwoof.fr/accueil>.

² Voir *infra*.

globalement de deux types : d'un côté, il y a les « *membres actifs* », qui disposent d'une fonction précise à exercer dans l'association et qui la remplissent soit sur le lieu même, soit à distance. Une participation opérante d'un minimum d'heures par semaine leur est généralement demandée. De l'autre, les « *membres bienfaiteurs* » qui se déclinent en deux catégories de personnes. D'une part, celle qui comprend des individus qui, bien que n'ayant pas de rôle institué dans l'association, y viennent dès qu'ils le peuvent. Leur présence sur place peut être soit régulière sur le long terme, soit se faire de façon plus périodique. L'implication d'une personne à la gérance de l'Îlot pendant une année ne prédit en rien sa participation l'année suivante. L'autre catégorie, quant à elle, intègre ceux qui n'adhèrent et ne contribuent aux projets que sur une durée plus ou moins courte. Il en va ainsi des wwoofeurs, des bénévoles et des stagiaires, mais aussi des familles venant occuper les gîtes, des participants aux formations multiples, des personnes « en visite », etc.



Ces allées et venues sur le lieu de mon enquête sont à la fois la force et la plus grande faiblesse de l'association de l'Îlot. D'un côté, l'arrivée constante de nouvelles présences favorise l'entrain, la créativité et la bonne humeur générale. L'ambiance, sans cesse renouvelée, semble légère et non figée par la routine. De l'autre, la non-permanence des membres handicape profondément la mise en œuvre de projets sur le moyen et le long terme. Plusieurs secteurs, fondamentaux pour l'association, comme la gestion agricole, souffrent ainsi cruellement du manque de présence continue et/ou « professionnalisée ». Concernant mon rôle d'anthropologue à proprement parler, ces fluctuations exercent une influence ambivalente. Présente sur les lieux de manière constante pendant une période de trois mois, la

durée de mon séjour dépasse souvent de loin celle des autres acteurs intégrés à mon enquête. Il m'arrive ainsi régulièrement d'être la personne de « *référence* » aux yeux des nouveaux arrivants. Plus qu'une simple étudiante en anthropologie effectuant une observation participante plus ou moins distanciée des acteurs gravitant sur mon terrain, je deviens partie intégrante, aux yeux d'une large proportion d'individus, de la structure même de l'Îlot. Responsable du lieu au même titre que les membres résidant depuis un certain temps sur place, je représente pour les personnes accueillies, tant dans les gîtes que dans le cadre de formations, une personne repère. À plusieurs reprises, c'est ainsi à moi qu'incombe le rôle de présenter le projet et de faire la visite de l'endroit. Sans que cela provienne d'une décision manifeste de ma part, j'incarne pour beaucoup les valeurs de l'Îlot.

Cette position entre distanciation méthodologique, rendue possible grâce à l'objectivation écrite des données observées, et implication engagée me permet de nouer facilement des liens avec mes informateurs et de trouver une place dans l'association. Toutefois, elle me donne par moment également l'impression de me faire piéger par mon objet de recherche. Participant à longueur de journée aux mêmes activités que mes informateurs de terrain, mangeant et partageant les mêmes espaces de couchage qu'eux, les moments où je me retrouve seule sont rares, si pas inexistants. Dans ces conditions, il m'est difficile d'être extérieure aux conflits et aux tensions émergeant de-ci de-là au gré des hauts et des bas du quotidien. Si terrain potentiellement propice à l'« encliquage¹ » il y a, les va-et-vient des personnes présentes sur place permettent d'y faire face en dissolvant, si pas toujours le noyau solide de groupes spécifiques lié par affinités, la structure de ceux-ci. Construite et bricolée, ma place de chercheuse doit sans cesse s'adapter et se réactiver au gré des rencontres.

1.2. UNE SENSIBILITE EXACERBEE

Comme le mettent en avant Vuilleminot *et al.* (2015 : 6), « entrer en recherche n'est jamais le fruit d'un hasard ou d'une démarche strictement rationnelle », mais le résultat d'une dynamique alliant intériorité et extériorité. Lorsque l'on choisit un sujet d'étude, on se place inexorablement dans un continuum alliant l'autre et l'intime (*ibid.*). Choisir la thématique de son terrain n'est ainsi jamais un fait complètement fortuit. Si la réflexivité apparaît être la

¹ Notion de Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008 : 93), qui met en exergue une possible assimilation du chercheur à une « clique » particulière présente sur son terrain.

base de toute recherche, elle commence inexorablement au moment même du choix de l'enquête :

« [...] ceux/ce que nous, chercheurs en anthropologie, choisissons d'interroger et de comprendre, les lieux où nous décidons de nous rendre, la population auprès de laquelle nous enquêtons, toutes les pistes que nous suivons au préalable et au cours d'une enquête, ne sont ni le résultat de rencontres anodines ni le fruit d'un calcul mathématique, mais la conséquence d'un itinéraire lié, sans conteste, à nos histoires personnelles influencées par nos vécus les plus intimes. De même, l'angle d'observation et d'analyse de nos données et la façon dont nous choisissons d'en rendre compte dépendent étroitement de nos convictions les plus profondes, aussi oscillantes, changeantes et contradictoires puissent-elles être au moment où nous décidons d'écrire. Des prémices à l'achèvement d'une enquête, du premier contact pris sur le terrain au dernier mot couché sur le papier, une recherche est et reste intimement liée à la personne et au parcours de celui ou celle qui l'entreprend et la relate. » (*Ibid.*)

C'est à partir du constat présenté dans l'ouvrage collectif *Intimité et réflexivité* stipulant que « la pratique de l'ethnographie, telle une expérience vécue de la rencontre de l'autre, comporte une dimension biographique irréfutable et imprégnant de bout en bout nos travaux » (*ibid.*), que je voudrais me situer d'emblée dans ma recherche de terrain.

J'ai grandi dans un contexte où la quête de soi et du collectif était omniprésente. Périodiquement, au travers de regroupements communautaires, je suis entrée en contact avec des personnes dont les valeurs apparaissaient à mes yeux d'enfant comme antinomiques vis-à-vis de ce que je percevais dans mon cadre scolaire quotidien. Entre enfants d'abord, puis entre adolescents, il n'était pas rare qu'on utilise le qualificatif « dans » et « hors du monde » pour faire part de la tension vécue entre deux réalités qui nous semblaient opposées. D'un côté, il y avait les hauts et les bas du quotidien, de l'autre, les vacances, les copains, l'indépendance aussi, puisque sous la surveillance collective et à nos yeux plus ou moins visible de l'ensemble du groupe adulte, celle de nos parents se relâchait. La poursuite d'un idéal et la recherche d'alternatives aux modèles sociétaux dominants ne nous sont apparues que bien plus tard.

Quelques heures après mon arrivée à l'Îlot, c'est cette même dialectique que j'ai retrouvée sur mon terrain dans la bouche d'une personne dont le départ était imminent : « *Le rêve est fini, maintenant il faut rentrer dans le vrai monde...* » Presque quotidiennement, lors de mon

immersion, cette phrase ou du moins les tensions sous-jacentes du « dedans » et du « dehors », du « vrai » et du « rêve », du « voulu » et du « subi » étaient réactivées par l'un ou l'autre de mes interlocuteurs, faisant émerger en moi des images et des souvenirs se rapportant à ma propre enfance.

Si ce bref détour biographique prend corps dans les pages de ce mémoire, ce n'est pas dans le but de me raconter, mais d'adopter d'emblée une posture honnête et réflexive sur ma position, l'influence de mon éducation quant à la réception des informations et la formation de mes hypothèses. Comme le souligne Caratini (2004), Piccoli et Mazzocchetti (2016), la prétendue neutralité en science sociale est dépassée. Pour pouvoir élaborer un travail qui se veut objectif, il faut pouvoir embrasser la subjectivité en l'objectivant et admettre les sensibilités révélées dans le choix du terrain et dans notre manière de mener l'enquête. Pour Ghasarian (2002 : 12, 13) « [...] la réflexivité, le “retour sur soi” et son activité sont les seuls remèdes à l'intellectualisation et les moyens d'améliorer la qualité d'une recherche. [...] Chaque texte écrit par des chercheurs en sciences humaines n'est pas le reflet d'une réalité mais plutôt celui d'une sensibilité. » Sensibilité, subjectivité et réflexivité n'impliquent pas, par ailleurs, un manque de rigueur empirique et analytique (Vuilleminot *et al.*, 2015 : 7).

Consciente dès le dépôt de ma thématique de recherche que les types de dynamiques que je risquais de rencontrer sur place s'apparenteraient de près ou du loin à des réalités côtoyées dans mon enfance ou à des valeurs véhiculées dans mon éducation, une vigilance épistémologique était primordiale avant même d'arriver à l'Îlot. Je me suis ainsi longuement consacrée à mettre par écrit les diverses idées préconçues que je pourrais avoir à l'égard du projet. Une fois sur place, j'ai veillé à être rigoureuse dans la tenue de mon carnet de terrain. Un enregistreur en permanence en poche me permettait durant la journée de réaliser des mémos vocaux. Chaque soir, je prenais le temps de les retranscrire afin d'être la plus précise possible dans mes descriptions pour me « garder d'effets interprétatifs inopportuns » (de Sardan, 2008 : 29). Une dizaine d'entretiens ethnographiques auprès de personnes différentes ont par ailleurs alimenté mon corpus de données. Tout le long de cet écrit, j'ai veillé à ce que la parole des membres de l'Îlot soit présente à travers les analyses que j'en fais. Chaque terme/phrased inscrit en italique dans le texte fait de cette manière directement référence à des mots utilisés par les personnes rencontrées sur mon terrain.

En choisissant d'emblée un terrain de recherche dans une culture qui est la mienne, la question du rapport à l'objectivité et à l'Autre est importante. En y ajoutant la sensibilité et certaines connaissances intimes liées à une enfance régie de près ou de loin par des valeurs similaires à celles évoquées par les personnes sur lesquelles porte l'enquête, elle devient essentielle et incontournable. Dans mes carnets de terrain, le retour sur moi et mon vécu trouve, comme le stipulent les mots de Marc Abélès et Susan Carol Rogers (1995 : 8), « [...] une légitimité théorique dans cette volonté d'assumer une démarche à la fois critique et constructive ».

Si je ne peux ni n'éprouve la volonté de nier mon attachement à certaines luttes exprimées à travers mon terrain, telle la recherche d'autres manières de consommer, d'alternatives, le retour au local et au circuit court, les réseaux d'entraide et de partage, les remises en question personnelles et collectives, le besoin de s'engager à son propre niveau plutôt que d'attendre des réponses venant du « *haut* », etc., mes affinités avec mon terrain s'expriment au sein de la sensibilité qui est la mienne et n'affectent pas la qualité d'un travail de recherche qui s'est voulu rigoureux du début à la fin. Selon ma modeste expérience d'anthropologue, je pense que, quelles que soient les affinités préalables entre le terrain et le chercheur, ce dernier ne ressort jamais complètement identique de ce processus de recherche qui affecte d'une manière ou d'une autre la personne qui réside derrière son masque scientifique. Admettre ma proximité avec le terrain est pour moi le fondement d'une anthropologie qui se veut responsable et honnête avec son lecteur et les personnes sur qui porte la recherche. Par l'objectivation écrite de ce qui pourrait, de prime abord, apparaître comme un biais à l'enquête de terrain, je témoigne d'une prise de conscience apparue suffisamment tôt pour me permettre d'adopter un maximum de rigueur tout au long de ma présence sur le terrain. Si la distance avec mon sujet de recherche ne se donne pas à voir d'emblée, elle s'exprime par sa construction à travers les stratégies mises en place pour récolter les données.

2. QUELQUES CONSIDERATIONS D'ORDRE CONTEXTUEL

2.1. L'ÎLOT, UNE « OASIS EN TOUS LIEUX »

Ce n'est pas un hasard si le qualificatif d'« îlot » a été choisi comme intitulé pour l'association. Sa référence, elle la tire directement du mouvement des « Oasis en tous lieux ».

C'est en 1996 que Pierre Rabhi, agriculteur, philosophe et écrivain, lance le projet Oasis (Rabhi, 2010, 2016). Sa volonté ? Implanter un changement de paradigme à travers l'émergence de nouveaux collectifs qui cherchent à placer l'épanouissement de l'homme et de l'environnement au fondement des préoccupations sociétales. Né dans une oasis en terre algérienne, ce terme représente aux yeux de Pierre Rabhi un espace de « ressourcement » face à une modernité individualiste, jugée excessive par sa recherche de croissance économique infinie et inégale (*ibid.*). Les « Oasis en tous lieux » tentent par conséquent de répondre à des aspirations de sobriété, d'autonomie, de convivialité, de partage, etc. par l'adoption d'un mode de vie qui se veut plus solidaire et proche de la terre (Colibris, *s.d.*).

Cherchant à toucher le plus d'individus possible, ces Oasis se déclinent de plusieurs manières et selon plusieurs formes ; en ville, à la campagne, avec ou sans habitants sur place, etc. Trois modèles incarnent aujourd'hui les idéaux types de tels lieux. Les « Oasis de vie », tout d'abord, sont, comme le nom l'indique, des lieux de vie en commun où cohabitent différents individus/familles. Le but de ces espaces est d'instaurer à travers un « vivre ensemble » une alternative à l'habitat exclusif. Les « Oasis-ressources », ensuite, sont davantage tournées vers l'accueil et la transmission des savoirs et savoir-faire. Les « Graines d'Oasis », finalement, représentent l'ensemble des projets en formation (*ibid.*). L'association de l'Îlot, âgée aujourd'hui de trois ans, appartient toujours à cette dernière et troisième catégorie, bien que sa vocation et l'avancée du projet l'amènent au plus proche des « Oasis-ressources ».

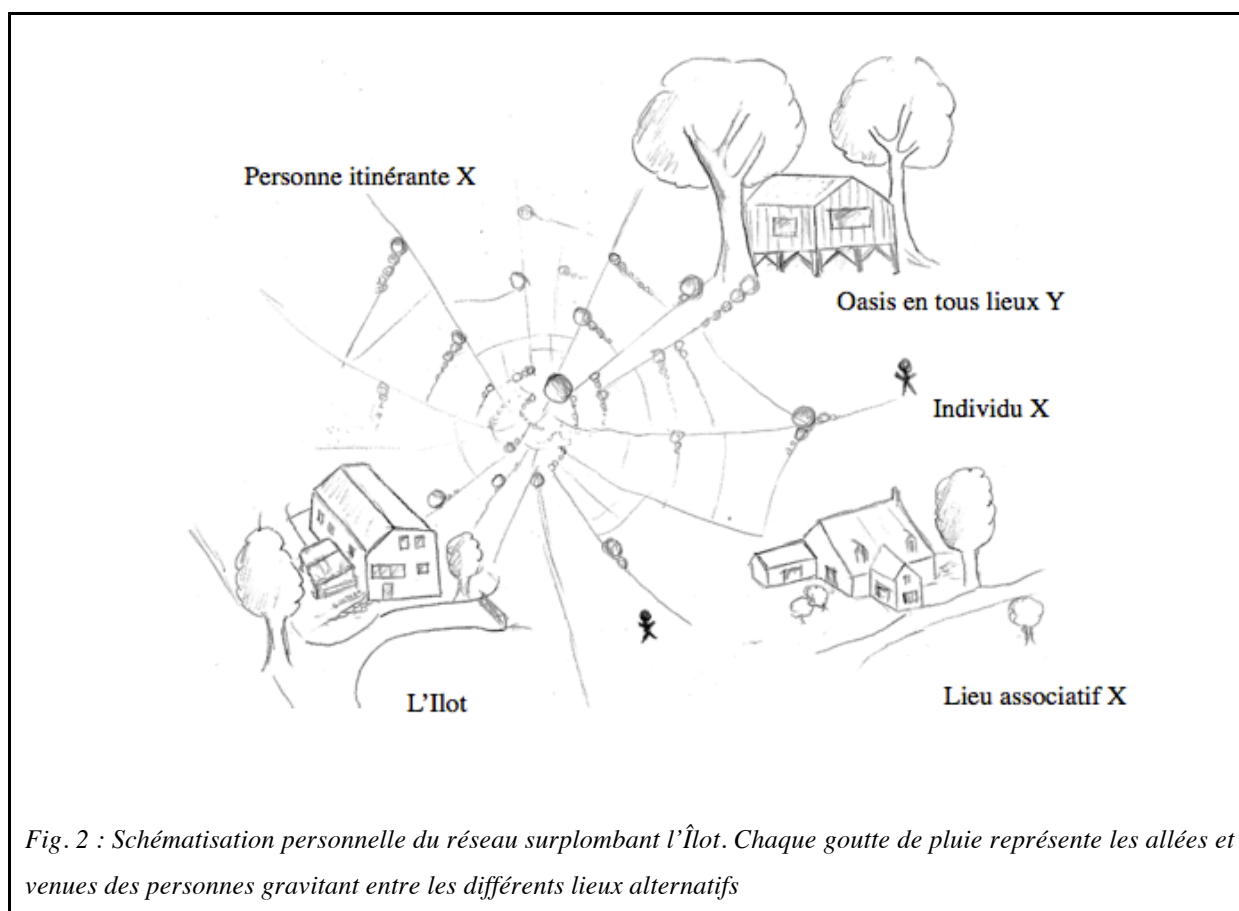
Si chaque lieu Oasis est singulier tant dans sa « *raison d'être* »¹ qu'à travers les personnes qui l'animent, tous visent à terme à intégrer dans leur structure cinq constantes dont la combinaison incarne la définition des « Oasis en tous lieux » (*ibid.*). Ces cinq invariants sont :

1. La mutualisation des savoirs et savoir-faire.
2. La mise en place d'une démarche de responsabilisation par rapport aux questions alimentaires à travers une approche « agroécologique » qui se fait soit par sa production autonome d'aliments, soit via un approvisionnement chez des producteurs locaux.

¹ Voir *infra*.

3. La recherche d'une sobriété énergétique par la mise en place d'une réflexion par rapport aux ressources naturelles disponibles et leur usage dans notre vie quotidienne (eau, énergie fossile, etc.).
4. L'intégration d'un « faire ensemble » (*ibid.*). Le but de tels lieux n'est pas de s'isoler, mais au contraire de travailler ensemble en adoptant une juste gouvernance permettant que la souveraineté de chacun soit respectée au regard des besoins de l'ensemble. L'enjeu est de trouver un juste équilibre entre les besoins individuel et collectif.
5. L'ouverture sur le monde. Plutôt que de rester entre soi, le but des Oasis est de répandre les idées au-delà des frontières géographiques de chaque lieu afin d'initier un processus de coopération et de transmission (*ibid.*)

Ces lieux se conçoivent comme des espaces propices à la paix et au ressourcement dans un contexte global de « risque » (Beck, 1986). L'affiliation entre l'Îlot et cette mouvance Oasis est visible et omniprésente. C'est d'ailleurs via la plateforme des Colibris formée autour de Pierre Rabhi que j'ai découvert l'association. En s'inscrivant parmi les « Oasis en tous lieux », l'Îlot prend d'emblée racine dans un projet sociétal plus large. L'association s'intègre ainsi au sein d'un réseau composé d'une multitude de « microsociétés », reliées et agencées entre elles par une structure directrice qui articule les cinq invariants cités ci-dessus. Il n'est par conséquent pas rare que, lors d'événements, de séminaires, de chantiers participatifs, etc., ce réseau se mette en mouvement. Les personnes qui le forment ne sont pas inertes ni cloisonnées dans un lieu. Elles gravitent de temps à autre entre les différents lieux pour voir ce qui se passe ailleurs et apporter, par la même occasion, de nouvelles idées et pistes de réflexion. Ce réseau est vivant, animé, dynamique et collaboratif. Les initiatives concrètes ayant lieu dans un endroit précis ne s'y limitent pas, mais gravitent en périphérie, empruntant les voies ouvertes par l'ensemble des membres du réseau. L'« engagement pour le changement », s'il se concrétise de manière différente en fonction des axes d'action privilégiés par chaque lieu spécifique, semble intégrer certaines constantes pouvant être retrouvées dans d'autres initiatives. Le réseau ralliant l'ensemble de ces projets est semblable à une toile d'araignée où les fils se tissent, s'entremêlent les uns aux autres. Ils se croisent à certains moments. À d'autres, ils s'éloignent, ne se rencontrent jamais, mais restent reliés à l'ensemble par des points de jonction. Ces zones de convergence se manifestent à travers certaines personnes qui répandent les idées et la vision, traçant des parallèles évolutifs entre ces différents espaces « autres » (Foucault, 1967 : *passim*).



2.2. L'ÎLOT, UN LIEU EMPREINT DE DIVERSITE

« Si le monde est sur le point de disparaître alors que vous pouvez planter un arbre, faites-le ! » disait le prophète Mahomet¹. L'histoire de l'association a commencé comme cela. Bien entendu, pas sur base d'une seule et unique phrase, mais à travers le message, la philosophie de vie qui s'en dégage. L'Îlot est un lieu empli de diversité religieuse et culturelle. Tous les fondateurs sont de confession musulmane, ce qui n'implique pas pour autant que ce soit le cas de l'ensemble des personnes qui s'investissent dans le projet. C'est sur base des enseignements du prophète Mahomet que les fondateurs ont imaginé ce lieu afin de faire coïncider leur foi avec leur pratique quotidienne. L'Îlot refuse cependant d'être défini à partir d'une acception religieuse. Si c'est la religion qui est vectrice, pour les fondateurs, de l'engagement, ce n'est pas pour autant un projet religieux. Au contraire, tout l'enjeu est de parvenir à faire collaborer dans un seul espace des personnes dont les appartenances spirituelles et sociales sont parfois tellement disparates qu'ils n'auraient pas forcément

¹ Cette citation est inscrite sur la page d'accueil de l'association de l'Îlot.

l'occasion de se rencontrer en dehors de ce lieu. Marc, le coordinateur du lieu, me raconte que pour lui, si on veut construire un monde où chaque singularité culturelle est respectée, il faut pouvoir le faire d'emblée dans un espace plus restreint. Tout comme il est nécessaire de trouver des alternatives à nos manières de consommer, de penser la relation entre l'individu et le collectif, il est fondamental d'apprendre à vivre ensemble dans nos différences, bien que cela puisse être par moment source de tension. L'« utopie » qui est visée n'est pas un chemin sans embûches, me dit-il, mais un parcours fait de défis quotidiens à relever. Il ne faut pas s'attendre à claquer des doigts et que toutes nos mauvaises habitudes, nos conditionnements se transforment du jour au lendemain. C'est un travail à réaliser au quotidien.

L'inspiration religieuse n'est cependant pas vue par tous d'un bon œil. Le maire de la ville du Creusot perçoit ainsi avant tout en l'Îlot une secte communautaire. Le message est très clair : soit la phrase (citée en début de paragraphe précédent) disparaît du site officiel de l'association, soit la mairie continuera à faire comme si elle ignorait l'existence du projet. De par le refus du maire d'accepter les conceptions religieuses du lieu, l'association a des difficultés à s'implanter localement : « *Le maire n'arrête pas de nous mettre des bâtons dans les roues.* » Depuis mon arrivée dans l'association, les problèmes concernant la relation au pouvoir local sont omniprésents. L'empreinte pluri religieuse, qu'elle soit reçue positivement ou non, reste pourtant ce qui fonde l'esprit du projet. C'est son histoire, le vécu et les motivations des fondateurs, bien que celles-ci ne s'y restreignent pas. Sarah, la fille du concepteur du projet, explique :

« La religion, là-dedans, c'est le moteur. Les membres fondateurs sont tous musulmans. En créant l'Îlot, ils voulaient réinscrire la relation de l'homme à la nature, fondamentale dans le Coran, mais que la plupart des musulmans en France ne perçoivent plus. Mais au-delà des croyances personnelles, c'est toute l'humanité qui est concernée par les changements qu'on veut instaurer ici. Donc même si la religion est la motivation initiale, ce projet s'inscrit dans des enjeux qui ne s'y limitent pas. Les autres qui viennent ici, qui ne sont pas musulmans, ils ont sûrement d'autres idéaux, mais au final, le but est commun. On veut tous améliorer les choses. »

À travers ces mots se dessine ce qui fait la spécificité de l'Îlot. Un lieu empli de diversité, où le « pluri religieux » fait place à « l'inter » par la poursuite d'un idéal commun, celui de

transcender les croyances individuelles pour s'inscrire dans des enjeux sociétaux larges, par l'institution d'une relation repensée entre les hommes et l'environnement. Sarah me dit :

« Pour moi, l'interreligieux c'est juste essentiel, parce qu'on est des êtres humains avant tout. La religion, c'est mon phare dans la vie. Elle m'aide à guider mes pas et à orienter ma volonté, à sélectionner mes actes. Comme je crois en Dieu, ce rapport à la nature aussi m'aide à repenser mon lien avec le créateur comme si c'était sa signature. Après, à chacun ses motivations, mais comme je te dis, on réunit nos forces... Les portes sont ouvertes à tout le monde, et c'est ça qui est beau, parce que si tout le monde ne venait pas et qu'on se limitait à une catégorie de gens, tout ce travail n'aurait jamais été fait et l'Îlot ne serait pas du tout ce qu'il est aujourd'hui. On est unis par une visée commune, peu important nos différences. »

La diversité présente à l'Îlot ne se situe pas qu'au niveau religieux et socio-économique de chacun de ses membres. Elle est également présente au niveau des personnes que l'association accueille. L'Îlot, ce n'est pas un lieu de vie à proprement parler, du moins sur le long terme, mais un lieu d'accueil. Tous les jours, des personnes arrivent, repartent, se succèdent. Elles viennent contribuer, en l'espace de quelque temps, à l'ambiance et à la création de l'Îlot. Depuis trois ans, l'association compte ainsi à son actif la visite de plus de 2000 personnes. Elle est régie par le mouvement et s'apparente à une fourmilière où tous ceux qui y passent s'activent pour contribuer au projet. Parmi ces gens, trois catégories se dessinent au niveau du degré de leur engagement. Les frontières entre elles, comme toujours lorsqu'il est question de construire des catégories, sont flexibles, mouvantes. Un certain nombre de personnes gravitent dans les interstices de celles-ci. Elles permettent néanmoins de structurer la réflexion et de comprendre davantage autour de quel acteur se construit ce travail dans la visée qui est la sienne.

La première catégorie inclut les personnes qui « visitent l'Îlot ». Ce sont celles qui s'inscrivent dans les différentes formules d'accueil proposées par l'association. Elles investissent ainsi de temps à autre les lieux sans toutefois être particulièrement « touchées » ou du moins porteuses des idéaux qui guident le projet. Il peut s'agir des familles qui, le temps d'un week-end ou d'une semaine, viennent se ressourcer à la campagne, d'étudiants, d'enfants, de personnes curieuses de voir ce qui se passe là. S'intègrent également dans cette catégorie des groupes de jeunes jugés « en difficulté », principalement issus des banlieues parisiennes. Au long de mon insertion à l'Îlot, six groupes différents de jeunes se sont ainsi

succédé. Actuellement, la majorité de ces individus connaissent l'Îlot via « la communauté » musulmane. Le lieu semble ainsi traversé aujourd'hui par deux grands réseaux : d'une part celui lié aux « Oasis en tous lieux », et d'autre part celui qu'incarne la communauté musulmane à laquelle appartiennent les fondateurs du lieu.

La deuxième catégorie comprend quant à elle les individus sensibles aux valeurs portées par l'Îlot, mais qui ne cherchent pas concrètement à les mettre en œuvre dans leur vie de tous les jours. Ces préoccupations sociétales mises en avant par l'association sont intégrées à leur quotidien, mais d'une manière qui semble plus périphérique que pour les gens de la troisième catégorie. Il s'agira ici principalement des personnes qui viennent en tant que bénévoles sur une très courte période ou des gens qui prennent part aux séminaires et aux formations que propose l'Îlot.

Les personnes de la troisième catégorie, finalement, sont les acteurs sur lesquels se base ce mémoire. Ce sont les individus que j'ai choisi de qualifier d'« engagés ». Ce sont les fondateurs du projet, les membres actifs, les bénévoles qui sont porteurs des valeurs de l'Îlot. Ils sont issus autant du réseau constitué autour de la communauté musulmane que de celui des « Oasis en tous lieux ». Les « membres de l'Îlot », comme je les nommerai régulièrement dans ce mémoire, sont ceux qui se situent au cœur même du projet. Tous ne participent pas concrètement de la même manière à l'association, mais tous sont les gardiens de sa raison d'être par les idéaux qu'ils véhiculent et leur « engagement pour le changement ».

2.3. UN EMBRYON POUR LE CHANGEMENT : LA RAISON D'ÊTRE DU PROJET

Qu'est-ce que l'Îlot ? L'ensemble des pages qui précèdent participent déjà à l'élaboration d'une réponse. Elles tissent quelques lignes transversales, l'ébauche d'une esquisse. Toutefois, la question reste et persistera certainement jusqu'à ce que le dernier caractère de ce travail soit posé. Car la réponse n'est pas univoque et simple à donner. Elle se profile dans chaque parcours, dans chaque discours. Elle est fluide et se construit à travers la participation active des personnes qui, en contribuant à la vie du lieu, transforment la visée « explicite » de l'association par leur engagement personnel en fonction de ce qui les anime spécifiquement à un niveau individuel. Certaines mettront ainsi en avant, comme motivation principale, l'aspect agroécologique, d'autres celui de la réduction des déchets, d'autres encore une volonté de

transmission. Tracer le contour d'un tel espace est ardu. Au reflet de la diversité des personnes qui fréquentent l'endroit, les axes qui caractérisent l'Îlot sont diffus et variés. Cependant, des tangentes peuvent être construites pour traiter des spécificités propres à cet espace. C'est ce que je me propose de faire dans ce mémoire : rendre compte de la structure symbolique de ce lieu, qui ne se donne pas forcément à voir au premier regard, à travers l'exploration de ce que j'ai conceptualisé d'« engagement pour le changement ».

Toutefois, si l'Îlot est traversé *de facto* par divers courants qui, à un moment X, lui confèrent une apparence particulière, une ligne directrice a été instaurée dès l'imagination, puis la conception du projet. C'est la « *raison d'être* », un garde-fou, qui se doit d'être revisité régulièrement. Des amendements peuvent cependant être adoptés, lorsque l'ensemble des membres actifs décident qu'il est temps, au regard de ce qui se déroule concrètement sur les lieux, de modifier certains aspects de cette charte. La raison d'être est donc une sorte de protocole autour duquel se sont rassemblés les membres fondateurs du projet. Explicite, brève et relativement ouverte, elle rend compte de la « mission » de l'association, non pas de manière administrative ou publique, mais bien de façon interne. C'est le point qui rassemble les motivations parfois disparates de l'ensemble des personnes qui s'engagent à l'Îlot. Le but de cette section s'attache donc à rendre compte de cette convention interne pour clarifier les objectifs de base de l'Îlot, au regard des analyses qui auront lieu dans le présent travail.

Plusieurs points sont mis en évidence dans cette charte¹. Elle s'ancre tout d'abord sur un constat envers l'individualisme et la société de consommation qu'elle accuse : « *Notre civilisation promeut l'individualisme comme règle en matière de relations humaines et la consommation comme ultime but de la vie. Force est de constater que c'est un échec terrible dont les conséquences pour l'homme et l'environnement ne sont plus à démontrer.* »

Pour faire face à ces « *conséquences* », l'idée mise en valeur est une prise en charge personnelle. Plutôt que d'attendre que le changement vienne « *du haut* », l'association promeut la responsabilité individuelle. Chacun se doit d'être maître du changement, sans attendre que celui-ci émerge des partis politiques « *officiels* » ou des « *entreprises* » dont les « *réactions sont souvent trop longues, voire inexistantes* ». Dans un désir de changement au

¹ Le document comprenant la raison d'être du projet m'a été confié par les membres actifs de l'Îlot. Si j'en cite certains points ici, il n'a jamais été rendu public sous cette forme.

niveau global, le « *travail* » est perçu comme devant se greffer de manière interne : « *Nous sommes convaincus que ces changements au niveau global passent nécessairement par un travail sur soi, car l'humanité n'est que la somme des êtres qui la constituent. C'est par ce changement intérieur de chacun que nos rapports progresseront et que nous pourrons entretenir une gestion saine et harmonieuse de la nature.* »

Pour atteindre cette mission que l'association se donne, trois éléments majeurs sont mis en évidence :

Tout d'abord, un des enjeux fondamentaux que l'Îlot cherche à atteindre est de limiter la consommation, perçue comme un apport extérieur entravant le travail intérieur : « *Nous devons sensibiliser à l'absurdité de ces modes de vie dans lesquels nous passons la majeure partie de notre temps à travailler pour acheter des biens de consommation qui souvent s'avèrent inutile, ou, pire, impactent notre santé et notre environnement de manière négative.* » L'Îlot se veut ainsi être un lieu de ressourcement qui permet de prendre, le temps de quelques jours, de la distance avec ce cycle de consommation, pour permettre de réfléchir « *et ainsi participer à la prise de conscience individuelle* ».

Ensuite, dans le but de « sortir de la société de consommation », l'Îlot ancre l'importance de concevoir sa propre production en maraîchage, mais également de concevoir au maximum tous les produits (d'entretien, médicaments, cosmétiques, etc.) dont le lieu aurait besoin. Dans une volonté de transmission, l'association cherche à offrir en parallèle aux visiteurs des formations enseignant ces savoir-faire : « *les séjours, les stages, les ateliers ont tous le même objectif : retrouver notre indépendance* ».

Finalement, l'Îlot veut, par l'exemplification que le lieu incarne, promouvoir ses idées pour les reprendre ailleurs.

Le résumé de ces quelques points, consigné par écrit par les membres fondateurs préalablement à l'édification concrète du lieu, est, aux yeux de Marc, « *d'une importance fondamentale* ». Ils permettent de fusionner les efforts dans une même visée, « *de comprendre vers quoi on va* ». Toutefois, si cette « raison d'être » forme le socle ou plutôt le signal indicateur de la visée dans laquelle s'inscrit l'Îlot, les thèmes concrètement abordés par

l'association prennent différents axes, et ce, principalement en fonction des personnes qui font vivre le lieu. Sarah me dit à ce propos :

« Il y a clairement des thèmes qui se dessinent à l'Îlot en aval de la raison d'être du projet. Dans les thèmes, je dirais principalement l'environnement, et "l'inter", comme l'interreligieux, l'intergénérationnel. En gros, la diversité humaine. Ce sont des thématiques fondamentales et porteuses. Après, c'est vrai que chaque personne qui vient, du moins un certain temps, va apporter des idées concrètes pour réaliser le projet. »

Chaque personne, en fonction de son engagement et de son rôle, semble ainsi émettre certaines impulsions, valoriser une direction à prendre plus qu'une autre. Il est donc certain que ce que j'ai pu observer à l'Îlot le temps de ma recherche n'aurait pas été perçu de la même manière ou de manière aussi exacerbée par d'autres, à un moment différent et avec d'autres personnes présentes sur les lieux. Si la raison d'être de l'Îlot ne semble pas drastiquement se transformer d'après les dires des membres actifs, les thématiques qui s'en dégagent suivent des lignes d'évolution, des tendances qui, bien que n'ayant pas été conceptualisées à la base du projet, apparaissent aujourd'hui omniprésentes sur les lieux.

I. PREMIERE PARTIE – « FAIRE SA PART »¹ : LOGIQUES D'ENGAGEMENT DANS UNE « MODERNITE INSECURISEE »²

« La vie, ce n'est pas d'attendre que l'orage
passe, mais c'est d'apprendre à danser sous la
pluie. » Sénèque³

1. IMPACT DU CONTEXTE SOCIAL DANS L'ADOPTION D'UN ENGAGEMENT POUR LE CHANGEMENT

Si le monde contemporain laisse apparaître un « individu débarrassé des contraintes institutionnelles fortes » (Burnay dans Vuilleminot *et al.*, 2015 : 81), il laisse également émerger des zones d'incertitudes. Le présent, perçu comme dialectiquement opposé au passé, est chargé pour un grand nombre d'individus d'inconstances provoquant de l'anxiété quant à l'évocation du futur. Ulrich Beck⁴ traite de ce rapport à la société en termes de « risque » (Beck, 2002, *passim*). Notre société moderne⁵, en produisant des richesses comme elle le fait actuellement, crée par la même occasion des risques qui, bien que n'étant pas encore (ou totalement) advenus, entraînent un effet immédiat sur notre comportement et nos prises de décisions. Les pronostics quant au réchauffement climatique, à la hausse du chômage, etc. inquiètent et pèsent sur la conscience collective (*ibid.*). La globalisation, la sécularisation, la rationalisation, l'individualisation sont autant de termes pour désigner notre temps chargé d'incertitudes où toutes nos convictions, valeurs, normes et représentations se brouillent.

Faire un détour par la modernité pour penser les enjeux et dynamiques sous-jacents à l'édification d'un lieu comme l'association de l'Îlot, c'est partir de la base, c'est-à-dire

¹ Référence à une notion utilisée par Pierre Rabhi dans nombre de ses ouvrages (2010, 2016), voir *infra*.

² Voir Laurent (2012, 2015, 2016).

³ Si cette citation est largement attribuée à Sénèque, des doutes sont émis quant à l'authenticité de cette provenance. Si j'ai toutefois choisi de la mettre en avant ici, ce n'est pas pour faire référence au célèbre philosophe stoïcien, mais parce qu'elle est devenue emblématique à l'Îlot par son utilisation fréquente.

⁴ Ulrich Beck, sociologue allemand de la seconde moitié du XX^e siècle, publia son ouvrage majeur *La société du risque* en 1986, soit la même année que la catastrophe de Tchernobyl qui marqua profondément sa conception du risque (Vandenberghe, 2001).

⁵ Au sein de ce travail, j'utiliserai, par souci de facilité et parce que cela n'est pas l'objet de ma recherche, les concepts de « modernité » et de « post-modernité » de manière indifférenciée, bien que je garde à l'esprit les nombreux débats que ces qualificatifs suscitent dans le monde académique. Voir par exemple *Nous n'avons jamais été modernes* de Bruno Latour (1991).

s'inscrire d'emblée dans le contexte social qui encadre l'émergence d'un mode particulier du vivre ensemble. Personne n'est délié de la société de laquelle il est issu. Qu'il rejette ses fonctionnements, ses normes dominantes ou qu'il les adopte, il reste, malgré lui parfois, caractérisé par certains éléments, certaines tendances façonnés par sa socialisation. La dialectique « dans » et « en dehors du monde » tangible dans les discours entendus à l'Îlot demeure de l'ordre de l'imaginaire, du rêve parfois. Même dans un désir extrême d'évoluer en marge de la société, certaines caractéristiques propres à la culture dominante accusée transparaissent à travers l'idéal de liberté et d'accomplissement personnel. Le contexte de la modernité vient par conséquent prendre corps dans ce chapitre pour tenter de comprendre les dynamiques et mouvances propres à ce « faire société » que j'ai côtoyé durant le temps imparti à ma recherche de terrain. Tout au long de mon insertion, les paroles échangées et les pratiques observées témoignent de tentatives de bricolage, d'ambiguïtés, de désirs de changements alliés à l'emprise d'une indéniable continuité. L'aspiration à la liberté s'efforce inlassablement de maintenir présent le besoin de sécurité. L'individualisme, accusé de tous les maux de la société, se manifeste à travers une recherche permanente de mieux-être personnel. Bien qu'incriminé, c'est ce processus même d'individualisation qui, d'après l'analyse qui sera l'objet des quelques prochaines pages, est à la base de leur présence dans ces lieux dits « alternatifs ».

Le sujet de la modernité a fait couler beaucoup d'encre. Bon nombre de penseurs ont tenté d'en décoder les soubassements pour considérer notre monde et réfléchir aux mouvances sociétales et culturelles actuelles. Ma volonté dans ce chapitre n'est pas de rendre simplement compte de ces recherches, mais de les faire vivre et vibrer à travers mes propres données de terrain pour tenter d'y apporter un éclairage particulier. C'est à travers l'édification de deux portraits contrastés que je me propose d'aborder cette partie. Chacun d'eux reflète une histoire singulière, une manière de se positionner dans le monde avec un passif religieux, socioculturel et économique différent. Illustrer mes propos à partir de ces deux parcours de vie-là permet de s'inscrire pleinement dans ce qui définit l'association de l'Îlot, à savoir la diversité. Si leurs vécus divergent tant par leur ancrage d'origine que par les choix qui les caractérisent, ils se rencontrent néanmoins dans les dynamiques sous-jacentes qui les ont menés à l'Îlot aujourd'hui.

Portrait d'Antoine

Antoine a 32 ans. Les conditions matérielles de vie que de nombreuses personnes rêvent et idéalisent, il les a depuis l'âge de 29 ans. Deux appartements à Paris, l'un pour y vivre, l'autre pour lui apporter des rentrées financières chaque mois. Un boulot stable et bien payé, une compagne, une voiture dont les frais sont remboursés par ses employeurs, etc. Son travail, il n'a pas dû le trouver, il est, pour ainsi dire, venu à lui. Après cinq ans d'études en commerce et en transports logistiques dans une bonne école de Paris, c'est à l'université qu'on est venu le recruter, avant même qu'il n'obtienne son diplôme. Ces études-là, il ne les a pas choisies par passion, mais justement parce qu'il savait que ça lui permettrait de facilement trouver du travail. Au début, c'est « *euphorique* », « *épanouissant* », pour reprendre ses mots. Il a alors 25 ans et découvre le monde du travail, des collègues, de l'indépendance financière. Après deux ans, il décide pourtant de changer d'entreprise. Sans pouvoir véritablement identifier ce qui le dérange, il commence à ressentir un manque, une insatisfaction croissante, peut-être au niveau « *humain* », il ne le sait pas encore vraiment. Alors il suit l'un de ses employeurs dans une autre entreprise, plus petite, plus familiale... donc peut-être plus humaine ? De nouveau, la première année tout se passe bien, c'est le temps de l'adaptation. Et puis, il « *réalise que c'est pareil. Tout est basé sur la rentabilité, sur le chiffre d'affaires, les contrats signés, la pression de l'argent qu'il faut impérativement rapporter* ». En tant que commercial, il se doit d'être « *rentable* ». L'impression de n'être qu'un « *chiffre dans un tableau Excel* » l'affecte. Il me raconte qu'il se voit « *tourner en rond* ». Malgré le fait d'avoir changé d'entreprise, de patron, tout est exactement pareil. Les chiffres, la pression, l'argent... et au-delà, rien, « *une impression de vide* ». Peu à peu, la question de savoir s'il se voit encore là dans dix ans émerge. « *Pas du tout*, se dit-il, *il ne se voit absolument pas commercial à 40 ans, sur les routes, sur le périph de Paris, à tousser parce qu'il y a trop de pollution.* » Pourtant, s'il change de domaine, que fera-t-il ? Il ne le sait pas encore, alors il reste. Peu à peu, une « *prise de conscience* » émerge. « *Internet a beaucoup joué là-dessus* », me raconte-t-il. Il commence à se sensibiliser à l'écologie, à la pollution, à la souffrance animale. Très jeune, le jardinage était son passe-temps favori. Mais « *raconter ça aux copains quand on a 18 ans, ça bloque l'insertion sociale* ». Alors cette passion, il l'a gardée pour lui, puis avec « *les études, l'entrée dans la consommation* », il l'a même oubliée. Il me raconte combien ça a toujours été important pour lui de parler de « *sujets qui avaient vraiment du sens, de choses profondes* » :

« Il n'y avait pas toujours les espaces pour ça ni la volonté, d'ailleurs. J'ai été assez exclu pendant longtemps, j'étais très seul pendant une période de ma vie, notamment pendant ma jeunesse. Je sentais que je ne correspondais pas à ce que la société me proposait. Et puis, un jour, j'ai décidé de commencer à essayer d'en faire partie. J'en avais marre d'être seul et j'ai essayé de me conformer. Au final, c'est en faisant ça que j'ai aussi découvert qu'il y avait là des gens qui pensaient différemment. »

Les alternatives, si elles existent, lui sont encore inconnues. À 20 ans, ce qui lui semble se distancier des normes sociales dominantes, ce sont des mouvements qui lui paraissent extrêmes. Alors il se « *résigne* », comme il dit. Comme ses amis de cette époque-là, il attend les week-ends pour « *enfin profiter* », « *s'échapper* », « *boire comme un trou pour oublier un petit peu de la semaine qui vient de passer* ». Cette idée de se dire « *ah ! enfin les week-ends* », il la déteste. Avoir l'impression de n'avoir que deux jours par semaine pour profiter de la vie, ça lui « *noue le ventre* ». Il se sent changer, avoir des excès de colère qui ne lui ressemblent pas. Au sein de son travail, les « *aberrations* » se multiplient. Il découvre dans l'entreprise un « *énorme montage financier, légal, mais complètement injuste* ». À côté de ça, il voit défiler devant lui des factures d'achats faits en Chine de t-shirts de marque qui se vendent ici à une vingtaine d'euros alors que les prix indiqués sur les papiers ne correspondent qu'à un pourcentage infime de la somme. Il me raconte comment tous les « *curseurs semblent se déplacer en même temps* ». L'idée de continuer à cautionner ça lui « *tord les tripes* ». Il se sent en « *déconnexion totale avec cet environnement* ». Un soir, il visionne un documentaire. Une phrase le marque : « *Le temps passe et ne revient jamais* ». Ça le percute, le tiraille, mais il se sent pris dans un engrenage à travers les charges et le crédit de son deuxième appartement qu'il se doit de payer tous les mois :

« J'avais en permanence l'impression d'avoir une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Si je perdais mon boulot du jour au lendemain, il fallait absolument que j'en retrouve un tout de suite pour assumer mon rythme de vie. »

Finalement, le « *déclic* » de plus, de trop, c'est de voir ses parents arriver à l'âge de la retraite. Après avoir consacré 40 ans de leur vie à une entreprise, ils sont lessivés, épuisés, ils ne profitent plus de rien. « *Déconnectés pendant toutes ces années, ils ne savent même plus comment faire.* » Ils lui donnent l'impression d'être « *vidés* », de n'être qu'une « *ombre* » :

« Je n'avais pas envie d'être pareil. Je n'avais pas envie de consacrer toute ma vie à du vent. L'entreprise pour laquelle ils bossaient avant, elle n'en avait plus rien à foutre d'eux. Leurs anciens employeurs, ils n'avaient aucune considération pour eux, ils s'en foutaient. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que je ne profiterais pas à 60 ans. Que tout ce qu'on pouvait extraire de moi, la société l'aurait déjà fait avant, et qu'il ne me resterait rien. Ce n'est pas à ce moment-là que je vais commencer à vivre. C'est maintenant que je suis dans la force de l'âge, que j'ai de l'énergie, que je veux changer les choses et lutter pour ce en quoi je crois. »

Il décide alors de tout lâcher. De manière organisée, bien sûr. D'abord de vendre ses deux appartements, puis de donner sa démission. Ses parents et sa famille angoissent. Cela les rassurait de savoir qu'il avait un boulot, qu'il était propriétaire. Avec le temps et l'impression d'enfin le voir épanoui, cette peur est passée... c'est du moins ce qu'il perçoit. Depuis trois ans maintenant, il sillonne les routes de France, s'arrêtant çà et là au gré de ses envies, de ce qu'on lui propose. Il « *s'écoute* », « *suit son intuition* », comme il me le raconte. Il vit principalement sur base du *woofing*. En échange de son travail quotidien, ses besoins primaires sont ainsi pris en charge. Lui, de son côté, se forme, apprend et découvre le domaine de l'agroécologie et plus largement de « l'alternatif » qui aujourd'hui l'épanouit et lui donne l'impression de contribuer au monde, dans un sens qui respecte cette fois ses valeurs.

À travers le récit du parcours de vie d'Antoine, certains mots se détachent, prennent corps, reflètent sa perception du monde ou de ce qu'il devrait être. Parmi eux se dessine une tension multiforme et pluridimensionnelle : l'avenir stable et épanouissant qu'il s'était imaginé se heurte à la rencontre du milieu du travail vécu comme routinier, mécanique, dépersonnalisé, où seuls l'intérêt et le chiffre d'affaires semblent mis en valeur. La supposée liberté personnelle, véhiculée par une société valorisant l'individualisme, est contrecarrée par le ressenti prégnant de devoir se conformer à certaines normes pour s'intégrer. L'exercice d'un emploi au salaire « satisfaisant » se confronte à l'impression qu'en « *faisant correctement son job* », il contribue à l'injustice humaine et plus largement à la fabrication d'un monde qu'il refuse de cautionner. Alors qu'il voudrait vivre pleinement, « *au jour le jour* », il se retrouve dans une réalité de latence, où l'impression de ne vivre véritablement que deux jours par semaine, ceux où il se soustrait au monde du travail, est omniprésente. Pourtant, me raconte-t-il, les phases nécessaires à l'acquisition d'une vie supposée « sécuritaire », il les a remplies. Il

a terminé le lycée haut la main, obtenu son bac puis un master universitaire dans un domaine propice à l'emploi, acquis des biens immobiliers, etc. Les étapes prescrites socialement, il les a toutes franchies et malgré tout, ce qu'il expérimente, c'est un vécu de l'angoisse au quotidien. Et si demain il perdait son travail, s'il ne répondait plus aux exigences de quotas de ses employeurs, qu'advviendrait-il ?

Un malaise se dessine dans ses mots. L'impression de ne pas correspondre aux schémas qu'on lui propose, que la projection de la vie qu'il s'était imaginée n'entre pas en adéquation avec la réalité. Le monde véhiculé par la société lui paraît vide de sens, incohérent. Son travail quotidien lui permet des apports « d'ordre matériel », mais à l'intérieur il se sent vide, atrophié.

Antoine témoigne d'un rapport paradoxal entre « liberté » et « sécurité ». Pour Bauman (2000), nous sommes sans cesse dans une quête de liberté et une recherche de sécurité. Pourtant, si la quête des deux est constante, leur juste équilibre est pour ainsi dire impossible. Un excès de liberté entraîne une carence de sécurité et inversement. L'un angoisse, laissant place au « tout est permis » (2000 : 61), l'autre enserme et asphyxie, conditionne l'humain à se conformer à un seul modèle d'existence. Pourtant, le cas d'Antoine témoigne d'une légère altération de cette réalité. Si Bauman (*ibid.*) pense cet équilibre à travers la métaphore d'une balance qui pencherait trop soit d'un côté, celui de la liberté, soit de l'autre, celui de la sécurité, Antoine, lui, exprime le sentiment d'un manquement dans chacun de ces deux domaines. Alors que l'obtention d'un contrat à durée indéterminée et la possession de biens immobiliers devraient le sécuriser, c'est l'inverse dont il témoigne : la peur est omniprésente. Quant à la liberté, si elle se manifeste dans les valeurs sociales en revêtant à la fois un caractère voulu et subi (Beck : 1986), elle semble compliquée à mettre en œuvre au quotidien puisque les pressions sociales ressenties sont telles qu'il a l'impression de ne pas pouvoir se montrer comme qu'il est, de ne pas pouvoir exprimer ses véritables passions, par exemple le jardinage, à ses amis par peur de jugement. On doit s'intégrer tout en étant différent. Or, pour Bauman (2000 : 30), « quand il s'agit d'obéir à cette obligation de dissidence et de différence, personne n'oserait faire preuve de dissidence ou de différence ». Balandier (1985 : 159) émet un constat similaire à travers la mise en avant de la « dialectique de la personnalisation et de la socialisation ». Notre société, en valorisant l'émergence de l'individu, les aspirations personnelles, la réalisation de soi, impose de manière parallèle la soumission de tous « au

mécanisme impitoyable de la production et de la croissance économique ». L'individu se sent subordonné aux contraintes de la rationalité et de la bureaucratie, ce qui engendre une « standardisation-banalisation » de sa personne. Ce mécanisme d'emprisonnement, d'instrumentalisation, Weber (dans Mangez, 2015) l'évoquait déjà en son temps à travers les termes de rationalisation et de « cage d'acier ». Selon lui, la rationalisation et le besoin de rendre le monde prévisible nous obligent à effectuer un découpage de la réalité menant à une vue partielle de celle-ci, une perte de sens engendrée par une perception technique du monde. Simmel, quant à lui, pointe le décalage entre le subjectif et l'objectif comme matrice de la condition moderne, mettant à son tour en avant, au travers de l'exemplification de la monétarisation, la rationalisation et la perte de sens qui lui est sous-jacente (*ibid.*).

Cette impression de « vide » est ce dont témoigne Antoine. C'est ce qu'il semble vouloir exprimer dans nos conversations à travers le terme d'« incohérence ». On est pour lui dans une société qui mise tout sur le quantitatif, les nombres, les chiffres, le profit, les cases et catégories, alors que le « qualitatif », les relations personnelles, le contenu des échanges, les qualités intrinsèques de vie, l'attention à l'environnement, lui, se fait de moins en moins présent.

Il exprime une vision de l'homme tiraillé et « déconnecté » de lui, de ses « vrais » besoins, des autres, de son environnement au profit de l'accumulation et du « toujours plus », d'une recherche de satisfaction optimale par des moyens venant se greffer depuis l'extérieur et non de manière interne, ce qui, pour Bauman (2000), ne peut qu'entraîner inexorablement une insatisfaction constante. L'enjeu pour devenir véritablement acteur de sa vie et non plus spectateur en mal de sens, Antoine le situe aujourd'hui autour de cette recherche de « connexion ». Connexion à lui-même : son véritable « soi », ses qualités et ses défauts, ses acquis et ses manquements. À l'autre : qui est la personne en face de moi ? Quelle est son histoire, quels rêves l'animent, ou encore comment vivre de manière à ce que les besoins de chacun soient pris en compte ? Et à l'environnement : comment s'intégrer à un écosystème sans puiser de manière irréversible dans ses ressources ?

Chez Antoine, retrouver de la cohérence dans sa vie a dû passer par son départ, l'abandon de son travail, de son entourage, mais aussi de la ville. Si hier encore cette dernière incarnait l'emblème du développement et de la liberté, aujourd'hui, elle symbolise l'anonymat et la

peur (Balandier : 1985). Deleuze (dans Friediani, 2005 : 19) parle du besoin de s'échapper pour se reconstruire en termes de « ligne de fuites » d'une possibilité de « déterritorialisation » de soi dans une recherche de « reterritorialisation » ailleurs. Ce besoin de partir pour tenter de se reconstruire ailleurs, Antoine n'est pas le seul à l'exprimer. Nayma, elle aussi, l'a ressenti, de manière beaucoup plus immédiate et radicale.

Portrait de Nayma

Tout comme Antoine, Nayma fait partie de ces personnes qui s'investissent beaucoup dans l'association de l'Îlot. Elle est arrivée juste après la naissance du projet et continue à y participer aujourd'hui en tant que paysagiste. Sa vie, c'est sous le prisme d'entretiens semi-directifs qu'elle me l'a esquissée. Très secrète, les phrases ne sortent pas facilement. Aujourd'hui âgée de 35 ans, Nayma a grandi en banlieue parisienne. Elle me relate son passé là-bas à travers l'utilisation de mots qui semblent à la fois découpés les uns des autres et s'entrechoquer. L'émotion est forte et se dégage dans la prononciation de chacun d'entre eux.

Tout au long de sa vie, Nayma a vécu une tension omniprésente. Les choses qu'elle faisait, elle « *ne les comprenait pas* », « *ne les ressentait pas* ». Aller à l'école, jouer dans la rue avec ses amis, « *consommer* », ça lui semblait vide de sens. Elle avait l'impression de vivre dans une bulle à la fois dans et coupée du monde, puisque de celui-ci elle « *avait l'impression de ne rien connaître, de ne rien savoir* ». Son monde à elle se limitait à un quartier, à des gens qui la mettaient de côté parce qu'elle leur semblait « *bizarre* », « *trop peu sociale* ». Vivre ailleurs, différemment, elle n'y pensait pas, elle « *ne savait même pas que c'était possible* ». Elle « *avait l'impression d'avancer dans sa vie comme un zombie* », pour reprendre ses termes. Des questions existentielles l'assaillaient de toute part ; pourquoi est-on sur terre ? Quel est le sens de tout cela ? La religion musulmane était omniprésente dans son enfance. Sa famille vient d'Algérie, du « *bled* », comme elle dit, pourtant sa foi n'était pas vécue, pratiquée, elle servait davantage à apporter une touche « *décorative au tableau ambiant* ». Elle me dit :

« Je me souviens vraiment bien que quand tu es gosse, on n'attend pas grand-chose de toi. Et puis, plus tu grandis, plus on a des exigences, on attend des choses. On te demande de devenir responsable, d'assumer plein de choses... et ça, ça devient insupportable quand tu n'arrives pas à t'orienter, à savoir ce qui t'anime. Tu peux vite perdre pied, c'est très vite trop [...]

quand tu te rends compte que tout ce que tu expérimentes dans ta vie ne te convient pas, mais que tu ne sais pas comment faire pour aller plus loin que tu ne sais même plus par où commencer, tu te sens complètement perdue [...]. Je luttai entre ce que j'étais et ce qu'on attendait de moi. M'intégrer dans des codes sociaux, dans des moules, c'était complètement impossible pour moi. Je suis quelqu'un qui, pour éviter de devoir me confronter à ça, serait capable d'aller vivre en ermitage. »

C'est dans la consommation qu'elle a tenté de « *s'échapper* » :

« Je suis rentrée dans un cycle de compensation où je commençais à sortir tous les soirs, à boire, à fumer. Et quand tu rentres dans ce cycle-là, qui au final n'existe que pour t'aider à porter tout le poids qui pèse sur toi, eh bien tu rentres dans un cercle vicieux : tes relations se dégradent, dans ta famille, dans tes amis, avec à peu près tout le monde. Parce que tu n'es pas bien avec toi-même, tu ne peux pas être bien avec les autres. Tu te renfermes sur toi-même, tu n'as plus confiance en rien. Le “tu ne sais pas quoi faire de ta vie”, tu n'y penses même plus. C'est une descente infernale. »

À partir de 18 ans, elle a enchaîné les petits boulots les uns après les autres. Mais sa consommation « *abusive* » se marquait peu à peu sur son corps. De 60 kilos, elle est passée à 120, ce qui semble aujourd'hui difficile à imaginer quand on la voit :

« J'étais dans l'excès de tout. Mais à ce moment-là, je ne voyais rien. J'étais déconnectée de tout. Je savais que j'étais obèse, mais je continuais à consommer. »

C'est finalement une rencontre avec une thérapeute qui semble avoir opéré un basculement dans la vie de Nayma. Cette dernière, musulmane, l'a entraînée dans des « *assises spirituelles* » :

« Cette rencontre, le développement personnel et la pratique de la religion, c'est très clairement ce qui m'a sauvée [...] Je pouvais lâcher prise. Finalement, moi, je ne pouvais faire que les causalités. J'ai compris que le sort ne dépendait pas de moi. On doit faire les choses au maximum, mais le reste, ça dépend de Dieu. Le “comment”, c'est Dieu qui s'en occupe. Le fait de dire à chaque fin de phrase pour un musulman “*Inch'Allah*”, qui veut dire “si Dieu le veut”, ça montre bien que ça ne t'appartient pas. Que si toi, tu as fait tout ce qu'il fallait, que si tu as mis toutes les chances de ton côté, que tu as fait les causalités, et que tu n'as plus rien à

faire, alors il faut juste demander à Dieu. C'est ce fil conducteur-là qui me manquait, et qui maintenant me maintient et me fait avancer. C'est me dire que rien de ce qui m'arrive n'est du hasard. »

Peu après cette rencontre, Nayma, qui faisait alors partie des Compagnons en menuiserie, s'est retrouvée en Savoie pour une formation. C'est au détour d'une rue qu'elle s'est retrouvée par hasard face à face avec cette thérapeute. Le voyant comme un signe, elle a décidé de ne pas retourner à Paris :

« Quand j'ai vu cette personne, j'ai su que je devais rester. J'ai décidé que je ne rentrerais pas. Du coup, j'ai vraiment tout quitté du jour au lendemain sans avoir fait de plans préalables. J'avais beau ne rien avoir, ne connaître personne là-bas en dehors de cette thérapeute, je sentais que je devais partir et m'installer là-bas. Je n'avais finalement plus rien à perdre, socialement parlant. »

Pour sa famille, ça a été un épisode très douloureux. Ce passage de sa vie n'a pas été facile. L'émotion qui fait trembler la voix de Nayma au moment où elle me relate ces faits en témoigne. En arrivant en Savoie, elle n'avait rien. C'est à la rue qu'elle a essayé de repartir à zéro :

« J'avais pourtant une famille chez qui je pouvais rentrer en Île-de-France, mais j'étais en saturation totale de cet environnement-là. Ce n'était pas possible, je préférais mourir en étant à la rue que de rentrer. »

C'est finalement « *l'insertion* », un programme aujourd'hui retiré, développé par François Hollande au moment de sa présidence, qui lui a permis de s'en sortir : « *Au final, ce n'est pas moi qui ai choisi l'agriculture, c'est l'agriculture qui m'a choisie. C'était un choix pris au hasard dans la liste, ça me rappelait le bled* », me dit-elle. Au travers de contrats de 26 heures par semaine, elle a commencé à reprendre confiance en elle. L'agriculture biologique, la permaculture, elle les a découvertes par la suite. Travailler la terre, c'était, d'après ce qu'elle me raconte, une manière pour elle de s'ancrer, de rentrer en lien avec la base, l'essentiel, de parvenir « *à remettre les choses dans leur contexte* » :

« C'est un peu comme quand on va chercher quelque chose à manger et que tu te rends compte qu'il y a plein de choses qui ont été ajoutées et qui ne constituent pas la base de l'alimentation. Ici, dans ce lieu par exemple, on veut produire de manière complètement naturelle. Tous les éléments perturbateurs essayent d'être écartés. On tente de voir le vrai fonctionnement des choses. Ce parasitage, ça ne concerne pas que les légumes, on peut facilement faire l'analogie avec les gens. Quand on arrive à enlever certains éléments perturbateurs dans nos manières d'agir, de penser, de vivre, par exemple notre consommation excessive, on révèle vraiment qui on est. [...] Avec l'éthique de la permaculture, j'ai pu revenir à l'essentiel. »

Malgré de profondes divergences entre les deux histoires, certaines tensions exprimées par Antoine sont reflétées par le récit de vie de Nayma. Parmi elles se dessine l'impression ressentie de ne pas correspondre aux modèles sociétaux dominants, de ne pas trouver sa place. Si le besoin de quitter la ville pour entreprendre une vie plus proche de ses valeurs apparaît dans le parcours d'Antoine, ici, la fuite n'est pas le résultat d'une décision préalable et réfléchie de commencer « autre chose » ailleurs, sous d'autres formes, mais la condition *sine qua non* de sa sortie d'un mal-être qui s'incarne jusque dans la transformation de son corps à travers les excès qui le modulent. Balandier affirme ainsi :

« Au point extrême, c'est le décrochage qui devient la seule issue ; il reçoit sa force de la certitude d'une vie plus vraie *ailleurs* : sur les chemins du voyage (le nouveau nomadisme), dans les refuges campagnards (le néo-ruralisme), dans les métiers à l'ancienne (le néo-artisanat). L'espace imaginaire n'est plus alors celui de l'aménagement, mais celui des fuites » (Balandier, 1985 : 237).

Nayma exprime le fait que durant une grande partie de sa vie, elle avait l'impression d'être dans une impasse : celle de devoir assumer des responsabilités croissantes avec l'âge tout en ne sachant pas, elle, comment se situer, s'intégrer dans son quotidien, dans les exigences de ses proches et plus largement de la société dont elle fait partie. À travers son histoire transparaît le sentiment d'être sans cesse dépassée, dans l'incapacité de trouver un domaine qui l'épanouisse. Un mal-être lié au manque de certitudes, de perspectives l'assaille. Sa vie semble défiler sous ses yeux sans qu'elle parvienne à se l'approprier. Entraînée par le temps qui passe, elle se sent en prise avec un vécu qu'elle est incapable de maîtriser ou du moins d'en choisir les lignes directrices. Tel un bateau inapte à trouver et à contrôler sa trajectoire par vent puissant et constant, Nayma témoigne d'une perception longtemps éprouvée de ne pas être aux commandes de son existence, mais de tenter bon gré mal gré de garder la tête

hors de l'eau pour ne pas se noyer. L'incertitude qui semble scander sa vie prend cependant racine dans un contexte plus large auquel le concept de « liquidité », théorisé par Zygmunt Bauman, donne un éclairage particulier que je voudrais présenter ici.

La « vie liquide » représente, selon Bauman (2000), un moment particulier de notre temps. Elle se manifeste par l'incapacité de changer nos actions en habitudes, du moins sur le long terme. Nous sommes selon lui dans une période de changement constant. Les objectifs que l'on se fixe se heurtent aux transformations, et leurs directions s'en voient ébranlées. Notre futur ou du moins les projections que l'on s'en fait s'établissent ainsi sur des bases instables, ce qui engendre peur et angoisse. Balandier émet un constat similaire en définissant la modernité comme étant « le mouvement plus l'incertitude » (1985 : 14). Entraînés dans l'élan, les rythmes de vies deviennent effrénés. Il ne faut rater aucune occasion, tout se joue dans la saisie des opportunités, présentes à un instant, absentes au suivant. La société dans son entièreté semble prise d'une certaine urgence. Il faut produire toujours plus, aller toujours plus vite, être toujours plus rentable. Les acquis que nous possédons doivent sans cesse être renouvelés, et ce, davantage chaque jour de par la globalisation croissante du monde qui engendre une compétition à plus large échelle. Tout ce qui est entrepris individuellement n'est jamais de l'ordre de l'acquis, de la réalisation ultime. Les stratégies développées ultérieurement pour répondre à un moment donné à certains besoins ne peuvent être simplement réactivées, mais doivent au contraire constamment s'actualiser. Pour s'en sortir, la condition liquide oblige donc l'acquisition de multiples savoir-faire qui deviendront rapidement à leur tour également obsolètes. Ceux qui ne suivent pas le rythme sont vite laissés derrière, ce sont les oubliés. Ces sentiments d'incapacité à prendre le « *train en marche* », d'être une « *girouette* », pour reprendre des termes proposés par Nayma, constituent des éléments moteurs de cette société « liquide » que décrit Bauman (2000). L'impression d'impossibilité de se stabiliser, de se focaliser sur une seule chose à la fois, de répondre au dilemme de trouver sa « *vocation* » tout en se devant d'être « multitâche », « accompli » est vécue comme une souffrance pour ceux qui se sentent dépassés devant la tâche à accomplir.

Dans ce contexte incertain, la satisfaction des besoins immédiats devient une stratégie de compensation. Cependant, cette recherche d'assouvissement optimale ne peut qu'engendrer une insatisfaction constante de par la volatilité du désir. Les rapports interpersonnels et l'attachement en sont affectés et dès lors aussi l'identité. Nayma, à travers sa consommation

qu'elle juge aujourd'hui excessive, rencontre le besoin de se remplir de par des apports extérieurs. Tout est propice à faire l'objet de consommation dans cette modernité théorisée par Bauman : autant l'inanimé que l'animé. Mais au fil de leur utilisation, les gens et les objets perdent leurs atouts, ne comblent plus. Ce qui les rendait attractifs au regard à un moment donné s'efface. Les choses sont remplacées par d'autres dans l'espoir vainement exprimé d'être davantage comblé, satisfait. Tout ce qui se trouve à l'extérieur de soi revêt une valeur d'ordre « instrumentale » (Bauman, 2000 : 22).

Ce caractère paradoxal de la modernité, c'est ce dont Nayma témoigne. La consommation, elle s'y est enfoncée jusqu'à se perdre. Outil futile pour se sentir mieux, elle l'a vécu jusqu'au plus profond de son corps. Aujourd'hui, c'est cette même consommation qui représente et incarne sa lutte, son rejet de certaines normes dominantes. Alliée à des soucis d'ordre écologique, elle y voit là un « *parasitage* » qui empêche les uns et les autres d'être véritablement eux. Cette recherche de l'authenticité renvoie directement à un autre paradoxe moderne, celui de l'impossible individualité au sein d'une société où tout le monde se doit pourtant de la construire. L'injonction commune rend d'emblée cette tâche impossible à effectuer (*ibid.*).

Dans cette difficulté à se situer, à trouver ses marques dans un monde empreint de mouvances, de déconstruction, de « désordre », d'« ordre » (Balandier, 1985), de transition, de contradiction, de perte ou de trop-plein de sens, de flou et de doutes, le religieux offre un mode d'emploi pour structurer ce monde complexe (Laurent : 2016). La (re)découverte de l'islam par Nayma lui a permis de retrouver un fil conducteur dans un ensemble où tout semblait embrouillé. Son expérience du religieux correspond à la découverte d'un lien, d'une finalité à laquelle se raccrocher pour s'orienter. Par la remise de sa vie entre les mains d'Allah, elle se décharge de l'excédent d'un poids qui l'empêchait d'avancer. Par ses croyances et le « lâcher-prise », elle retrouve un sens aux choses en leur donnant une finalité plus grande et plus vaste que ce qui est directement perceptible par le regard.

1.1. UNE MODERNITE QUI, EN OUVRANT DES POSSIBLES, INSECURISE

Deux portraits, deux histoires singulières. Pourtant, si chacune de ces deux ébauches trace un parcours spécifique qui se donne à voir dans un contexte particulier, des interrelations se

dessinent, pour finalement incarner ce que Laurent (2012) qualifie de « modernité insécurisée ». L'exposition du vécu d'autres personnes présentes à l'association de l'Îlot aurait pu s'ajouter à la liste. Toutefois, cela ne contribuerait qu'à étayer mes propos, ce qui aurait apporté certes des éclairages particuliers sur ce qui se joue dans ces lieux, mais ne changerait pas l'analyse que je voudrais présenter ici.

Le concept de « modernité insécurisée » (Laurent *et al.*, 2012, *passim*) met en avant une multitude de dynamiques et de configurations qui se créent, s'ajustent et s'intériorisent chez les acteurs sociaux. Un des mouvements propres à la modernité n'est autre que la globalisation qui laisse apparaître des bricolages et des dynamiques d'adaptation singulières. À travers une circulation accélérée de personnes, de marchandises et d'images, l'espace-temps est bouleversé et impacte directement notre vie quotidienne (Harvey dans Abélès, 2008). Le local apparaît aujourd'hui transcendé par le global (*ibid.*). Les événements ayant lieu à l'autre bout du monde ont une influence directe sur ce qui se vit localement à travers l'« ouverture des imaginaires » (Appadurai, *op. cit.*), la prise de conscience du risque à l'échelle planétaire (Beck, 2002) ou encore la perception de la survivance globale (Abélès, *op. cit.*). La globalisation crée du flou, trouble nos repères sociaux et nos systèmes de valeurs. Selon Balandier, les cultures s'homogénéisent à partir d'une « banalisation culturelle » (1985 : 219). La communication croissante entre elles, en même temps que le rétrécissement de l'espace engendre une manière de se voir et de se penser au monde dans sa globalité. Antoine en témoigne à travers l'émergence d'une conscience écologique et une sensibilité humaine qui se développe chez lui. Les enjeux ne se limitent plus à l'environnement immédiat d'une personne. Ce « monde en réseau » (Jean et John Comaroff dans Abélès, 2008 : 27) impacte directement la souveraineté étatique. À l'heure actuelle, bon nombre d'activités traditionnelles sont prises en charge par des multinationales. La perte du contrôle monétaire, la délocalisation des firmes et la division transnationale du travail contestent l'autorité étatique. L'État n'apparaît plus comme tout-puissant, et perd dès lors peu à peu son rôle protecteur et redistributeur. Les politiques publiques sont ainsi conditionnées par des réalités économiques et financières qui dépassent les frontières étatiques. Inaptes à tout gérer, de nouvelles formes de violence émergent (Abélès, 2008). Ceux qui en ont la possibilité et les moyens tentent de se blinder à travers l'acquisition d'assurances privées, augmentant le fossé entre eux et ceux qui, incapables d'y avoir recours, ne sont livrés qu'à eux-mêmes (Bauman, 2000). Toutefois, selon Beck (2002), cette différence liée aux classes sociales ne pourra durer *ad vitam aeternam*. Tôt ou tard, les risques affecteront tout le monde de manière globale et plus

personne ne sera en mesure de s'en prémunir. Pour lui, le risque est global, omniprésent et pluridimensionnel puisqu'il est capable de prendre des formes multiples (risque écologique, social, politique, économique, etc.) et d'atteindre chaque individu, peu importe son appartenance sociale ou culturelle. Tous les jours, si l'on tend un peu l'oreille ou que l'on ouvre une page de journal, l'on est confronté à une multitude de dangers qui s'étendent à l'échelle planétaire ; la rupture des stocks de matières premières, le réchauffement climatique... Ces pronostics nous apparaissent sous l'angle d'expertises et de contre-expertises. La liberté de la presse, les prises de position, les opinions publiques, etc. font émerger une multitude d'avis, allant parfois dans un sens commun, parfois contradictoire. La science (tout comme la politique) se voit démystifiée au prorata de la prise de compétence des « profanes ». Ces luttes de prétention à la rationalité jettent un flou et fragilisent les appartenances. On ne sait plus à quoi se fier ni à quoi se raccrocher.

Selon Balandier (1985), la notion de « crise » tant utilisée dans notre vocabulaire courant décrit ce manque de certitudes que nous éprouvons aujourd'hui face à l'impression que plus rien n'est comme avant. Nous vivons dans une période de creux et de mouvement constant. Les formes que l'on connaissait auparavant, du moins à travers les récits des générations antérieures et la projection de notre imaginaire, s'estompent sans donner le temps à de nouvelles d'apparaître. L'« ordre » et le « désordre » (*ibid.* : 8) désignent la création d'espaces de décomposition et de recomposition hasardeuses et toujours inédites. L'imprévisibilité remplace la sécurité (*ibid.*). La condition liquide (Bauman, 2000) préalablement exposée ne fait que renforcer ce sentiment d'incertitude et de doute. Comme le témoigne l'histoire de Nayma, les risques produits socialement atteignent l'individu dans ses propres capacités. Bien que mis en branle par des phénomènes extérieurs, ce sont les compétences mêmes de l'individu qui sont remises en cause. Il devient coupable de sa malchance. Les problèmes sociaux se transforment ainsi rapidement en problèmes psychiques : névrose, burn-out, sentiment de ne pas être à la hauteur, etc. (*ibid.*)

L'incertitude et le risque deviennent les maîtres mots de ce contexte sociétal. De quoi demain sera-t-il fait ? Plus personne ne peut assurer le futur. À la différence des sociétés conceptualisées comme « mécaniques » par Durkheim (1902 : *passim*), où l'individu dépend et repose sur la communauté et où la conscience collective est plus forte que l'individuelle, nos sociétés se calquent davantage sur le modèle de société « organique » (*ibid.*) mettant l'accent sur l'individualité et la différenciation sociale, et l'emphase sur la liberté personnelle

au détriment de la sécurité du groupe. Ce manque de sécurité associé à un contexte social d'incertitude engendre angoisse et peur. La perception des risques est constante et davantage encore avec la prise de conscience de la survivance à l'échelle planétaire (Abélès, 2008). Selon Abélès (*ibid.*) et Beck (1986), nous sommes dans un basculement culturel vers le futur qui impacte directement nos choix quotidiens. Les anticipations se font sous le signe de l'incomplétude. L'angoisse remodelise notre manière d'être au monde. Plus que cela, les risques, notamment ceux liés à l'environnement, atteignent aujourd'hui un niveau global qui ne se limite plus aux lieux de leur apparition. La vie sous toutes ses formes apparaît comme menacée.

Cette brève mise en exergue de la littérature sur la modernité instaure une ambiance, un décor qui, s'il n'est pas visible en tant que tel à l'Îlot, se reflète dans les discours, les interactions et contestations qui y prennent place. C'est la trame de fond qui met en mouvement les initiatives, la recherche d'autres manières d'« être » au monde. La modernité semble donc incarner une double dimension paradoxale. D'une part, elle crée des zones d'incertitudes, engendre un « vide culturel » (Laurent, 2016) qui, vécu par les acteurs sociaux, brouille les repères, jette du flou entre l'impression que tout est à la fois possible et incertain. Elle est vectrice d'inconfort et de mal-être lorsque les éléments qu'elle structure et inversement ne rentrent pas en adéquation avec les aspirations propres à l'individu, comme c'est le cas dans l'adoption d'un mode de vie allant à contresens des normes dominantes d'une société. D'autre part, cependant, elle est porteuse d'émancipation. Elle se pose ainsi en ligne directrice du mouvement de « subjectivation » (Beck, 1986) et d'indépendance, en permettant, à travers la libération de l'individu, de se positionner en tant qu'acteur de sa destinée. Elle permet d'engendrer des choix qui n'auraient pas été envisagés dans un contexte de forte régulation de l'ensemble. Chacun est libre (dans une certaine mesure) de « choisir » son parcours, son conjoint, etc., les conséquences qui s'ensuivent se devant d'être pleinement assumées par cette même personne (Bauman, 2000). Puisque l'individu n'est renvoyé qu'à lui-même lorsqu'il s'agit de sujets relatifs à sa survivance, chacun s'occupe de son chacun. Si elle engendre de l'inconfort, la modernité donne en même temps certains outils pour s'adapter et bricoler son autonomie. Une aptitude dont la concrétisation dépend bien entendu des ressources matérielles et symboliques disponibles chez chacun¹.

¹ Mon propos ne se place bien entendu pas en négation de certaines réalités sociales, qui, sujettes à la survivance, sont incapables d'incarner une telle autonomie et indépendance, du moins de la même manière. Cette réflexion

En m'appuyant sur ce constat, je voudrais poser à présent une réflexion inspirée par Annick Delorme (2001 : 21) selon laquelle les individus qui s'engagent dans des mouvements dits « alternatifs », au nombre desquels pourrait se situer l'Îlot, sont « “révélateurs” des transformations actuelles et plus larges » de notre société.

Dans cette visée-là, la dialectique « dans » et « hors du monde » semble se dissiper puisque le simple fait de vouloir se construire en dehors de la société prend racine dans les dynamiques et processus qui caractérisent cette dernière. La valorisation des logiques individuelles apparaît en ce sens un exemple des plus prégnants. Être individu au sein de notre société moderne signifie à la fois pouvoir, mais également devoir se différencier. En imposant cette norme, toute personne qui de fait se différencie incarne pleinement ces exigences (Bauman, 2000). Bien entendu, cette nécessité est rendue, dès son énonciation, impossible à réaliser. Transformée en tâche, « l'individualité résulte de la transformation sociétale déguisée en découverte personnelle » (*ibid.* : 36). Puisque cette injonction est adressée à l'ensemble des individus de la société, personne n'est en mesure de se différencier. Pour Bauman (*ibid.* : 31), « le seul acte qui puisse rendre une personne différente et authentiquement individuelle serait d'essayer –comble d'ahurissement – de ne pas être un individu. »

S'opposer à l'individualisme, comme le met en évidence la raison d'être du projet de l'Îlot, devient une mission paradoxale, si pas irréaliste. Ce serait s'opposer au fondement de ce qui amène les individus à prendre part à l'association, nier les logiques de base qui ont permis l'existence du mouvement d'engagement.

Puisque rendue impossible, la recherche de l'individualité se manifeste dans l'intronisation, la recherche du véritable soi, à travers une tentative de connexion profonde avec son « être intérieur » (Bauman, 2000). Le développement personnel, la recherche de l'authentique, de la réalisation personnelle prennent ainsi directement racine dans la modernité, ce même état du temps qui est désavoué et blâmé de par les incertitudes, les risques, le flou qu'elle produit. Pour Balandier (1985 : 174), la modernité a « ses alternatives ». Elle est « multiplicatrice des possibles » qui se manifestent dans ce qui en constitue l'essence même. Pour faire un pas de plus, la recherche d'autres manières d'être ensemble, la création d'« Oasis en tous lieux », de l'Îlot, etc. apparaissent, du moins selon mon hypothèse, comme un recours ultime « de

est bien entendu à replacer par rapport aux sujets dont traite ce mémoire : à savoir des individus européens qui, s'ils ne bénéficient pas tous des mêmes ressources, disposent de certaines marges de liberté.

l'aspiration à la personnalité et à la participation » (*ibid.* : 192). Alors que la modernité affecte les liens, les microsociétés comme l'Îlot mettent en avant de nouvelles façons de vivre ensemble. Elles créent des microcosmes qui à la fois permettent à ses membres d'exprimer leur liberté, leur individualité tout en les sécurisant, du moins dans une certaine mesure (Laurent, 2016). L'équilibre perçu par Bauman (2000) entre le besoin de sécurité et de liberté, s'il n'est pas encore parfait, tente de s'optimiser.

Se réapproprier son mode de vie, notamment en choisissant un style de vie qui ne va pas dans la même direction que celui mis en évidence par les normes sociétales dominantes, correspond à s'affirmer comme étant « soi », un acteur individualisé et autonome. Les membres de l'Îlot cherchent à bâtir de nouvelles sphères d'intégration et à affronter les « risques ». Leur manière de se construire en tant qu'individus et de les surmonter semble s'élaborer de deux manières différentes. Dans un premier temps, ils tentent de faire face aux risques qui les rongent individuellement dans leur vie quotidienne. Avoir recours au religieux, comme dans le cas de Nayma, ou à la reconnexion à l'environnement s'ancre dans une même logique, celle de trouver du sens aux choses, de se redéfinir. La religion permet d'apporter une structure à un temps devenu trop complexe et angoissant (Laurent, 2016). La reconnexion à l'environnement naturel, nous le verrons ultérieurement, donne l'impression de retourner à la base, à ce qui existait avant que l'homme et ses paradoxes ne « *contaminent le monde* » (cité par Nayma). C'est un retour à l'essentiel qui va de pair avec la recherche du véritable « soi ». Comme en témoignent les parcours d'Antoine et de Nayma, se reconnecter à « la nature » suggère le besoin de se raccrocher à quelque chose de l'ordre de l'authentique. Elle incarne le vrai, non altéré par l'humain, la base pour se restructurer et retrouver de la cohérence au monde. Dans un deuxième temps, les choix de vie adoptés par les membres de l'Îlot incarnent la résilience. Ils tentent au quotidien d'adopter des choix de vie « cohérents » et « éthiques » qui luttent contre l'apparition de certains des risques sociaux, environnementaux, etc. Leur manière de lutter contre ces risques, c'est l'enjeu même que se donne l'Îlot et qui se manifeste à travers l'idéal d'une connexion à soi, aux autres et à l'environnement. C'est la base à intégrer pour trouver des solutions en réponse à divers risques globalement posés. Aux risques écologiques, ils proposent l'adoption de la simplicité volontaire, de l'utilisation minimale de déchets, de l'autosubsistance alimentaire, de la connexion à « la nature », ce qui permet pour eux de se sentir à nouveau partie intégrante de l'environnement et des écosystèmes dans lesquels nous gravitons tous, soit de redonner une

cohérence au monde. C'est le désir de faire « sa part » auquel se consacre le prochain point de ce mémoire.

2. « FAIRE SA PART » : CONSTRUCTION DE L'ENGAGEMENT POUR LE CHANGEMENT AU QUOTIDIEN

L'intention portée par le chapitre précédent reposait sur une triple volonté :

Premièrement, celle de rendre compte d'un contexte global marqué par un système néolibéral et capitaliste qui, pour Houtart (2011), est porté par la notion de « modernité ». La conjoncture moderne, par ses mécanismes, son « mouvement » (Balandier, 1985) et sa « liquidité » (Bauman : 2000), fait émerger des zones d'incertitudes qui, intégrées par tout un chacun, laissent entrevoir des bricolages, des adaptations, des pratiques qui se créent dans le but de les assimiler et de faire face à un quotidien empreint d'insécurité (Laurent : 2012). Comme le souligne Mazzocchi (2012), le concept de « modernité insécurisée », mis en évidence à plusieurs reprises dans cette section, permet d'inscrire un lien entre des logiques macro et micro, c'est-à-dire de faire la jonction entre des éléments structurels, « le paradigme » néolibéral (Houtart : 2011) et le vécu personnel d'acteurs sociaux. Le but était ainsi de mettre en lumière, à travers quelques apports théoriques, des mécanismes d'adaptation perçus sur le terrain face à un contexte qui désenchante et vulnérabilise certains membres de l'Îlot.

Deuxièmement, ce chapitre cherche à montrer l'existence de logiques à la fois de continuité et de rupture envers des principes clés de la modernité, tel l'individualisme. Le récit des vécus d'Antoine et de Nayma illustre en ce sens une recherche d'accomplissement personnel au sein d'un environnement social qui véhicule et encadre un mal-être palpable. L'impression de ne pas trouver sa place, de perdre son temps en vain ou de cautionner des logiques de fonctionnement sociétal avec lesquelles ils sont en désaccord se profilait dans leurs discours. En se donnant comme mission de prendre à contre-pied les logiques d'individualisation, l'Îlot, semble ainsi ignorer son propre reflet, à savoir celui d'un réseau ralliant une diversité d'individu aux parcours singuliers, portés par un désir d'amélioration certes globale, comme il sera question de l'aborder dans cette section-ci, mais également par des aspirations à un mieux-être personnel. L'Îlot incarne ainsi une structure symbolique alliant l'espoir pour soi,

par la possibilité de redonner du sens au quotidien même si celui-ci se fait majoritairement en dehors de sa délimitation physique¹, et la responsabilisation envers le monde, à travers des recherches concrètes d'alternatives au système actuel contesté ; comme il sera question de le voir dans les prochains chapitres. C'est ce qui constitue le continuum de l'engagement pour le changement allant de soi vers le monde.

En troisième et dernier lieu, le but était d'instaurer le décor de la « lutte ». Rendre compte de manière exacte de « l'adversaire » auquel s'oppose l'Îlot est incontestablement une tâche difficile à assumer, puisque ce ne n'est ni une personne spécifique qui est visée ni un état, mais l'agrégat de tendances, de mécanismes, de composantes propres au système néolibéral et capitaliste qui s'étend par la globalisation sur l'ensemble du globe terrestre. L'« ennemi », si on peut l'appeler ainsi, est donc diffus et multiforme. C'est bien là que réside par ailleurs toute la difficulté du combat à mener. Comme le souligne Beck (1986 : 59), le problème de la modernité réside dans la multiplicité des acteurs en cause. Il est difficile d'accuser une personne comme étant la « créatrice » du risque. La responsabilité n'apparaît pas comme quelque chose de personnifié. Pour lui, c'est justement ces répartitions complexes et partiellement invisibles qui donnent lieu à « un réseau de complicité général, lequel équivaut à une irresponsabilité générale ». « L'Autre généralisé » (*ibid.* : 60), comme le dénommait Beck pour parler du « coupable » en question, est donc difficile à catégoriser et cela se ressent largement dans tous les discours. Les membres de l'Îlot, lorsqu'il parlent de leur engagement, de leurs frustrations, ne mettent pas toujours en mots ce qui incarne leur mécontentement. Certains aspects des différentes crises vécues actuellement par nos sociétés (crise économique, écologique, etc.) sont mentionnés. Certaines mesures, certains mécanismes sont jugés tels l'accaparement des terres, l'appropriation privée de l'eau, des semences, etc. Cependant, de manière générale, lorsqu'un coupable est interpellé, il se profile sous le qualificatif de « société ». Or, comme tente de le montrer le chapitre précédent, les dynamiques d'alternatives et d'engagement font, au même titre que celles mises sur le banc des accusés, partie du fonctionnement intégral qui caractérise cette société à l'heure actuelle. S'il est difficile de relever des paroles mettant en cause un coupable uniformisé, il me semble

¹ Il nous faut garder en tête que l'association de l'Îlot n'est pas un lieu de vie, mais bien d'accueil et de passage. En me référant à l'espoir qu'il semble susciter, j'entends par là que pour certaines personnes ayant abandonné leurs conditions de vie antérieures, comme dans le cas d'Antoine et de Nayma, l'Îlot, au même titre que d'autres lieux du genre, semble incarner des endroits d'« utopie » où prend forme (à juste titre ou pas) une autre manière d'être au monde, différente de celle qui se trouve rejetée.

incomplet de poser une réflexion sur « l'engagement pour le changement » que je perçois nettement à travers les pratiques, les représentations et les discours des acteurs sociaux présents à l'Îlot, sans faire un détour par ce qui est considéré comme se devant de changer. En me référant à quelques théories sur la modernité et les différentes crises mondiales vécues actuellement, je cherche donc à faire part du contexte qui insécurise et incarne les « risques » perçus par les membres de l'Îlot. Ma présente réflexion portera maintenant, à partir de l'ensemble de ces réflexions, sur l'engagement infrapolitique modulé par un univers de sens qui place un possible changement de système dans des résistances quotidiennes.

2.1. L'INFRAPOLITIQUE VU À TRAVERS LE PRISME DES RÉSISTANCES QUOTIDIENNES

C'était ma première soirée à l'Îlot. Arrivée la veille tard au soir, je n'avais pas pris le temps de me familiariser avec les bâtiments. L'extérieur, j'en avais fait le tour. On avait passé la matinée à travailler la terre, à récolter ce qui devait l'être, à planter de l'engrais vert, favorable à la régénération du sol, là où il le fallait. Il avait fait particulièrement chaud pour une journée d'octobre, et on était tous à la fois éreintés et satisfaits de la journée. Sur neuf personnes présentes pendant la journée, nous n'étions plus que trois. Deux étaient définitivement reparties. Clémence, en service civique à l'Îlot, et Marc étaient rentrés chez eux dans le centre-ville du Creusot, situé à cinq minutes en voiture. Pascal, lui, était venu exceptionnellement pour la journée dans l'intention de préparer un stage en permaculture prévu quelques semaines plus tard. Formateur dans ce domaine, il passe très régulièrement à l'Îlot pour donner des séminaires sur l'agroécologie. Accompagné de Valentin, ils venaient de repartir pour Lyon. Ce départ marquait pour ce dernier une rupture, ou plutôt un nouveau départ. Arrivé à l'Îlot un an plus tôt dans le cadre d'un stage de fin d'études dans une école de commerce, il m'avait raconté comment peu à peu l'Îlot et les valeurs que le lieu incarne avaient bousculé ses convictions et changé sa manière de voir les choses. Alors qu'une année plus tôt, il se projetait dans un emploi de commercial stable, il rêvait aujourd'hui d'agriculture développée dans une conception permacole :

« C'est drôle, la permaculture, tout le monde en parle aujourd'hui. Tout le monde autour de moi semble avoir une opinion sur la question, alors qu'en vérité ils n'y voient là qu'une simple

manière de jardiner. La permaculture, c'est tellement plus vaste que ça, c'est une philosophie de vie [...]. Après avoir vécu si longtemps à l'Îlot, j'ai envie de construire un monde cohérent autour de moi, faire les choses bien, si tu veux... et pour moi, ça passe par le fait de repenser ma relation à la terre et d'être capable de m'autonomiser dans la production de mes besoins les plus immédiats, comme de faire pousser ma nourriture, de capter l'eau de pluie. »

Après avoir vécu un an en permanence sur les lieux, il ressentait le besoin de vivre ailleurs, de diversifier son expérience :

« L'Îlot, c'est incroyable, mais c'est un projet encore “naissant”, si on veut... Comme tout projet, il a ses points forts et ses points faibles. Il a énormément à apporter, mais il est encore loin d'être parfait. J'ai envie de pouvoir confronter ce que j'ai vécu ici avec ce qui se développe ailleurs, de pousser mes réflexions plus loin pour voir ce qui se passe dans d'autres lieux similaires. »

Le jour où je l'ai rencontré, Valentin quittait donc l'Îlot après y avoir séjourné tout ce temps. D'autres horizons s'ouvraient à lui. Il projetait de passer les prochains mois dans une ferme en Angleterre prônant l'autarcie totale. En l'espace d'une seule journée, je me confrontais à ce qui ferait mon quotidien durant les trois mois que je passerais sur place : des rencontres, des échanges étonnamment intenses et riches malgré leur brièveté, et des au revoir tout aussi soudains. Pour Beck (1986), ces agrégations ponctuelles d'individus, qui se font aussi vite qu'elles se défont au gré des événements, des combats à mener, des désirs propres à chacun sont emblématiques de la relation aux risques. Sans pour autant l'intégrer, cette première journée implantait ainsi le décor de l'Îlot, où de nouvelles personnes remplaçaient d'autres, parties.

À la fin de cette journée, il ne restait donc plus qu'Ingrid, Précillia et moi. Toutes deux de confession musulmane, elles se préparaient à la prière du soir, tandis que de mon côté, seule, j'explorais les lieux. Mon attention fut vite captée par une affiche rehaussée d'un colibri postée sur un des murs de la salle principale, qui constitue à la fois le lieu de vie principal et la salle à manger. Le texte relatait la « légende du colibri », rendue célèbre par Pierre Rabhi, qui en a fait l'une des icônes de sa pensée :

« Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s’activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : "Colibri ! Tu n’es pas fou ? Ce n’est pas avec ces gouttes d’eau que tu vas éteindre le feu !" Et le colibri lui répondit : "Je le sais, mais je fais ma part" » (Les Colibris, *s.d.*).

Cette histoire ne m’était pas inconnue. Je l’avais déjà entendue à plusieurs reprises. La retrouver ici, mise en valeur sur un mur, me fit sourire malgré moi. Je la trouvais alors mignonne, innocente. Sans le voir sur l’instant, j’étais en prise avec mes préjugés, renvoyant directement à la préface de ce présent mémoire. Derrière son masque de simplicité, cette légende revêtait un sens qui m’apparaît aujourd’hui comme l’écho de démarches concrètes, de pratiques et de représentations quant à la place de l’homme et de sa responsabilité individuelle face aux diverses crises vécues dans le monde aujourd’hui. C’est un des reflets certains de « l’engagement pour le changement » auquel s’attache cette section.

Sortant de la « *source* », la salle dédiée à l’expression des diverses manifestations religieuses et spirituelles portées par les membres de l’association, Précillia s’exclama depuis le haut des escaliers : « *Ah ! Tu as découvert le leitmotiv de l’Îlot* », ce à quoi je répondis par un rire gêné. Après avoir confectionné un repas sur le tas –n’étant plus que trois ce soir-là, personne n’avait ni l’envie ni le courage de se lancer dans une préparation méticuleuse –, la discussion dévia tout naturellement sur le terrain politique, bien qu’il faille d’emblée avoir en tête que personne à l’Îlot ne qualifierait ces propos sous cet angle. Le politique se fait, se construit, se vit par les discours et les pratiques quotidiennes, mais ne se dit pas, ne se revendique jamais ouvertement comme tel. « Le » politique n’est perçu aux yeux des personnes avec qui j’ai eu l’occasion d’en parler qu’à travers l’une de ses manifestations les plus visibles : la politique divisée en partis supposés représenter les opinions, les choix des individus qui les élisent. Or, il semble indéniable à travers le fil des conversations sur le sujet que ceux-ci ne sont vus que comme « *des pantins au salaire présomptueux, dont la seule vocation est d’être au service du profit*¹ ». Balandier (1985 : 10) émet une idée semblable en parlant d’une « crise des représentations » largement répandue dans la société occidentale : « Le politique ne représente que lui-même, ne parle que pour lui-même ; les représentés ne s’estiment plus tels, ils ne sont

¹ Paroles prononcées au cours du repas ce soir-là.

plus impliqués par l'adhésion, mais par l'émotion et ses variations. ». Pourtant, ajoute-t-il, le politique se « montre indissociable de toute existence sociale, de la plus simple à la plus complexe ; si l'État n'est que l'une des figures de l'institution du pouvoir, si la société en certains cas semble agir contre l'État par défiance permanente, il n'en reste pas moins que le politique se manifeste partout à l'œuvre » (*ibid.* : 12). C'est dans un constat similaire que je considère les pratiques et les discours observés à l'Îlot comme prenant part intégrante aux « luttes » politiques, sans jamais pour autant se revendiquer comme telles. Le terme de « luttes » ou « combat » politique est par ailleurs inapproprié pour rendre compte de leurs revendications, puisque celles-ci s'expriment justement dans un élan manifeste de non-violence, à travers des idéaux d'empathie, de bienveillance et de connexion. Cette attestation se doit néanmoins d'être nuancée, car la pratique, les paroles et les actes quotidiens ne rentrent pas nécessairement en adéquation avec les idéaux qui les guident. Un écart se dévoile entre idéal et réel où les contradictions s'installent. Différentes stratégies sont ainsi tour à tour matérialisées pour répondre aux enjeux et aux aspirations de chacun. Celles-ci se manifestent en outre de manière différenciée en fonction de l'événement qui fait tension et de la « personnalité » propre à chaque acteur. Il arrive parfois que les contestations éclatent, se dévoilent au grand jour. À titre d'exemple, il fut un jour question de l'arrêt d'un homme qui avait commercialisé des semences n'appartenant pas au catalogue officiel en France. Cet événement, brièvement entendu à la radio, avait jeté les bases d'un débat animé. Si la condamnation de cette personne avait engendré le dialogue, celui-ci ne s'y limita pas. Derrière les paroles échangées, les sujets portaient dans tous les sens. Chez certains se manifestait une colère à peine dissimulée. Des frustrations longtemps étouffées se percevaient dans les discours. Différents sujets furent mis sur le tapis les uns après les autres : la scolarisation, la fermeture des frontières, l'obligation vaccinale, la spéculation bancaire, l'accaparement des terres et de l'eau, etc. Ambre, créatrice d'un lieu similaire à l'Îlot, en appela à l'insurrection : « *Il faut qu'on arrête de se comporter en pantins.* » Assis à proximité, quelqu'un lui répondit que l'exemplification était le meilleur moyen pour inspirer le changement. Pour Ambre, cela ne suffisait pas. Elle me glissa à l'oreille : « *Si tu veux, il y a une rencontre informelle vendredi soir entre agriculteurs, je t'y emmène.* » Cette rencontre, dont le but était de coordonner les efforts pour « *jouer avec les limites* », comme le dit Ambre, nous n'avons finalement jamais pu y assister. Le lieu et l'heure, circulant de bouche à oreille plutôt que sur les réseaux intranet, furent changés à la dernière minute sans que l'on ne soit en mesure de capter l'information à temps.

Quelques jours plus tôt, un autre débat avait éclaté à l'heure du repas quant aux normes d'hygiène à respecter à l'Îlot. Dans la journée, une inspection sanitaire préventive avait eu lieu dans la cuisine. En choisissant d'être un lieu d'accueil, l'Îlot se doit de se conformer à toute une série de règles. Parmi elles, l'utilisation de produits désinfectants « normés » ainsi que la présence de papier plutôt que d'essuies pour se sécher les mains sont obligatoires. Précillia, présente lors de l'inspection, me dit : « *Quand Ingrid a entendu ça, j'ai vraiment eu peur qu'elle perde son calme devant le type. C'est complètement aberrant, on est un lieu qui se veut sans déchet, écologique, et on nous force à utiliser du papier en quantité et des produits dégueulasses pour l'environnement.* » Le soir, le sujet de conversation fut relancé. Alors que la discussion commençait à prendre une tournure plus envenimée, Marc se leva pour se diriger vers la cuisine en lançant à Ingrid : « *Il faut vraiment que tu ne dises rien, et que tu gardes un calme d'apparence dans des situations comme ça* », ce qui sembla vexer cette dernière. Cette assertion sur « l'apparence » prononcée à demi-mot se rajouta à la constitution d'un puzzle qui se formait dans ma tête. À plusieurs reprises, certains commentaires prononcés par Marc m'avaient intriguée. La veille, en apercevant un tas de briques au bord d'un chemin, il m'avait dit : « *Il faudrait qu'on dégage tous ces encombrants, je ne veux pas qu'on nous prenne pour des hippies.* » Intriguée par ses remarques revenant en permanence à ce que devait « paraître » l'Îlot, je l'interrogeai sur le sujet.

Il m'exposa alors les tensions existantes avec la mairie. Pour lui, garder les choses nettes, propres, afficher un visage de coopération plutôt que de révolte avec les pouvoirs institutionnels, même lorsque cela nous déplaît parce que cela contredit nos valeurs, c'est permettre au projet d'exister. « *On marche sans arrêt sur le fil du rasoir* », me dit-il. Pour lui, le moindre faux pas serait utilisé par le maire pour tenter d'entraver un peu plus la réalisation du projet. Pour les mêmes raisons, il demandait à chacun d'essayer de ne pas s'afficher « ouvertement » dans des habits religieux, tel le hijab, propre à véhiculer pour lui davantage de stéréotypes. Pour Marc, depuis qu'il avait compris que le maire considérait l'Îlot comme une secte musulmane, il était important de ne pas raviver des préjugés et de faire attention à l'apparence. « *Chacun a absolument le droit d'être qui il est, de porter les revendications qu'il veut, mais pas au nom de l'Îlot* », ce qui pour lui mettrait le projet en danger. Ce qui est publiquement acceptable peut se manifester visuellement, le reste, les luttes propres à chacun, il est préférable de les dissimuler pour ne pas que ça se retourne contre l'ensemble du projet.

Il m'expliqua qu'il croyait vraiment en l'Îlot. Pour lui, toute l'importance du projet réside dans l'idée de créer un lieu de transition, et non pas un espace marginal aux revendications ouvertes et fortes. Il veut inspirer, faire du lieu un laboratoire vivant pour voir ce qui marche et ne marche pas et en fonction répandre les idées pour créer un autre possible par le bas (*bottum-up*). Il a conscience que c'est un défi énorme à relever, mais pour lui, l'expérience personnelle, la démonstration empirique d'autres manières de faire et d'être en collectif, c'est déjà faire un pas vers le changement. C'est « *faire sa part* ».

Si des revendications politiques ont lieu en s'affichant sous une perspective de « lutte », elles sont cependant épisodiques et ne concernent pas l'ensemble des individus. Certaines pratiques d'opposition indirecte se font, comme le refus par l'une ou l'autre personne rencontrée de vacciner ses enfants (acte médical obligatoire en France) ou encore de les inscrire dans les registres scolaires afin de pouvoir les soustraire à la scolarisation « normalisée », etc. Cependant, elles se font de manière diffuse, individualisée et non pas sous le nom de l'organisation. Ces pratiques « non conformes » ne se dévoilent en outre jamais publiquement comme telles, et ne sont connues que sous l'angle de la confiance. C'est en ce sens que je voudrais poser ici une réflexion sur la résistance infrapolitique conceptualisé par James C. Scott (1990).

Pour Scott, tout le monde n'est pas en mesure de faire ouvertement de la politique. Certains groupes dominés ne peuvent tout simplement pas se permettre de faire des revendications publiques, de passer par des joutes politiques directes, parce qu'ils n'en ont pas la capacité, ou parce que leur prise de parole risque tout simplement de se retourner contre eux. Pour lui, derrière le masque d'un silence d'apparence, les contestations se dessinent dans les pratiques quotidiennes. C'est ce qu'il qualifie de « texte caché » : « des propos, des gestes et des pratiques qui confirment, contredisent ou infléchissent, hors de la scène, ce qui transparaissait dans le texte public » (1990 : 19). Il entend par là que toute revendication publique face à la domination détient un corollaire « infrapolitique » aux buts similaires, mais aux stratégies différentes « dont la discrétion est mieux adaptée pour résister à un adversaire susceptible de remporter une bataille ouverte » (2006 : 26). Ces contestations sont donc dissimulées, empreintes d'anonymat. Elles tentent d'éviter les regards directs pour mener un combat en marge. Pour Scott, la résistance prend différentes modalités, se fait selon de multiples techniques qui expriment la variété des appropriations, mais elles sont pour lui constamment

silencieuses et déguisées. Elle se fait sous une forme informelle, s'apparentant davantage à la conversation qu'au discours.

Alors que le chapitre précédent met en exergue certaines tensions, des inconforts, incertitudes, aspirations intrinsèquement vécus par une majorité des membres rencontrés à l'Îlot dans leur quotidien, ce présent point souligne l'autre penchant de l'axe de « l'engagement pour le changement ». Au-delà d'une aspiration personnelle à un mieux-être, prendre part à une structure comme l'Îlot implique dans de nombreux cas de vouloir porter le changement au-delà de soi. L'essaimage d'autres manières de faire, de penser, de collaborer s'ancre majoritairement dans une démarche infrapolitique visant, dans l'idéal, un basculement de paradigme. La peur de se confronter au maire, de perdre des droits, des opportunités, voire que le projet se fasse démanteler implique un conformisme de façade. Pour autant, si Scott (1990, 2006) met en évidence le recours à l'infrapolitique comme méthode privilégiée des groupes subalternes, les résistances quotidiennes perçues à l'Îlot ne semblent pas répondre majoritairement à ce critère de domination. En effet, nombre des visiteurs de l'Îlot auraient la capacité de prendre la parole par voie « officielle », c'est-à-dire via des discours ouvertement contestataires. Cependant, cette démarche n'est pas privilégiée non pas par manque d'opportunités, mais tout simplement par un manque flagrant d'intérêt.

Plusieurs raisons semblent appuyer ce constat. La première renvoie à la complexité du système-monde. Contre qui se battre ? Quel axe prendre ? Les logiques du système rejetées se retrouvent dans tellement de discours, de pratiques qu'il est difficile de faire le tri et de choisir un point spécifique d'approche. Elles s'incarnent autant aux échelons locaux, nationaux qu'internationaux. S'attaquer de front au système dominant est perçu comme hypercomplexe, si pas inutile. Se mettre en mouvement, passer à l'action nécessite de trouver un point d'entrée, une ouverture adéquate. Pour beaucoup à l'Îlot, cet ancrage se situe dans son rapport à « la nature », et la vision que cette dernière est propice au renouveau.

La seconde raison, quant à elle, s'apparente davantage à l'univers de sens qui souligne l'engagement à l'Îlot. Nous l'avons vu, pour beaucoup, le changement de logique passe d'abord et avant tout par une volonté de connexion et d'exemplification. Les transformations sont vues comme devant venir avant tout de chacun d'entre nous par « une conversion du regard » (Lenoir, 2012 : 276) et une modification de son propre rapport au monde à travers

une régulation de sa consommation, un ajustement de son empreinte écologique, un travail sur ses propres incohérences et mal-être. L'Îlot, en ce sens, se veut être un lieu de ressourcement qui permet d'appuyer et de conforter les personnes dans ce cheminement à la fois personnel et collectif, puisque la finalité vise un changement de « paradigme » monde (Houtart, 2011). Dans cette perspective, l'idée du « discours », s'il n'est pas accompagné par une mutation de nos propres logiques de fonctionnement, ne peut être que superficielle. Outre cela, les différentes croyances présentes sur le lieu semblent émettre, d'après le discours des uns et des autres, une idée similaire : le monde physique, matériel n'est pas le seul en présence. D'autres « énergies », appelées « Dieu » par certains, « *forces* » par d'autres, circulent au-delà du visible. On attire ce qui est sous la même fréquence de résonance que soi. Si émanent de nous des ondes « positives » à travers nos pensées et nos attitudes, ces dernières nous seront renvoyées, tout en se répercutant sur la réalité qu'on batit autour de nous à l'image d'un diapason qui résonne lorsqu'une même fréquence est émise. Cette vision des choses est bien entendu plus complexe que je le laisse sous-entendre ici, et est régulée par chacune des croyances spécifiques qui animent les membres de l'Îlot. Cependant, une conception allant dans ce sens semble bien présente et transcende les représentations d'un certain nombre de personnes à l'Îlot. Vivre et s'engager dans un cheminement « positif », axé sur tout ce qui va plutôt que sur ce qui ne va pas dans le monde, cheminer vers un idéal, c'est ainsi, pour beaucoup, être co-acteur de la transformation du monde, régulée par un univers de sens qui ne limite pas l'engagement à un niveau tangible.

Ces deux thématiques seront réciproquement traitées dans les deux prochaines parties de ce mémoire. La première prendra comme point d'ancrage la théorie sur les hétérotopies de Michel Foucault (1967), pour cadrer mon propos et faire voyager le lecteur dans cet espace « autre » qu'est l'Îlot. La seconde abordera les constellations de sens présentes dans l'association à partir d'un point focal qui fait majoritairement consensus, et ce, malgré les divergences de croyance. Il sera ainsi question de la permaculture dans son acceptation de vision holistique du monde, de modèle de conception, d'équilibre et d'engagement qui se superpose aux diverses croyances déjà présentes et éparses à l'Îlot.

II. DEUXIEME PARTIE – S’ENGAGER A PARTIR D’UN ESPACE « AUTRE »

Nous sommes un matin comme un autre, chez moi en Belgique. Aujourd’hui, comme bien souvent, la première chose que je fais en me levant, c’est ouvrir mon ordinateur. Les e-mails se multiplient. Pas de chance, aucun ne m’intéresse, tous renvoient à des pubs, des affiliations contractées je ne sais même plus comment. Après les avoir supprimés d’un mouvement spontané, j’ouvre machinalement Facebook. Je n’y prête bien entendu qu’une attention dérisoire, morcelée, trop distraite par les mille et une choses que je tente de faire en parallèle. Pourtant, des images accrochent, des mots m’attirent. Une pétition circule contre une nouvelle privatisation. Une immense réserve d’eau en Amérique du Sud est sur le point d’être privatisée par une multinationale, ce qui menace indirectement la survie de plusieurs peuples et espèces. Je me sens révoltée, indignée. Je me dis mentalement : « Mais où va-t-on ? » Puis, subitement, je réalise l’heure qu’il est. Je ferme l’ordinateur, prends mon sac et sors, avant d’avoir un déclic qui m’arrête net. Que viens-je de faire ? Je viens de lire une information qui me choque et mon premier réflexe, c’est d’agiter la tête tout en refermant mon ordinateur pour retourner à ma vie confortable d’étudiante. J’oublie mon cours, et me mets à écrire avant d’oublier.

Des paroles, des actes observés à l’Îlot prennent sens. Pourquoi ne pas agir ouvertement sur la scène politique ? Quel rôle joue l’imaginaire projeté sur l’environnement naturel et « l’ailleurs » ? Quel lien entretient ce dernier avec le type d’engagement adopté ? Ces questions régulent ma recherche de terrain. Ma propre manifestation de « découragement » et d’inaction devant cette pétition Facebook m’ouvre les yeux. Agir dans un monde où les crises sont multiples de par l’interrelation des « causes » et des « conséquences » est difficile. Que faire ? Comment agir ? Par où commencer ? Contre qui lutter ?

Aline Fares (2018), rencontrée à l’occasion d’une conférence « gesticulée », apporte un éclairage sur cette question de l’action. Depuis un passé à l’intérieur du secteur de la finance, elle décrit ce qui se joue là. Elle nous démontre un phénomène global : les banques, par les prêts qu’elles accordent ou non, conditionnent les initiatives qui existent. Les spéculations monétaires, les nouveaux accaparements qui ont lieu (eau, terre, forêt) servent à garantir des titres. Au nom du quoi ? Le profit de quelques actionnaires, des « grands », comme on dirait

dans notre langage courant pour désigner ces personnes, en costard-cravate, qui intimident de par leur prestance. Pourquoi personne n'agit-il ? Telle est la question qui clôture son exposé. Pourquoi le combat ne se déroule que dans un cercle d'experts, aux motivations pas toujours désintéressées ? Pourquoi le débat n'intéresse-t-il pas le grand public, les acteurs sociaux pris dans leur globalité ? Aline Fares met alors en évidence quatre piliers, quatre murs qui, plus qu'une simple opposition, semblent aujourd'hui former un rempart devant la prise de position de tout un chacun. Il s'agit pour le premier du pouvoir symbolique : la complexité du langage utilisé, le recours à des termes et des tournures de phrases recherchés, mais également le pouvoir de la « cravate », de l'envergure alliée à la prestance de la personne qui renvoie directement à un imaginaire et à des représentations du pouvoir. Le second, le pouvoir institutionnel : la difficulté d'être informé, par exemple, sur quand ont lieu les sessions de consultation populaire de la Commission européenne. En troisième lieu, nos complicités quotidiennes, c'est-à-dire nos participations actives qui font tourner le système à travers nos consommations. En quatrième lieu, le pouvoir coercitif qui pourrait nous retomber dessus en cas de prise de position trop radicale. À ces quatre piliers, j'en rajouterais un, suggéré par mes observations à l'Îlot et ma propre réaction face à la pétition circulant sur Facebook. Il s'agit de la banalisation des informations. Submergé au quotidien par des images, des bribes de renseignements, il devient compliqué d'effectuer un tri, de catégoriser par ordre d'importance les informations reçues et surtout de contextualiser et d'intégrer l'envergure de la signification de ce qui est transmis. Il est plus facile de se mettre des œillères pour continuer à fonctionner normalement, en mettant de côté ce qui dérange, en se disant que de toute manière on n'a aucun pouvoir là-dessus.

L'action développée à l'Îlot tente de former une brèche dans ces remparts qui se dressent devant la réaction citoyenne. C'est par l'exemplification et l'ouverture permanente du lieu à quiconque voudrait s'informer des initiatives possibles à mettre en place au jour le jour qu'il agit. Ce lieu a ainsi pour vocation de répandre la « *raison d'être*¹ » qui l'anime au quotidien. Les membres que j'y ai rencontrés choisissent de « faire leur part », peu importe l'ampleur des répercussions globales que leur engagement fera naître. Comme me le dit Sarah : « *C'est déjà ça !* »

¹ Voir *supra*.

Mais quel rapport tout cela a-t-il à voir avec la question posée plus haut, à savoir l'imaginaire qui sous-tend le rapport à la nature et à l'espace jugé « autre », « différent » de l'extérieur ? C'est à cette question que je tenterai de répondre à présent sur base de ce constat.

Tout au long de ce mémoire, du moins jusqu'à présent, je n'ai eu de cesse de parler indifféremment du terme de « connexion » et de « reconnexion ». Pourquoi ? Parce que les deux me sont sans arrêt renvoyés par les membres de l'Îlot spontanément et indistinctement. Pourtant, l'un possède une caractéristique propre qui n'est pas représentée dans l'autre. Il s'agit du préfixe « re » dans le terme de « reconnexion ». Si la « connexion » ouvre à un univers de sens emblématique de ce qui fait la particularité de l'engagement à l'Îlot, le qualificatif de « reconnexion » laisse émerger des configurations de temps, des « juxtapositions » (Foucault, 1967 : *passim*) d'espaces ancrés sur un axe temporel alliant le présent au passé et au futur. Pour faire un pas plus loin dans ce qui caractérise l'engagement à l'Îlot, à travers le type d'initiatives qui y prennent forme, revenir sur cet axe du temps et de l'espace me semble fondamental. Que sous-tend le désir de s'engager à une transformation du paradigme néolibéral à partir d'un « espace autre » (*ibid.*), en marge de la société ? Quelles valeurs sont accordées à l'espace campagnard, bien qu'en bordure de ville, où se situe l'Îlot ? Quelles nostalgies, imaginaires d'un temps « autre », sont véhiculées par la notion de « reconnexion » ?

Le constat qui ressort des pratiques, discours et représentations des membres de l'Îlot paraît unanime : puisque des « murs » (Fares, 2018) semblent se dresser entre soi et le recours à l'action directe, il est nécessaire de faire un pas de côté pour s'engager. Ce pas équivaut à « sortir » de la société, à se positionner « ailleurs », en marge, dans les espaces empreints de nostalgie et de rêves que représente le terme de « nature », au sens « naturalisé », c'est-à-dire un espace conçu majoritairement comme étant unifié face aux diversités culturelles existantes (Descola, 2001, *passim*). Ces lieux tirent leur valeur de la « virginité putative » imaginée (Berque, 2000 : 159). L'espace naturel est perçu comme dénué de l'empreinte néfaste de l'homme, à l'inverse des villes où celle-ci y est visible et abondante. Bien sûr, cette sortie du social, tout comme l'imaginaire d'un possible espace qui serait encore immaculé, « pur », pour reprendre un terme mis en évidence par un membre de l'Îlot en association à l'idéal du « sauvage », n'est que de l'ordre des représentations, nous l'aurons compris. Pourtant, c'est

cette vision imagée et empreinte de « nostalgie pour le futur » (Jeremy Davies, 2010 : 264) qui sous-tend l'engagement à l'Îlot.

Pour faire face aux remparts qui ne permettent pas de s'engager ouvertement sur la scène politique, l'enjeu est de transformer les aspects de la société qui nous déplaisent depuis « l'extérieur », à travers la mise en place d'une société de substitution. L'Îlot, à cet égard, effectue une double action. D'un côté, par la présence quotidienne de personnes sur place qui collaborent et exercent une série d'activités ensemble, le lieu donne l'occasion d'expérimenter d'autres manières de sociabiliser, de vivre ensemble et de travailler à la poursuite d'un but commun, pour améliorer certains aspects jugés néfastes dans la société dominante. De l'autre, l'Îlot a la particularité de refuser de *complètement* s'isoler. En affirmant cela, je ne contredis pas mes assertions précédentes. La « nature » exerce en effet toujours bien un fantasme. Cependant, si l'appel de ces espaces jugés « vierges » est de mise, il se fait en parallèle d'un désir de proximité urbaine. Pour Marc, il est important de rester proche et en relation avec « l'extérieur », pour que le changement développé à l'Îlot ne s'y confine pas. L'enjeu de l'engagement réside dans la volonté de ne pas créer de rupture entre « nous » et les « autres », entre « ville » et « campagne », mais davantage de se positionner dans une continuité, dans l'interface des deux, pour permettre à la transition d'opérer. La vocation du lieu est d'insuffler de nouvelles idées aux visiteurs, de nouvelles perspectives tant sur un plan « matériel » (le travail du sol, les manières de cuisiner sans déchets, etc.) que « moral » (une « nouvelle » vision du monde, de la permaculture, du cheminement vers un idéal). À travers une prise de distance avec la société « rejetée », le but recherché par l'Îlot n'est pas de pousser à l'isolement, mais au contraire à l'ouverture, à la transmission. Pourtant, nous l'avons vu, l'impression d'être dans une bulle « *hors du monde* », de ne plus faire partie de « la société » est prégnante à l'Îlot. Pourquoi ? C'est à partir du concept d'« hétérotopie », théorisé par Michel Foucault à l'occasion d'une conférence donnée à Paris en 1967, que je voudrais ouvrir cette réflexion.

Pour Foucault, nous sommes dans une période de juxtaposition spatiotemporelle. L'espace pour lui n'est pas un horizon lisse, homogène, vide de sens, mais davantage un lieu chargé de valeurs. L'imaginaire lui confère des attributs intrinsèques, chargés à certains égards de fantasmes, comme cela apparaît être le cas pour le référent de « nature » à l'heure actuelle (Urbain, 2011 ; Berque, 2000, Léger et Hervieu, 1979). Pour Foucault, certains de ces espaces

ont la particularité d'être en relation avec tous les autres « [...] sur un mode tel qu'ils suspendent, neutralisent ou inversent l'ensemble des rapports qui se trouvent, par eux, désignés, reflétés ou réfléchis » (1967 : 3). Les utopies sont pour lui des espaces inexistants, intangibles, « sans lieu réel ». Cependant, il existe en compensation des espaces bien réels, similaires aux utopies, mais ancrés, effectifs. Ils se retrouvent dans l'ensemble des sociétés humaines, bien que revêtant diverses formes, ce sont les « hétérotopies » :

Ce « [...] sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. Ces lieux, parce qu'ils sont absolument autres que tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent, je les appellerai, par opposition aux utopies, les hétérotopies [...] » (Foucault, 1967 : 4).

Sur la base de cette définition, l'Îlot semble, à travers sa structuration, ses rêves, ses désirs, faire incontestablement partie de ces hétérotopies, de ces lieux « autres ». La cohabitation, relevée dans la première partie de ce mémoire, entre un désir d'épanouissement personnel et le rejet de tendances individualistes, met en exergue cette tendance à contester la culture majoritaire, tout en s'affichant dans son prolongement.

Lors de cette conférence, Foucault, en prononçant ces mots, invite les différentes disciplines à opérer une sorte de description systématique de ces espaces « autres ». Pour ce faire, il met en exergue six principes clés sur lesquels baser l'analyse. C'est en suivant ceux-ci que je propose de mettre en évidence ce qui fait de l'Îlot une hétérotopie, afin de comprendre cette dialectique « dans et hors le monde » présente en ces lieux, et percevoir davantage ce qui y fait la particularité de l'engagement¹.

¹ L'idée de m'inspirer du travail de Foucault afin d'analyser l'Îlot m'a été indirectement insufflée par la lecture d'un article réalisé par l'anthropologue Madeleine Sallustio (s.d.). Travaillant sur des communautés néo-rurales, elle s'inspire du concept d'hétérotopie comme grille d'analyse de ses données. De par la similitude de certains aspects de nos terrains, de nombreux parallèles existent entre son étude et ce que je voudrais développer ici, si bien que je tiens à faire savoir dès à présent l'importance de l'influence générale qu'à eu son article sur mes présentes réflexions, et la remercier pour la confiance qu'elle m'a accordée en me confiant cet écrit encore non publié.

1. DIFFERENTES FORMES D'HETEROTOPIES A TRAVERS LE TEMPS ET L'ESPACE : LA DEVIATION DES NORMES

Selon Foucault, l'hétérotopie a la particularité d'être présente dans toutes les cultures bien que sous des formes variables. Deux grands types sont prégnants dans nos sociétés : les hétérotopies de crises et celles de déviance. Si le premier type tend à disparaître aujourd'hui en Occident, le second s'y manifeste partout à travers le développement d'institutions comme les prisons, enfermant les personnes qui ne se conforment pas à la loi, les asiles, pour celles qui n'entrent pas dans la norme de ce que « devrait être » la santé mentale, etc.

L'association de l'Îlot met en avant une tout autre forme de déviation. La présence des personnes en ce lieu n'est bien évidemment pas due à une imposition forcée, comme ce serait le cas par exemple pour la prison, où les détenus ne manifestent certainement pas l'envie d'y être. Pour autant, il reste certain que l'Îlot, comme ces autres institutions, incarne une déviation des normes globalement admises dans l'ensemble de la société occidentale, notamment à travers son rejet du consumérisme.

Nous l'avons vu, l'un des buts qui sous-tendent la raison d'être du projet est d'apprendre à (re)faire les choses par soi-même : être capable de faire pousser ses propres légumes, de confectionner ses propres cosmétiques, ses médicaments de base (huiles essentielles, onguent, etc.), ses produits ménagers, mais également ses fournitures d'intérieur. Bref, s'y exprime une volonté multiple de sortir de toute sorte de dépendance à l'égard de diverses institutions de la société (institutions alimentaires, médicales, etc.), pour être capable d'acquérir une certaine autonomie et moins dépendre du système.

Il est certain cependant que cette volonté ne rencontre pas forcément, du moins actuellement, l'ensemble des conditions nécessaires à sa réalisation. De nombreux savoir-faire ont été « perdus » et les réacquérir prend du temps. Cette notion de « perte » renvoie d'emblée à cette idée de nostalgie d'un passé où les uns et les autres avaient des compétences dans tous les domaines. Marc, à plusieurs moments, me témoigne de l'admiration qu'il a pour sa grand-mère capable, à partir de ses propres productions maraîchères, de conditionner tous les aliments pour s'autosuffire. Dans une vision similaire, Pascal, formateur en permaculture s'investissant régulièrement à l'Îlot, me dit :

« Je ne suis pas contre le progrès. Je trouve ça incroyable tout ce qui a été développé, les ordinateurs, les téléphones, c'est absolument super ! Seulement, je pense que chaque nouvelle technologie et outil prend le dessus sur des capacités qu'on avait autrefois. Par exemple, la boussole a remplacé la capacité que les hommes avaient de se déplacer avec les étoiles. Ce fut un progrès énorme, mais aussi l'extinction de certaines compétences. »

Pour Pascal et Marc, ce n'est pas tant le « passé » pris sous le prisme de ses avantages et désavantages potentiels qui est enviable, mais les compétences imaginées qui l'accompagnaient, maîtrisées par tout un chacun. Ce sont ces compétences, ces savoir-faire que l'Îlot cherche à retrouver, en inversant le rapport de consommation qu'il entretient avec le reste de la société.

Travailler à partir de ses propres productions et des objets de seconde main retrouvés n'est pas toujours évident. Nayma me témoigne un jour de son « *ras-le-bol* ». Depuis une dizaine de jours, elle s'évertue à isoler la serre, pour rentabiliser les productions, avec des bouts d'isolant et des morceaux de bois retrouvés à droite et à gauche. Pour elle, c'est une perte de temps et d'énergie que d'essayer de former un puzzle avec tout cela, alors que pour un prix relativement modeste, on obtiendrait des matériaux efficaces et pérennes. Cette vision, il n'est pas rare qu'elle soit exprimée par de nombreux individus. Tous sont unanimement d'accord avec le concept de récupération afin d'endiguer ce phénomène de consommation sans borne. Cependant, au vu des savoir-faire communément disponibles dans les effectifs de l'Îlot, les travaux s'apparentent bien souvent davantage à du bricolage qu'à un véritable travail d'artisan, et ne persistent pas dans le temps. Ne pas avoir recours à du matériel de qualité est ainsi dans les faits souvent jugé comme davantage énergivore que d'acheter du neuf, et ne permet pas d'utiliser les forces en présence dans la réalisation d'autres « travaux » nécessaires à l'avancée du projet. Nous avons ainsi, à titre d'exemple, perdu un certain nombre de jours à travailler sur la construction de nouveaux poulaillers alors que des greffes d'arbres avaient urgemment besoin d'être faites. Cette problématique renvoie par ailleurs à l'un des soucis majoritairement exprimés sur le lieu. Les individus « charnières », les gestionnaires de « pôles » déterminés (agriculture, travaux de construction, etc.) viennent à manquer. Il est par conséquent difficile de s'organiser efficacement entre les différents secteurs d'activités.

Le travail constitue par ailleurs un autre aspect déviant par rapport aux normes généralement établies dans la société où tout travail donne droit à une compensation financière. Ici, cette dernière n'a lieu d'être que dans la mesure où la nourriture et le logement sont mis à disposition en échange de la participation. C'est ce qui sous-tend le principe du « *wooofing* », processus via lequel je suis entrée à l'Îlot, et la gestion du bénévolat sur le lieu. Cependant, ne pas recevoir de rémunération est pour beaucoup, ceux qui voudraient réellement s'investir au quotidien, un vrai problème. Puisque l'Îlot n'est pas un lieu de vie, il est nécessaire, pour pouvoir vivre à l'extérieur de son périmètre, d'avoir un salaire qui permette au minimum de se loger et de se nourrir convenablement. Cette problématique est emblématique de la juxtaposition d'espaces, comme nous le verrons par la suite.

La notion de travail soulève par ailleurs d'autres divergences à l'Îlot, et dans de nombreux espaces « néo-ruraux » d'après Madeleine Sallustio (s.d.)¹. Cette dernière met en évidence trois aspects qui prévalent sur la notion du travail dans les communautés néo-rurales où elle a effectué ses recherches de terrain. Premièrement, elle pointe l'idée que les productions agricoles doivent avant tout être bénéfiques au lieu. Deuxièmement, elle avance la conception d'une autogestion des tâches. Chacun est libre de choisir ce à quoi il consacre sa journée à travers les différents secteurs d'activités possibles. Rare est par ailleurs la tendance à rester cantonné à un seul domaine spécifique. Dans une majorité des cas, chaque individu consacre son temps parallèlement à différentes occupations. L'entraide et la polyvalence sont de mise. En troisième lieu, la tâche se doit d'être pour ainsi dire gratifiante et apporter du plaisir. Toutes les activités sont vues comme étant du travail, ou plus exactement, plus rien n'est considéré comme tel.

Ces trois manières de concevoir le travail se retrouvent présentes à l'Îlot. Nous l'avons vu lors de l'introduction de ce mémoire, la référence au travail est d'emblée effacée dès lors que le terme de « travail » en tant que tel est banni du vocabulaire. Les diverses tâches à effectuer sur le lieu se conçoivent sous le thème d'« activités » ou de « projets ». Le qualificatif « travail » n'est ainsi que rarement utilisé, du moins lors des répartitions quotidiennes. Chaque matin, en fonction des nécessités du lieu, un panel de propositions est exposé, et les membres de l'Îlot choisissent dans la majorité des cas, sauf lorsqu'une réalisation se doit d'être faite dans

¹ Cet article ne fait pas encore l'objet d'une publication officielle, je ne dispose par conséquent pas de la date de sa parution.

l'urgence, le domaine d'activité dans lequel ils s'engageront. Il s'avère cependant que dans les faits, lorsqu'une personne arrive en témoignant d'aptitudes particulières dans un domaine particulier, celle-ci se voit implicitement cantonnée à ce type d'activité. À plusieurs reprises, cela a créé des problèmes. Ce fut par exemple le cas d'un wwoofeur désireux d'apprendre les bases en permaculture. Manifestant cependant des aptitudes impressionnantes en maçonnerie, il finit par passer l'ensemble de ses journées à travailler dans ce domaine. « *Dégoûté* » de son expérience, il décida de partir plus tôt de l'Îlot.

Concilier les besoins de l'Îlot avec les aspirations personnelles n'est pas chose aisée. Le projet ne repose que sur un engagement bénévole et périodique. Devant la volonté de voir avancer les choses, que le projet ait un impact, les gestionnaires – en la personne principale de Marc, puisque les autres membres actifs ne vivent pas à proximité – ont tendance à faire passer les besoins de l'Îlot avant ceux des personnes venues s'engager le temps de quelques semaines sur place. Il est indéniable que malgré l'existence du continuum entre l'engagement pour soi et l'engagement pour le « monde », une majorité des personnes qui viennent à l'Îlot de manière spontanée, bien qu'elles estiment le projet, sont avant tout là pour elles : pour développer certaines capacités agricoles en tant que wwoofeurs, pour voir ce qui se passe ailleurs, et non pas uniquement pour travailler et servir le lieu, auquel bien souvent elles ne sont pas plus attachées que ça. Nous reviendrons sur cette problématique fondamentale qui témoigne d'une distance effective entre représentations, discours et pratiques dans le dernier point de ce mémoire.

Outre cet aspect bien présent, tout le monde touche un peu à tout, sans forcément disposer de compétences spécifiques : au jardin, au bricolage, à l'entretien ménager des lieux, à la cuisine, à la vaisselle. Les produits du labeur doivent être bénéfiques à l'ensemble du lieu. Chacun participe ainsi à sa façon, selon ses compétences. La division du travail qu'on retrouve à l'« extérieur », dans l'espace « restant » (Foucault, 1967 : 8), n'est généralement plus de mise, tout le monde participant à chaque activité de manière conjointe.

Si la gestion du travail à l'Îlot est sous-tendue par une vision d'accomplissement et de plaisir à travers la tâche effectuée, des termes comme « rentabilité » et « viabilité du projet » restent de mise. L'Îlot vit sur la base des activités effectuées. Si l'illusion d'un « en dehors » est présente, la réalité veut qu'il y ait des emprunts à rembourser, des factures d'électricité, d'eau,

etc. à payer. Faire tourner un projet comme l'Îlot n'est pas sans frais, et pour assumer ceux-ci, il faut que le lieu soit rentable. La location des gîtes et la mise en place de séminaires permettent dans une large mesure de compenser les dépenses. Cependant, les personnes qui résident et se nourrissent sur les lieux pour un temps plus ou moins long représentent un investissement de taille, c'est indéniable. Derrière l'idée de « travail absent » se manifestent ainsi, à bien des égards, des pressions, des invitations à l'efficacité suggérées entre deux mots. Il faut, en tant que membre engagé, être efficient, « rentable », et ne pas se tourner les pouces. Ces multiples pressions « invisibles » peuvent par conséquent ne pas être toujours vues d'un bon œil par des personnes qui ne sont que de passage et qui viennent faire profiter les lieux de leur temps, en cherchant justement à faire une pause d'un quotidien régulé par cette vision du travail-efficience-salaire.

Cette astreinte au travail ne vient pas toujours d'une demande extérieure, mais également d'une autodiscipline. Bien souvent, lorsque le travail venait à manquer, parce que le temps était trop mauvais pour réaliser des tâches à l'extérieur et qu'à l'intérieur, les bâtiments étaient occupés par des séminaires, il est arrivé que je me sente comme une charge pour l'Îlot. Incapable de remplir ma part du contrat, j'éprouvais un profond malaise à l'idée de manger, d'utiliser de l'eau, etc. Plusieurs personnes m'ont fait part d'impressions similaires. En tant que bénévole, wwoofeur, un certain nombre d'heures de participation quotidiennes nous sont demandées. Ne pas être capable de les assurer donne intuitivement l'impression d'être de trop. Par ailleurs, si des journées de « congé » sont supposées être « obligatoires », il est rare que dans les faits, quelqu'un les prenne. Ne rien faire quand on voit les autres s'activer de toute part est difficile, parce qu'une certaine forme de culpabilité s'active et parce des demandes implicites sont également émises dans la pratique. Derrière l'absence manifeste de cadre, celui-ci reste présent bien qu'invisibilisé, et ce, souvent au détriment des personnes venues s'investir dans l'association, nous y reviendrons.

De nombreux aspects mis en évidence à l'Îlot semblent ainsi répondre au premier des six principes dressés par Foucault. Par le projet qui l'anime, l'Îlot est un espace où les formes traditionnelles de comportement sont reflétées tout en étant désaxées.

2. TRANSFORMATION SOCIETALE D'UNE HETEROTOPIE AU FUR ET A MESURE DU TEMPS

Une hétérotopie peut, selon Foucault, se transformer dans le temps au sein d'une même société. Les prisons ne sont plus ce qu'elles étaient il y a une centaine d'années, les maisons de retraite non plus. Les formes et le fonctionnement changent. L'hétérotopie qui sous-tend l'Îlot au travers par exemple d'une volonté de retour à la terre, d'une satisfaction engendrée par les petites choses du quotidien, l'appel du collectif, etc. n'est certes pas une chose récente. De multiples études, romans, films démontrent un mouvement similaire à travers les contre-cultures beatnik, hippy, etc.

Hervieu-Léger enquête ainsi en 1979 auprès de personnes qu'elle appelle « les migrants de l'utopie », des individus qui choisissent délibérément d'abandonner leurs emplois, de s'éloigner de leurs familles, leurs proches, leurs habitudes, leur confort matériel pour partir à la conquête d'un « mieux », d'une vie non altérée par la consommation, l'anomie et la superficialité. Suite aux retombées de mai 68, ces gens, qui sont pour la majorité relativement jeunes, quittent leur quotidien pour partir à la recherche d'une autre vie, une réalité perçue comme davantage « authentique » dans une sociabilité à taille humaine, principalement dans des espaces désertifiées, au vu de leur situation géographique marginalisée et leur manque de perspectives économiques, telles les Cévennes. Entre cette recherche et ce que j'ai pu observer à l'Îlot, il est indéniable que des parallèles peuvent être tissés, pourtant des divergences existent également. L'ouverture sexuelle, par exemple, mise en évidence par ces auteurs dans ces « communautés », n'est absolument pas de mise à l'Îlot, où les contacts physiques se limitent bien souvent à serrer la main de l'autre, de par la présence majoritaire de personnes de confession musulmane. Le collectif, par ailleurs, n'est pas vu comme un renoncement à la propriété personnelle, ni comme une mise en commun financière, comme cela semblait être le cas dans ces communautés décrites.

Un autre aspect est mis en évidence par Madeleine Sallustio (s.d.) est l'importance accordée aujourd'hui à la biologie du sol. Si certaines valeurs – le respect de la vie sous toutes ses formes, le rejet de l'aliénation, etc. – sont visibles dans de nombreux mouvements de « retour », une certaine expertise semble aujourd'hui davantage se développer. Cet aspect se voit très clairement à l'Îlot à travers les multiples formations en permaculture, biodynamie,

agroécologie données sur le lieu. Chacune de ces « méthodes »¹ met en évidence une certaine « scientificité » et explore les composantes chimiques qui se trouvent dans le sol et dans le compost, les types de bactéries, les nutriments nécessaires à la fertilité. Une certaine expertise semble aujourd'hui prendre une place incommensurable dans ce type d'espaces « autres ».

Par ailleurs, l'Îlot présente une caractéristique que je ne retrouve pas d'emblée dans les études basées sur des mouvements similaires : c'est son degré d'ouverture, sa volonté de transmettre, qui fonde notamment l'une de ses perspectives d'engagement. Nous y reviendrons par la suite lors de l'exposition du dernier principe de Foucault, où l'Îlot se place alors dans une relative discontinuité par rapport à ce concept d'hétérotopie.

Si une volonté de « retour », de « connexion » est indéniable et jette des ponts vers d'autres mouvements similaires dans le temps et dans l'espace, les modalités qui les structurent semblent ainsi se transformer au sein d'une même société au fur et à mesure que le temps passe et que la société se transforme.

3. JUXTAPOSITION D'ESPACES INCOMPATIBLES EN UN SEUL LIEU

Le troisième principe mis en évidence par Foucault suppose que l'hétérotopie ait la capacité de juxtaposer en un seul « lieu réel » différents espaces incompatibles entre eux. Les exemples observés à l'Îlot allant dans ce sens sont abondants. Nous en avons déjà abordé plusieurs d'entre eux. Il s'agit par exemple des rémunérations financières. Le projet de l'Îlot, pour vivre, se développer doit recourir à la présence de personnes qui participent à la gestion du lieu. Toutefois, étant une association naissante, l'Îlot ne peut se permettre de verser un salaire en échange du travail fourni par tout un chacun. Or, si une personne veut s'y engager à plein temps, il lui faut nécessairement un retour financier pour vivre dans « l'espace restant » (1967 : 8) puisque personne n'est supposé résider à l'Îlot sur le long terme. Comment engager sa personne à l'Îlot tout en étant dans la nécessité d'assumer sa vie en dehors de ses murs ? Deux espaces sont présents à travers l'engagement des membres. D'un côté, l'Îlot, qui, par le projet que le lieu développe, démontre un besoin d'engagement bénévole régulier. De l'autre,

¹ Nous verrons dans la prochaine partie de ce mémoire que le qualificatif de « méthode » n'est pas adéquat pour parler de ces perspectives permacoles, biodynamiques, etc. qui sont vues, avant tout, comme des philosophies de vie à part entière.

l'espace « rejeté » qui nécessite, pour s'y inscrire, un salaire afin de payer les charges qui se manifestent à différents niveaux. S'engager à l'Îlot, c'est être à la fois en dehors et dedans, entre deux mondes, deux espaces aux caractéristiques propres, qui parfois se reflètent, parfois se contredisent, mais doivent coexister en un seul lieu.

Prendre part au projet de l'Îlot implique également d'effectuer des tâches qui, par moment, laissent à nouveau entrevoir cette juxtaposition. Nous sommes en novembre et un groupe d'une vingtaine de femmes vient d'arriver pour assister à un séminaire qui se donne à l'Îlot. Ce week-end-là, nous ne sommes plus que trois bénévoles en tout et pour tout à gérer le lieu. De nombreux départs ont eu lieu les derniers jours, et on se sent tout d'un coup noyés sous l'ampleur du groupe et leurs demandes : l'une est allergique au gluten et veut s'assurer qu'on fasse attention à ce que l'on utilise en cuisine, l'autre, c'est aux produits laitiers. Le soir, la responsable du groupe vient nous voir en nous réclamant que le repas soit servi à une heure bien précise. Précilia, l'une des deux autres bénévoles présentes, et moi nous nous regardons. On a peur de ne pas être à la hauteur. En cuisine, le repas vire à la catastrophe, on s'est laissé submerger par la tâche et c'est le chaos. On rattrape le coup comme on peut, mais le repas ne ressemble en rien à ce que l'on avait prévu. En l'amenant dans la salle à manger, je me sens honteuse. Je sais que ces femmes ont payé une somme relativement élevée pour passer le week-end à l'Îlot. Outre l'importance que ces séminaires ont pour l'association sur un plan intrinsèque, cet argent est nécessaire à la pérennité du projet. Je me sens mal, coupable de la tournure que prend la soirée. Les femmes regardent le repas d'un air crispé. Je les comprends, ça n'a en rien l'air appétissant. Je ne sais plus où me mettre. Le week-end passe, éreintant sur tous les points. Les femmes partent, sans un sourire, sans un merci. Je me sens désœuvrée.

Ici encore, deux espaces s'entremêlent. D'un côté, on retrouve ce qui fait l'Îlot : l'engagement de tout un chacun, la participation des bénévoles au prorata des compétences qui leur sont propres, guidés avant tout par des idéaux de sociabilité, d'écologie et de bienveillance. De l'autre, le pouvoir de l'argent. Ce groupe de femmes paye pour être sur les lieux et manger. Certaines exigences en ressortent nécessairement, puisque dans la « société dominante », celui qui paye est roi. À nouveau, des incompatibilités se tissent et coexistent.

Un autre aspect propre à ce principe a également déjà été abordé. Il s'agit des normes à mettre en place, imposées par la réglementation française. L'association, en choisissant d'être un lieu

d'accueil, doit se conformer à un certain nombre de règles établies par la législation en vigueur sur différents sujets tels que l'hygiène. Nous l'avons vu, pour être aux normes, il faut pouvoir faire fi de certaines valeurs importantes aux yeux des membres de l'Îlot.

L'illustration sur laquelle je voudrais m'attarder ici n'est cependant ni la mise aux normes ni la vision du travail et de l'argent, bien que chacune joue indéniablement un rôle important sur les lieux. L'exemple que je voudrais davantage mettre en exergue représente l'âme de ce qui fait l'Îlot : la diversité. Nous l'avons vu, l'Îlot est un lieu où se côtoient un certain nombre de personnes issues de classes sociales différentes, affiliées à des religions et spiritualités distinctes. Ce qui les relie ? Le projet de l'Îlot, l'engagement écocitoyen et des modèles de conception holistique, comme nous le verrons dans la prochaine partie de ce mémoire, avec les notions de permaculture et des 8shields. Cette diversité, si elle est perçue dans une large mesure comme une richesse, n'est pas exempte de tensions. À cause de quoi ? Entre autres, de par l'incompatibilité d'espaces juxtaposés en un seul lieu.

Nous sommes le 8 novembre et un événement hors du commun a lieu à l'Îlot. Les « WeLive » arrivent. Pourquoi hors du commun ? Parce que pour la première fois depuis sa création, l'Îlot s'apprête à voir arriver un groupe d'une cinquantaine de personnes en plus des membres bénévoles sur place, ce qui surpasse largement la capacité d'accueil des lieux, limitée à trente individus en tout et pour tout. Les jours qui précèdent l'événement, un certain stress s'installe. Comment va-t-on gérer autant de personnes ? Où vont-elles loger ? L'organisateur de l'événement nous a assuré que le manque de place ne poserait aucun souci, qu'ils étaient capables de dormir n'importe où, notamment en tente, malgré les intempéries et le froid glacial qui annonce prochainement le début de l'hiver. Je sens Marc anxieux. Il a peur que ce soit trop lourd pour nous, et peut-être que cette angoisse était, au final, fondée. Moi, je suis super enthousiaste. WeLive, je le comprends, est un projet d'engagement citoyen qui crée des activités éphémères dans différents domaines à partir de l'occupation légalisée de bâtiments désaffectés. Pour quelques jours, ils se rassemblent entre employés à l'Îlot, pour y faire leur assemblée générale. Leur projet m'intrigue, et avec Antoine, on a vraiment hâte de les rencontrer. Leur arrivée ne se fait pas de manière discrète. Cinquante personnes qui débarquent en une seule fois, cela fait du bruit et crée du mouvement. L'Îlot est métamorphosé. Plus d'une fois, des groupes sont venus, si bien que j'ai déjà eu l'occasion, à maintes reprises, de m'habituer à l'effet transformateur que cela opère sur l'Îlot. Autant de

personnes dans un lieu que l'on connaît, où l'on vit depuis un certain temps, c'est impressionnant. Tout le monde crie, s'enlace, heureux de se retrouver. L'un est acteur, l'autre musicien, cuistot, barman, architecte, etc., toutes les professions semblent représentées dans le groupe WeLive. Ils manifestent tous un côté assez « excentrique », leurs mots ne sont pas mâchés, leur comportement est ouvert et familier. Ce ne sont pas que des employés de leur association, mais des amis avant tout, je le comprends. Autour de moi, parmi les autres bénévoles de l'Îlot, je sens un certain malaise s'installer. Certains sont ici depuis plusieurs mois et commencent à concevoir les lieux comme étant leur « chez soi » actuel. Ils l'habitent tout comme ils sont habités par lui. Voir autant d'inconnus arriver et chambouler les routines de l'Îlot est perturbant pour beaucoup. Les habitudes sécurisantes sont froissées et il faut s'adapter. À l'heure du repas, on se retrouve entre bénévoles, agglutinés auprès de la cheminée. La place est aux retrouvailles pour les WeLive. Tous ont l'air de si bien se connaître que l'on sent que ce n'est pas le moment d'essayer de s'intégrer dans le groupe, alors on reste entre nous. Ce n'est que le lendemain matin que les choses dégénèrent. Les « WeLive » ont campé un peu partout dans le bâtiment principal. En me levant le matin pour aller ouvrir aux poules, des corps endormis jonchent le sol, les uns à moitié couchés sur les autres pour se serrer sur le peu d'espace qu'offrent les matelas. Je sors discrètement. Une demi-heure plus tard, en rentrant, je tente tant bien que mal de me frayer un passage pour aller déposer les œufs récupérés en cuisine. Certains se lèvent en sous-vêtements, d'autres se dirigent vers la douche, une simple serviette autour des hanches. Ils me saluent et je leur réponds avec un sourire. J'ouvre alors la porte de la cuisine et découvre Ingrid, affolée. Elle se précipite sur moi pour me demander si « *les gens se sont habillés* ». Je comprends alors subitement qu'elle est profondément choquée par l'impudeur manifestée par le groupe. Pour elle, ce qui se passe à l'Îlot, là, tout de suite, c'est « *diabolique* ». Elle se sent envahie dans son monde, dans sa bulle et ne sait plus où se mettre. Depuis plus d'un mois, en dehors d'Antoine et moi, toutes les personnes présentes à l'Îlot sont presque exclusivement de confession musulmane. Les habits couvrants, la distance physique entre homme et femme sont devenus au fil des jours une règle implicite, que moi-même j'ai fini par intégrer. Faire la bise à l'autre, geste si couramment admis en France, est rarement de mise à l'Îlot. L'arrivée des WeLive et leur attitude « sans tabou » fait voler les repères de beaucoup en éclats. Leur manière d'« être » rentre en opposition avec la conception qu'Ingrid se fait de sa religion. Plus la journée défile, plus je la sens crispée. Elle finit par s'isoler dans sa chambre plusieurs jours d'affilée et ne sort plus qu'à l'heure du repas. Puis, subitement, ça éclate. Ingrid rentre en

trompe dans la cuisine où nous nous affairons à faire le repas, le visage transformé par la colère. C'est trop pour elle, « *le mal s'est incarné à l'Îlot* ». Pour Ingrid, le manque de pudeur manifesté par WeLive n'est pas seulement à l'origine d'un inconfort qui lui serait propre. Cela vient directement heurter ses croyances les plus profondes. Ce qui se joue là, ce n'est pas tant une question d'appréciation personnelle que la mise en évidence de manières d'agir qui viennent directement heurter ses conceptions du bien et du mal, de l'enfer et du paradis. Être témoin de ça, laisser « *ces gens* » agir de manière aussi impudique à l'Îlot, c'est pour Ingrid commettre un péché. Ce n'est pas anodin. Entre l'Îlot et WeLive, une même vision se profile quant à l'engagement quotidien à d'autres manières d'agir, de communiquer, etc. que tout un chacun doit développer et incarner dans ses routines quotidiennes, à travers une transformation de son rapport à la consommation, etc. Seulement, derrière cet idéal similaire, les chemins du « bon » et du « mauvais » semblent ne pas forcément rentrer en adéquation selon la perspective d'Ingrid. Elle s'exclame :

« Mais m****, c'est une association musulmane à la base. Les fondateurs sont tous musulmans. L'interculturalité c'est bien joli, mais il y n'a plus de respect, là ! [...] Tu crois qu'ils l'ont fondé pourquoi, ce lieu ? Ce n'est pas pour toi, pour moi, mais pour Allah, et c'est donc ses lois qui doivent être respectées. »

Pour elle, les choses vont beaucoup trop loin. Des blessures remontent. Elle m'explique son impression de toujours devoir faire des efforts pour s'adapter. Le hijab, elle n'a par exemple pas le droit de le porter à l'Îlot de peur de choquer les visiteurs. Elle doit faire fi de ses convictions pour serrer la main des hommes qui viennent sur place, afin de conserver les apparences. À l'inverse, elle a l'impression qu'aucun effort n'est fait de la part « des autres ». Pour elle, ce sont toujours aux musulmans de s'adapter à la masse. À l'Îlot, ça ne devrait pas être le cas si la volonté est de mettre sur un pied d'égalité toutes les croyances par la poursuite d'un idéal écologique et social commun. Ingrid manifeste un sens de la communauté musulmane très prononcé. Au fil de la conversation, son discours se démarque par une profonde colère. Elle veut faire appel à tous les donateurs, majoritairement musulmans, pour « *qu'ils sachent ce qui se passe ici* ». Marc parvient finalement à la calmer au cours d'une longue conversation dont j'ignore les tenants et aboutissants. Cependant, jusqu'au départ du groupe, deux entités se profilent ; d'un côté WeLive, de l'autre les bénévoles de l'Îlot de

confession musulmane. Entre les deux, Antoine et moi, qui ne savons plus exactement sur quel pied danser.

Sarah, quelques semaines plus tard, en me reparlant de la situation, me dira :

« WeLive, on n'a jamais eu ça en trois ans, alors qu'on a accueilli plus de 1500 personnes. C'est le seul groupe où ça a dérapé comme ça. Ingrid, elle était choquée, mais... ce sont des choses qui sont tellement relatives d'une personne à l'autre. On dit : "il y a autant de façon d'adorer qu'il y a de cœur". Quand tu croises 100 musulmans, il n'y en aura pas deux pareils. Il n'y a aucun sujet où tous se réunissent, sauf peut-être les 5 piliers, la prière. Tout est sujet à débat. On pourrait appliquer un règlement à l'Îlot pour rendre plus facile la cohabitation, mais c'est extrêmement délicat. Que dire ? On n'est pas un projet religieux, alors de quel droit on pourrait imposer notre vision des choses ? Le règlement intérieur, il se conforme à ce que tout le monde a voulu dans l'assemblée générale de l'Îlot. Il n'y a rien de spécifiquement religieux dedans. Il y a bien la prohibition de l'alcool. Ça, c'était un souhait énoncé, mais pour l'alcool, il n'y a pas que la religion qui le justifie. Je pense qu'on doit avant tout faire face aux problèmes quand ils se présentent, on ne peut pas tout anticiper. »

L'événement WeLive imprègne les mémoires de ceux qui y ont assisté. Il s'est ensuivi une profonde remise au clair des valeurs de l'Îlot une fois les choses calmées. Qu'est-ce qui était acceptable ou pas ? L'importance d'être un lieu avant tout multireligieux et culturel a été remise en évidence. Si on veut bâtir un monde meilleur, il faut le construire dans la coexistence des diverses conceptions religieuses, spirituelles, etc. au regard de la multiplicité des formes culturelles qui parsèment la planète. Personne n'a été blâmé, mais cet événement a mis le doigt sur une dissonance entre les pratiques et les idéaux de connexion aux autres, et a fait remonter la difficulté de cohabitation lorsque, au-delà des valeurs, les usages ne sont pas les mêmes. Pour Ingrid, ça a été l'événement déclencheur de son départ définitif de l'Îlot. L'événement WeLive témoigne ainsi à nouveau de comment, au sein d'un même lieu, plusieurs espaces symboliques se côtoient. Cette mixité n'a bien entendu pas attendu l'arrivée de WeLive pour se ressentir sous forme de tension. Ce groupe a simplement rendu tangible ce caractère de la juxtaposition symbolique, qui reste l'un des éléments centraux à l'Îlot.

4. CONCEPTION DU TEMPS : DES HETEROCHRONIES AU SEIN DES HETEROTOPIES

Nous l'aurons compris par l'utilisation répétée du qualificatif de «reconnexion», un découpage sémantique du temps semble opérer dans l'imaginaire des membres de l'Îlot. Des réalités temporelles distinctes s'entremêlent dans le vécu du quotidien, à travers les décompositions et les recompositions de ce que l'on imagine être le passé, de ce qui fait le présent et des projections sur le futur, pris sous une double perspective où l'espoir côtoie l'incertitude. Pour Foucault (1976), cet arrangement temporel est inhérent à ce qui forme les hétérotopies. Ce sont les « hétérochronies », une division du temps qui se profile dans celle de l'espace, l'un offrant son reflet à l'autre qui le lui renvoie et inversement. Pour Foucault, les hétérochronies agissent « lorsque les hommes se trouvent dans une sorte de rupture absolue avec leur temps traditionnel » (1976 : 6).

4.1. VIVRE LE PRESENT

À l'Îlot, plusieurs espaces-temps se dessinent. Le présent est bien entendu le plus visible, le plus manifeste d'entre tous. L'entretien du lieu (plantations, bâtiment, etc.), l'intégration des routines quotidiennes, l'impression unanimement partagée d'être dans une « bulle » coupée de tout donnent à cette configuration présente une intensité particulière. Chaque jour se suffit à lui-même. Lors de mon séjour à l'Îlot, la nécessité de devoir respecter des échéances s'est rarement présentée. Les choses se font dans une majorité des cas à leur rythme, en fonction des forces en présence, des capacités de chacun. Cela ne signifie pas, comme nous l'avons vu précédemment, qu'une astreinte au travail et à l'efficacité n'est pas présente implicitement. Mais cette invisibilité fait que cette pression n'est pas toujours directement tangible. Par ailleurs, il est indéniable que par instant, il faille s'activer plus rapidement qu'à d'autres. La réception de deux cents arbres à planter en décembre dernier ne laissait ainsi certes pas la place aux tergiversations. Toutefois, dans une large mesure, chaque journée semble vécue pleinement pour ce qu'elle est, en laissant à la veille ses préoccupations passées et au lendemain celles non encore advenues. Ce vécu du présent a été pour moi une expérience déroutante. Habitée à vivre avec un agenda régulé heure par heure, ce lâcher-prise était déstabilisant. Plusieurs personnes témoignent d'une vision similaire. Face à un vécu généralement pris sous l'angle de la vitesse, de l'immédiateté, du multitâche (Bauman, 2000), la majorité des visiteurs de l'Îlot ne sont pas acclimatés à la vision de « prendre son temps »,

de vivre heure après heure sans l'angoisse de devoir caser dans sa journée les mille et une choses qui s'accumulent et demandent urgemment de l'attention. « Repenser son temps », c'est par ailleurs l'un des principes moteurs qui sous-tendent la « raison d'être » du projet. Pour en permettre la réalisation, des routines sont instaurées afin d'encadrer et de permettre à cet ordre de s'installer. Chaque matin, le petit-déjeuner est fixé à une certaine heure, suivi de la « météo »¹ et de la répartition des tâches. En chaque début de journée, tout le monde est supposé savoir directement à quoi s'en tenir au niveau du programme journalier, bien que des détournements soient vécus dans les faits, par des demandes spontanées de participation à une activité arrivant de-ci de-là. Dans l'idéal cependant, chacun a pris connaissance des activités auxquelles il prendra part, et en dehors du temps réservé à celles-ci, la manière d'occuper sa journée est supposée entièrement libre.

L'idéalisation du temps présent se ressent dans l'ensemble des discours. Vivre ou du moins « bien vivre » est perçu avant toute chose comme être en mesure de profiter de chaque instant. Dans cette perspective, le plaisir des choses simples, l'idéal de connexion avec l'ensemble de ce qui nous entoure sont pris conjointement dans un seul et même mouvement, celui de jouir de l'expérience présente plutôt que de se projeter mentalement dans un futur qui ne respectera pas le schéma imaginé ou de ressasser ce qui n'est plus. Pour Sallustio (s.d.), cette impression de devoir savourer l'instant présent s'exprime en accord avec la vision du rejet du matérialisme. Le mode de vie prôné par l'Îlot appelle à travailler sur une déconstruction de l'affiliation entre bonheur et apport matériel. La vision du bonheur « véritable » enjoint à se délecter des « petites choses de la vie » (s.d. : 9). Avoir un toit sous lequel vivre, de la nourriture, du temps libre pour exercer ses passions et vivre en cohérence avec ses valeurs est perçu pour une majorité comme les éléments essentiels au bonheur. Jules, par exemple, exprime que pour lui, être « en connexion », c'est avant tout prendre conscience de l'environnement dans lequel on vit, « *qui est exceptionnel* », essayer de revenir à des plaisirs simples :

« Depuis que je vis la vie que je mène aujourd'hui, je me rends compte combien contempler un paysage, manger un repas simple avec des amis, être présent à ce qui se passe autour de toi, ce sont des moments de bonheur que tu ne peux pas trouver d'une autre manière, dans la consommation futile, par exemple... Tous les jours, quand je me réveille le matin, peu importe

¹ Routine quotidienne matinale où chacun exprime aux autres ce qui lui tient à cœur.

l'endroit où je suis, que je vois ce qui m'entoure, je me sens véritablement bien, en connexion avec ce qui se passe là, à l'instant, autour de moi. »

Jules a 28 ans. Il y a deux ans de cela, il a décidé de laisser derrière lui son boulot d'ingénieur en construction et sa vie sédentaire à Paris. Son choix d'études, ce n'est pas par passion qu'il l'a fait, mais parce que ses professeurs l'y ont poussé. Les chiffres, les probabilités, il les maîtrisait. Devenir ingénieur, c'était, d'après ses professeurs un moyen sûr pour lui de s'assurer un avenir. Ce type de diplôme est valorisé et fait d'emblée entrer dans l'élite. Alors, comme à 18 ans, Jules ne s'était jamais véritablement interrogé sur ce qu'il voulait faire dans la vie, il s'est fié à l'avis des « adultes » qu'il côtoyait. Après cinq années d'études à Paris, il a facilement trouvé un emploi. Et puis, la routine s'est installée et il a vite déchanté. En 2016, il a choisi de démissionner et a commencé une vie itinérante où il se déplace de ferme en lieux alternatifs à travers les réseaux de *woofing*. C'est par ce biais-là qu'il a rencontré Antoine et qu'il a finalement décidé de venir le rejoindre à l'Îlot pour plusieurs semaines. Au fil de nos discussions, Jules, tout comme Antoine, témoigne d'une transformation radicale de la qualité intrinsèque que sa vie a opérée suite à sa démission et aux choix qui se sont succédé les uns après les autres pour l'amener aujourd'hui jusqu'à l'Îlot. Antoine me dit :

« En changeant de vie, j'ai découvert le monde sous une lumière complètement différente. Quand je me réveille le matin, je ne suis plus fatigué, exténué, je suis en forme. J'ai envie de me lever, j'ai envie de commencer cette journée. J'ai retrouvé une curiosité d'enfant, d'apprentissage, d'émerveillement. J'ai retrouvé cette envie de travailler avec les autres, d'être tout simplement avec les autres et de vivre chaque journée pleinement... ça fait tellement du bien de ne plus être dans ce monde compétitif, ce monde où tu caches ce que tu fais pour ne pas que les autres le voient et fassent mieux. J'ai retrouvé l'humanité que je pense qu'on perd dans le système de travail actuel. »

L'apport intrinsèque que permet la capacité d'être dans l'instant présent, Antoine et Jules ne sont pas les seuls à en témoigner. Cela fait l'unanimité. L'Îlot apparaît en ce sens comme un « bol d'air frais », une coupure avec la manière dont le temps est largement vécu dans la société dominante. Toutefois, comme nous l'aurons compris avec le concept d'« hétérochronie », le temps « présent » n'est pas le seul qui est vécu à l'Îlot.

4.2. LA NOSTALGIE DU PASSE

La perception du passé se calque sur la conception de la « nature » prise sous son acception de « paysage », à travers le caractère d'« authenticité » attribué communément aux deux. Bien que personne ne puisse témoigner des tenants et aboutissants de ce qui régula véritablement le passé, une fascination non verbalisée se dessine dans les représentations par les uns et les autres à l'Îlot, régulé notamment par le préfixe de « reconnexion », terme largement utilisé par tous les membres engagés. Dans son ouvrage *Le Détour* (1985), Balandier montre combien notre passé, entretenu par la mémoire collective au travers de modèles, images, symboles, etc., pèse sur l'inconscient des individus et se manifeste dans leur présent individuel au travers de sentiments nostalgiques pour une époque révolue qui engendre le désir d'« une fuite rêvée impossible » (1985 : 170). Le monde d'hier, rappelle Lenoir (2011), n'a pourtant rien de parfait. Pour lui, en cherchant des solutions pour « guérir le monde », on a trop souvent tendance à oublier les inégalités, les troubles sanitaires, mais surtout le manque de liberté qui scandait ce passé idéalisé. Effectuer des choix « dissidents » face à une majorité, comme l'incarne l'Îlot, aurait été tout simplement inconcevable antérieurement. Comme l'exprime Durkheim (1902 : *passim*), dans les sociétés mécaniques ultérieures aux sociétés « organiques », la déviance est punie.

Cette vision idéelle du passé n'est cependant jamais prise dans son acception large. Nul, lorsqu'on en parle, ne semble ignorer ces aspects « négatifs ». Seuls certains de ces paramètres sont rehaussés d'un blason doré, que cela soit valable ou non. Ceux-ci sont, dans la majorité des discours, régulés par une vision normative de ce qu'était la « connexion » à ce moment-là, en rapport à ce qu'elle devrait être aujourd'hui. Si l'homme n'était pas parfait, vivait avec d'autres contradictions, il est vu comme connecté avec son environnement. La majorité des habitants vivant en zone rurale sont perçus comme capables d'accomplir un panel de chose : faire pousser sa propre nourriture, prendre soin des bêtes, bricoler. Ils sont imaginés comme étant en relation avec leur environnement immédiat : le paysage, la faune et la flore, et les autres villageois appartenant à la même collectivité. Dans cette conception, le passé ne semble former qu'un, uniforme, peu importe le nombre d'époques traversées. Il ne fait que s'opposer dialectiquement à ce qui est rejeté dans le présent actuel, autant parce que ces éléments font souffrance que parce qu'ils sont perçus comme destructeurs pour l'ensemble des formes de vie de cette planète. Les perceptions qui se calquent sur le passé ne

perçoivent pas forcément non plus l'ensemble des « personnages » du passé comme étant à mettre sur un pied d'égalité, seuls certains « types » d'individus sont mis en valeur, parce que justement ils reflètent ce prototype et cet idéal de connexion. Il en va par exemple des druides ou de toute personne capable de vivre par elle-même en forêt. Antoine, Marc, Jules et Pascal expriment conjointement cette impression qu'on a beaucoup perdu dans notre modernité actuelle. Pour eux, il est important de retrouver des savoirs anciens, tels que l'utilisation des plantes médicinales, la capacité de faire du feu à l'aide de bouts de bois. Pascal me dit :

« Tu n'imagines pas ce que ça fait quand on est capable de faire soi-même son propre feu, survivre dans la nature, traquer les animaux. »

Pour lui et d'autres, (ré)acquérir ces compétences « *perdues* » est inestimable dans une socialisation où les savoirs et compétences sont jugés morcelés et superficiels puisqu'ils ne nous donnent pas la capacité de vivre par nous-mêmes. Au contraire, ils nous enferment dans une dépendance à l'égard d'un tiers qui, en nous versant un salaire, nous emprisonne davantage dans des normes de société, des logiques qui ne nous conviennent pas forcément. Pour Antoine, il est important d'allier les savoirs anciens à la technicité actuelle. Il me dit :

« Il y a tellement de choses qu'on a oubliées, par exemple l'énergie de la terre, l'influence de la lune sur nos humeurs, sur les plantes, les marées. Il y a plein de choses qu'on ne voit pas, et aujourd'hui, dans la société, tout ce qu'on ne voit pas n'existe pas, alors que ça a une importance énorme. Tout ça faisait partie de notre environnement. Notre environnement, ce n'est pas que les oiseaux et les arbres à 10 km à la ronde, c'est le soleil, les saisons, la lune, etc. Savoir vivre avec les saisons est aussi important. Il nous faut vraiment réacquérir une vision globale de tout ce qui nous entoure. »

L'idéal de l'ancien, tout comme par ailleurs l'idéal de « l'autre », repose sur l'impression partagée que ces individus entretenaient avec « la nature » un rapport équilibré, ce qui n'est plus pour eux le cas dans notre modernité actuelle où l'on est coupé de tout, jusqu'à notre propre intuition. Comme l'illustre le documentaire *Schooling the world* (2010 : 8.41 min), une culture ancienne est, pour les membres de l'Îlot, apparenté à un « écosystème, un réseau relationnel complexe entre des êtres humains et la terre qu'ils habitent ». Les gens sont considérés comme capables de reconnaître les données spécifiques de leur environnement direct (climat, source d'eau, etc.) et de survivre dans cet environnement. Dès le jour où je le

rencontre, Pascal me fait part de son inquiétude quant aux modèles scolaires qui s'uniformisent à travers le globe. Les enfants n'apprennent plus comment interagir avec leur environnement et cela l'inquiète, parce que pour lui, « *si on ne connaît pas la nature, on n'apprend pas à l'aimer, on ne voit pas à quoi elle sert, et on ne supporte pas sa conservation* ». Il me fait part d'une expérience qu'il a vue récemment, réalisée dans une école où différents fruits et légumes ont été présentés aux enfants. Une grande majorité d'entre eux ont été dans l'incapacité de reconnaître les aliments qu'on leur montrait. Pour lui, cette réalité est effrayante, car elle témoigne d'une déconnexion totale avec sa nourriture et sa provenance.

Pour Pascal et d'autres, nous faisons partie d'un écosystème-monde et nous devons interagir avec ce dernier de manière plus adéquate, sinon nous courons à notre perte. Pour cela, il faut repartir de la base : comprendre les interactions naturelles, le rôle et les fonctions remplies par chaque espèce pour s'insérer de façon adaptée dans ce large ensemble. L'enjeu est de contribuer à sa prolifération plutôt que de perdre son temps avec des produits manufacturés qui ne font qu'approfondir le gouffre entre nous et notre environnement. Puiser dans les savoirs ancestraux ou s'inspirer du fonctionnement d'autres peuples permet de retrouver des acquis perdus. Posséder ceux-ci, nous l'aurons compris, est jugé important pour les membres de l'Îlot afin de vivre au mieux sa propre relation avec le monde et le conserver.

Comme le souligne l'anthropologue canadien Wade Davis (2011 : 11) et plus largement la discipline anthropologique dans son ensemble, « [l']univers social dans lequel nous évoluons n'existe pas dans l'absolu, il est un simple modèle de réalité, la conséquence d'un certain éventail de choix intellectuels et spirituels effectués avec succès par notre lignée culturelle de nombreuses générations auparavant ». La société qu'on dénomme « moderne », « capitaliste » n'est pas l'aboutissement d'une évolution ni une « force objective » (*ibid.* : 176) séparée des contraintes culturelles. Ce n'est qu'une « constellation de croyances, de convictions, de paradigmes économiques qui représentent un mode d'action, une certaine façon de mettre en œuvre les processus complexes de l'organisation des activités humaines » (*ibid.*). Cette vision est indéniablement intégrée chez l'ensemble des membres engagés de l'Îlot. La société occidentale rejetée aujourd'hui n'est qu'un exemple parmi d'autres de construction sociale incapable de répondre à tous nos besoins. Ce n'est pas un aboutissement, juste une production

qui met en évidence des conjonctures multiples de choix culturels effectués dans le temps, et qui peuvent donc encore se transformer par l'action engagée de chacun.

Pour Balandier (1986 : 176), si des tentatives de « retour » et de « reconnexion » sont apparentes aujourd'hui dans certains mouvements modernes, elles ne sont pas soumises à simplement reproduire des formes déjà existantes. Elles cherchent davantage à refaçonner, réinventer sur base de modèles traditionnels divers déjà existants. Par « l'ouverture des imaginaires » (Appadurai dans Laurent, 2015), les cultures sont par ailleurs connectées entre elles. Les images, les réalités, les représentations s'entrecroisent dans un mouvement de relativisation et de recherche d'alternatives qui impactent les choix individuels et façonnent des idéologies inverses à celle de l'expansion du progrès. Nous verrons par exemple, dans la prochaine partie de ce mémoire, que des pratiques comme la permaculture utilisée à l'Îlot semblent être le prototype d'un bricolage effectué entre apports lointains, savoirs « ancestraux » et technologies actuelles.

S'inspirer du passé autant que des apports d'autres cultures est ainsi perçu comme une possibilité d'ouverture du regard à d'autres modes de fonctionnement, d'autres manières de concevoir la relation avec la planète pour approcher cette vision du « *bien vivre* » mise en exergue par Houtart (2011 : 20) dans sa conception critique du « paradigme » néolibéral, par la mise en place d'indicateurs permettant de diriger les diverses actions engagées afin de construire un monde non pas parfait, mais en mesure d'octroyer à chacun la capacité de « vivre bien ».

4.3. PROJECTION DANS LE FUTUR

À l'Îlot, si passé et présent sont indéniablement connectés, le futur se joint incontestablement à ces hétérochronies en présence. Il a la particularité de se décliner sous deux visages : celui de l'optimisme et celui du pessimisme, qui forment conjointement une manifestation de l'engagement à l'Îlot.

L'optimisme quant au futur, nous l'aurons compris, provient directement de la valeur même de l'engagement. Les membres de l'Îlot tentent, à travers une transformation de leurs propres fonctionnements internes (vécu de la consommation...) et des initiatives qu'ils prônent,

d'imaginer d'autres manières d'interagir et d'entrer en relation avec l'environnement, soi-même et les autres. Dans les discours des uns et des autres, l'espoir d'un futur « meilleur » est vecteur d'engagement dans le présent. Toutefois, les prédictions faites sur le futur sont également, dans un mouvement à la fois conjoint et paradoxal, vues sous le signe de l'inquiétude et de la peur. Face à l'espoir que les diverses crises se résorbent, que certains mécanismes considérés comme néfastes soient transcendés, l'angoisse et l'impression que la tâche à accomplir est énorme et incommensurable sont bien présentes dans les conceptions de tout le monde à l'Îlot. En fonction des jours, des événements rendus publics par les divers moyens de communication, la perception du futur se dote davantage de l'un ou de l'autre de ces deux aspects, formant deux extrêmes sur un même axe : l'espoir et la peur.

Le fait de tenter de se réapproprier certains savoir-faire comme l'agriculture, le travail des plantes médicinales est empreint de ce même continuum. D'un côté apparaît la volonté de s'autonomiser dans une société dominante qui désenchante, par des tentatives de sortie de celle-ci, grâce à une prise en charge individualisée et collective de ses propres moyens de subsistance, ce qui permet de ne pas devoir s'inscrire dans des cycles de consommation qui sont jugés néfastes. De l'autre, être capable de subvenir à ses propres besoins est vu comme une « échappatoire » si tout devait subitement dégringoler. Ingrid me dira ainsi que pour elle, il est important de savoir comment cultiver une terre afin d'être en mesure de subvenir aux besoins premiers de sa famille si nécessaire. Elle n'a aucune confiance dans la manière dont les « *puissants* » régissent le monde et préfère être en possession de diverses compétences pour ne devoir compter sur personne en cas de force majeure. Cette vision est partagée par beaucoup. Pourtant, là où certains verraient une prise de recul désengagée par rapport au monde, ce que je décèle avant tout à l'Îlot s'apparente davantage à une volonté de lutter, au maximum de ses capacités, pour l'amélioration des conditions d'existence futures grâce à la mise au point d'alternatives. La vision pessimiste n'intervient dans ce sens que comme un filet de sécurité personnel si les choses devaient mal finir.

À travers ces trois visions du temps – passé, présent, futur –, une constante se dégage : celle de l'engagement pour le changement qui semble animé d'une double perspective. D'un côté, le vécu conjoint de ces différentes relations au temps cherche à améliorer les conditions de vie individuelles de chacun des membres présents à l'Îlot ; le présent a ainsi pour vocation de développer la capacité de jouir des instants simples pour trouver le « véritable » bonheur ; le

passé (et « l'ailleurs ») vise l'acquisition d'alternatives de vie face à un besoin de connexion largement mis en évidence à l'Îlot ; et le futur est exprimé à travers un engagement présent destiné à améliorer les choses conjointement à un mouvement d'acquisition de multiples savoir-faire, vus comme des connaissances sécurisantes à posséder en cas de nécessité. De l'autre côté, chacune de ces relations au temps vise à trouver des solutions, des manières d'être plus adéquates pour se sentir vivre en équilibre sur terre avec l'ensemble des espèces animales et végétales qui la composent.

Cette relation hétérochronique de l'engagement pour le changement s'entremêle par ailleurs incontestablement à une vision spécifique de la nature dans son acception naturaliste. Choisir de retourner au travail de la terre, de se (re)connecter avec le « paysage » n'est pas un mouvement anodin. Une perception symbolique de l'espace naturel se calque à cette triple relation au temps qui se développe à l'Îlot. Nous arrivons ici à l'un des paramètres prégnants de ce qui fait la spécificité de l'engagement infrapolitique vécu à l'Îlot en vis-à-vis d'un engagement direct jugé inadéquat et impossible à réaliser.

4.4. ENTRE PASSE, PRESENT ET FUTUR : UNE VISION SYMBOLIQUE DE LA « NATURE »

Le prisme spatiotemporel ancre l'engagement à l'Îlot. Les conceptions symboliques que revêtent l'espace et le temps ne sont pas dénuées de cette manifestation spécifique que prend l'action dans ce lieu. Pourquoi avoir recours à un « retrait » entre ville et campagne ? Pourquoi choisir de bâtir une hétérotopie plutôt que de lutter de manière visible et politique ? C'est l'ensemble de ces questions qui m'ont mise au travail dans cette partie, et auxquelles ce point tâchera d'apporter un éclairage.

Les représentations que l'on se fait du monde et de ses multiples espaces sont, pour l'anthropologue Jean-Didier Urbain (2011), le processus d'une construction culturelle portée par des imaginaires et des représentations. En fonction des attractions, certains sites apparaissent ainsi plus emblématiques que d'autres. Il en va par exemple de la campagne et de la « nature ». Cette dernière s'entend à travers une perspective globalement naturaliste¹ où

¹ Il est cependant difficile d'affirmer qu'il n'y a pas de brèches dans cette conception ontologique à l'Îlot. Si on s'en fie au rapport classificatoire établi par Philippe Descola (2001), un mélange semble opérer, d'après mes

« la » nature semble prise comme un tout unifié face à la multitude des acceptions culturelles existantes.

Incarnant le passé, ces lieux « naturels » offrent l'image d'espaces inaltérables par le temps et la société (Hervieu et Léger, 1979). La nature symbolise la potentialité de vivre de manière différente sa relation aux choses et aux hommes à travers la projection du caractère « authentique » qu'on lui accorde. Elle représente la quête d'une autre manière d'être au monde, une sorte d'âge d'or idéalisé face au présent qui apparaît comme insipide, où les contacts entre les humains n'apparaissent pas comme éphémères et de surface, mais authentiques et profonds et où la relation avec la nature n'est pas basée sur un rapport de destruction et d'exploitation, mais de coopération. Le passé apparaît ainsi entretenir une relation étroite avec le présent dans une projection idéalisée d'un style de vie perçu comme davantage humain et authentique (*ibid.*). Pour Berque (2000), la « nature » incarne toujours ce que nous-mêmes nous nous représentons. Elle est systématiquement « médiatisée, socialisée, culturalisée du fait même que nous la percevons et qu'*a fortiori* nous la concevons » (*ibid.* : 155). La « nature » n'est pas pour lui cet espace vierge, « pur » que les gens de l'Îlot conçoivent. C'est au contraire une notion dotée d'une histoire qui relate sa construction différente en fonction des cultures. Urbain émet un avis similaire. Pour lui, le sens d'un endroit est retiré d'un référent, parfois inconscient, qui interprète le monde d'une manière spécifique en fonction d'une perspective culturelle. L'appel de la nature est doté d'un cadrage symbolique qui l'oppose à la société urbanisée. La campagne est ainsi vue comme un espace authentique, où les relations qui s'y nouent sont jugées comme vraies en comparaison à l'imaginaire sous-jacent aujourd'hui au monde urbanisé. Urbain décèle deux dimensions dans cette figuration de la nature. Premièrement, une vision « présociale » (2011 : 190) qui s'accorde avec une certaine idéalisation du passé. Ensuite, une conception « post-urbaine » (*ibid.*) qui ne tendrait dès lors pas tant vers un retour aux sources que vers un mouvement futur, de rupture avec la société imposée, par l'imagination d'un possible « renouveau » à la campagne.

observations, quant au rapport d'identification entre nature et « soi ». Des continuités et discontinuités semblent exister entre les quatre catégories ontologiques mises en évidence par ce célèbre anthropologue, bien que l'acception naturaliste soit globalement la plus fréquemment activée dans les discours. Je ne puis cependant placer ces impressions qu'à partir de ce qu'elles sont, à savoir des hypothèses. Mon regard ne s'est pas suffisamment attardé sur la question lors de mon expérience de terrain. Pour oser m'aventurer dans ce large débat sémantique, il me faudrait avoir recours à une nouvelle expérience d'immersion de terrain. Sans fermer le débat, je me contenterai ainsi dans ce mémoire d'appréhender la relation entre les différentes formes naturelles sous une vision naturaliste, ce qui semble rester globalement la tendance principale.

D'après mes observations de terrain, ces deux aspects sont en effet étroitement imbriqués à l'Îlot. D'une part est véhiculée une certaine nostalgie dans les discours envers « *l'espace sauvage* » perçu comme « *pur* », « *vrai* », non aliéné par notre société. D'autre part règne la croyance implicite que pour transformer le monde, il est impératif de retourner aux sources, ce qui passe par le travail de la terre, la connaissance des plantes, etc. Les modalités d'engagement choisies par l'Îlot pour transformer le système néolibéral prennent ici tout leur sens. La vision du « *faire sa part* » allie conjointement nostalgie et espoir d'un renouveau, en passant par un rapport à la terre, à la « nature » comme étant la source première de l'authenticité du monde. C'est la base à partir de laquelle il faut repartir pour se réapproprier les savoir-faire indispensables à la vie, comme la production de sa propre nourriture, la récupération d'eau, etc.

Pourquoi s'engager à partir d'un lieu comme l'Îlot ? Parce que, face à la complexité du monde, à l'imbrication des relations les unes par rapport aux autres, travailler la terre, produire sa nourriture est perçu comme un retour à l'essentiel, à la base, au « *vrai* », non souillé par l'homme. C'est un point d'accroche qui a la particularité d'offrir à l'engagement un ancrage spécifique. Il permet une appropriation des moyens de subsistance pour pouvoir, d'une part, se sécuriser soi-même et, d'autre part, incarner le changement.

Face au découragement et à l'impression que « rien ne peut être fait » pour améliorer les choses devant l'ampleur des multiples crises qui semblent s'imbriquer les unes aux autres, les membres de l'Îlot tentent de créer une « microsociété » pour pouvoir répandre d'autres manières d'être, de consommer, etc. vers l'extérieur, par la transmission et l'exemple. Le rapport à la nature est vécu dans un certain fantasme projeté sur le passé, sur l'espace sauvage (*ibid.*). Au-delà de cela, cependant, il permet aussi de se positionner en tant qu'acteur pour améliorer ses conditions de vie intrinsèques et revendiquer le changement depuis une base stable et concrète, chose vécue comme impossible dans la société « restante ». C'est par les gestes du quotidien, par une mise en avant d'un autre rapport à la terre, à l'agriculture, aux écosystèmes qu'une « prise en main » est jugée possible, de laquelle pourrait découler, « *par le bas* », la transformation de certaines logiques occidentales dominantes. Pour Berque (2000 : 152), ces prises offertes par notre environnement s'entendent de par la relative stabilité de ce

dernier en comparaison à la nôtre. Il n'entend pas par-là que celui-ci est inerte, simplement que son « inertie est plus grande que la nôtre » (*ibid.*).

Le passé, le présent, le futur et l'espace forgent chacun et de manière conjointe une vision sémantique du monde et de ce qu'il devrait être. Face à une vision des choses où tout (ou presque) est à refaire, ce prisme spatiotemporel offre une prise pour lutter contre le découragement. Il permet la mise en place d'une forme d'engagement infrapolitique à partir d'un espace « autre ».

5. FONCTION DE L'ESPACE « AUTRE »

Pour Foucault, les hétérotopies exercent une fonction par rapport à l'espace subsistant. Elles peuvent jouer par exemple un rôle d'« illusion » qui se reflète directement sur l'espace « réel » en lui conférant une atmosphère encore plus illusoire. Elles peuvent aussi jouer un jeu de perfectionnement en rapport à l'espace quitté.

À l'Îlot, cette dernière tendance est omniprésente. Concevoir un cadre de vie plus humain, équitable, équilibré, juste, bienveillant est l'idéal premier qui sous-tend la mise en place d'un tel projet. L'Îlot, c'est avant tout un espace d'expérience ayant pour vocation d'insuffler d'autres manières d'agir, de penser sa relation à soi et aux autres. Il est question de transformer les attitudes créatrices de risque pour faire face à ce qui est jugé nuisible dans l'espace réel : la consommation excessive, les logiques capitalistes, les destructions écologiques, etc. L'Îlot incarne ainsi bien un lieu de perfectionnement par rapport à l'espace quitté, du moins il tente de l'être. L'axe de « l'engagement pour le changement », qu'il penche du côté de la réalisation personnelle ou de celui du militantisme, repose continuellement sur cette même logique de chercher des alternatives pour un mieux-vivre.

Par ailleurs, bien qu'il n'en soit jamais question explicitement, chacun semble intégrer qu'à l'Îlot, il faut se montrer sous son meilleur jour. Les grognons feindront l'enthousiasme, les pessimistes l'optimisme. L'important est d'être au mieux de soi-même, non pas pour marquer l'opinion autour de soi, mais pour incarner les comportements perçus comme étant idéaux à adopter pour créer un monde meilleur. Nous y reviendrons dans la prochaine et dernière partie de ce mémoire. L'amélioration, la transformation, le cheminement personnel, voilà la tâche

que se donne l'Îlot. L'enjeu n'est pas juste de servir d'illusion, mais de créer une nouvelle réalité.

6. PRINCIPE D'OUVERTURE ET DE FERMETURE

Pour Foucault, toute hétérotopie allie systématiquement un principe d'ouverture à celui de fermeture. C'est ce qui lui confère son apparence « isolée », « autre ». Si une hétérotopie était ouverte sans arrêt, elle aurait tôt fait de diluer sa source de différence. Or, nous l'avons vu, l'intérêt premier de l'Îlot est de jouer un rôle de transmission et d'exemplification. Se situe ici, à mon sens, la limite de son appartenance aux hétérotopies foucaaldiennes. Tout en étant « autre », l'espace « réel » qu'est l'Îlot a pour vocation d'être en permanence ouvert. Bien sûr, l'association n'est que récente. Son ouverture actuelle peut, il est certain, se fermer avec le temps et l'intégration d'expériences négatives. Toutefois, ce n'est pas le cas actuellement, de ce que j'ai pu voir à l'Îlot. Si un mouvement de fermeture est décelable, il s'apparente surtout à un refus de voir s'installer définitivement des personnes sur le lieu suite à deux expériences qui ne se sont pas bien déroulées. Toutefois, il apparaît qu'un système de filtrage opère par l'acceptation ou non de certains comportements. Il peut ainsi arriver qu'après un certain temps, une personne soit « invitée » à se retirer du projet, car ses aspirations personnelles ne semblent pas entrer en adéquation avec la raison d'être du lieu. Je n'ai cependant entendu parler que de deux cas sur les trois années d'existence de l'association.

Considérations finales

À travers l'exploration simultanée des différents principes de l'hétérotopie foucauldienne, plusieurs particularités de l'engagement des membres de l'Îlot ont été soulignées. Plutôt que d'adopter une contestation « directe » à travers des partis politiques d'opposition, les revendications portées se font davantage en infrapolitique. Face à la perception partagée qu'il n'y a plus rien à attendre comme solutions concrètes venant du « haut » (du pouvoir étatique, des entreprises, etc.) pour transformer la pensée capitaliste, les personnes rencontrées à l'Îlot cherchent à reprendre en main leur propre existence. Cette volonté marque d'une part le désir d'améliorer leurs conditions de vie, mais également de lutter pour un changement plus global, à travers l'essaimage d'autres possibles. L'espace « autre » caractérisé ici par un environnement « vert », porteur de fantasmes, est considéré comme un lieu propice à cet

engagement pour soi et pour le monde. Il donne l'illusion particulière de pouvoir retourner à la base, à l'essentiel, au soi « authentique », mais représente également un point d'ancrage, une accroche particulière permettant de faire émerger l'action. L'Îlot incarne ainsi un idéal, un lieu de perfectionnement dont la visée finale est de répandre les idées fonctionnelles au-delà de sa structure physique pour faire changer les choses depuis le local vers le global. Certaines normes que l'on rencontre dans l'espace dominant sont par conséquent déviées, transformées. Il en va ainsi de la vision du travail, de l'argent, etc. Pour autant, cet espace perçu comme autre reste part intégrante de la société, créant à bien des égards une juxtaposition d'espaces « incompatibles ».

L'ensemble de ces considérations mises au point, il est maintenant possible de faire un pas de plus pour explorer davantage la vision du monde idéal véhiculé par les membres de l'Îlot à travers la permaculture et les 8shields, deux modèles de vie prégnants dans l'association.

III. TROISIEME PARTIE – UNE VISION HOLISTIQUE DE L'ENGAGEMENT

Les deux parties précédentes tentent de mettre en évidence différentes facettes de « l'engagement pour le changement » que l'on retrouve à l'Îlot. La première expose que l'engagement infrapolitique est à la fois transcendé par le désir de lutter contre l'expansion des tendances néolibérales et le résultat de choix personnels visant l'amélioration des conditions d'existences de chacun des membres qui s'inscrivent dans le lieu, face à une modernité où ses contraintes et caractéristiques désenchangent et insécurisent. Comme l'illustrent les récits de vie d'Antoine et de Nayma exposés dans cette première partie, la plupart des personnes qui s'investissent à l'Îlot ont, à un moment donné, fait le choix de transformer leur mode de fonctionnement (ce qui, dans de nombreux cas, s'est effectué à travers une reconversion professionnelle). Les modalités sélectionnées par ce choix s'expriment dans une volonté de faire coïncider leur style de vie avec leurs aspirations, à la fois personnelles et politiques, bien qu'il faille garder en tête que le terme de « politique » n'est jamais mentionné comme tel. Cette recherche de mieux-être se double ainsi de revendications, d'actions quotidiennes de résistance guidées par « l'image du monde » qu'ils veulent incarner (Bourdeau *et al.*, 2011 : 131). L'association de l'Îlot prône et initie une microsociété de « substitution » où d'autres manières d'être ensemble, de prendre des décisions communes, de consommer, de vivre en relation avec l'environnement (végétal et humain) sont incarnées par le lieu. Engagement infrapolitique et engagement à vivre « mieux » se conçoivent ainsi comme deux tendances sur un même axe, celui de « l'engagement pour le changement ». Chaque individu, en fonction de son parcours personnel, des circonstances, de la période, etc. se positionne davantage d'un côté ou de l'autre de cet axe. Cette posture, plus qu'un état figé, révèle une tendance de l'engagement à un moment X pouvant être totalement différente à un instant T. « L'engagement pour le changement » incarne et représente ainsi cette double nature de l'action, pour soi et pour les autres.

Plutôt que de choisir de s'engager dans un combat ouvert sur la scène politique officielle, l'Îlot revendique un nouveau modèle de société par l'exemple depuis l'extérieur, depuis un espace « autre » (Foucault, 1967, *passim*). Comprendre ce que sous-tend cet espace

hétérotopique, c'est l'objet de la seconde partie de ce mémoire. Tour à tour, différents principes propres aux hétérotopies foucaaldiennes ont été mis en avant pour discuter de la particularité de l'engagement à l'Îlot. Le défi de cette partie est de montrer pourquoi et comment l'action se manifeste depuis « l'extérieur », l'espace « autre », au risque de laisser dans son sillage, comme impression première, un désintérêt pour les enjeux planétaires et une volonté de retrait (Bourdeau *et al.*, 2011). Différents aspects caractéristiques de l'Îlot ont ainsi été abordés. Parmi eux, une importance toute particulière a été accordée aux fantasmes qui se calquent sur les espaces naturels, scandés par une vision de l'« hétérochronie » (Foucault, 1967), c'est-à-dire un vécu conjoint et simultané de différents rapports au temps : passé-présent-futur. Cet imaginaire montre l'importance donnée au travail de la terre, à la connexion avec l'environnement humain et naturel comme vecteurs principaux du changement.

La partie qui nous occupe à présent se situe dans le prolongement de cette vision sémantique du monde et du rôle de l'homme. Deux modèles de visions holistiques seront tour à tour mis en évidence. Il s'agit pour le premier de la permaculture, que Jonet et Servigne désignent comme étant « la base conceptuelle de nombreux mouvement d'initiative » (2013 : 74). Ce terme indique une méthode de conception générale qui s'inspire des fonctionnements de la nature pour développer des interactions durables et résilientes entre l'ensemble des éléments (vivants ou non) de la planète. Le second modèle, celui des 8shields, est pour sa part issu d'un mouvement de mentorat conceptualisé par Jon Young. Il met en évidence huit accords qui regroupent des valeurs à éveiller chez chacun, afin de développer des attributs permettant la conception d'une culture saine et « régénérative ». Chacune de ces deux visions aspire à une redéfinition de la place de l'homme sur terre et perçoit le changement comme devant venir d'abord de soi pour pouvoir se propager à l'ensemble du globe. C'est par une (re)connexion profonde à soi, aux autres et à la nature qu'une transformation de logique est vue comme possible, pour promouvoir un monde régi par des valeurs de coopération plutôt que de compétition.

Si l'éthique mise en évidence par ces deux mouvements se recoupe en de nombreux points d'intersection, ils n'investissent pas aujourd'hui la même place à l'Îlot. La permaculture est ainsi ouvertement adoptée par l'association, tandis que les 8shields occupent une position subsidiaire. Les valeurs prônées par ce modèle transparaissent dans les discours et les pratiques individuelles, mais ne sont pas largement vécues par l'ensemble des membres de

l'Îlot, à la différence de la permaculture qui modélise la structure du lieu. Les 8shields sont une approche qui se donne à voir sans se définir. Elle est là pour qui sait la reconnaître, sans toutefois se manifester clairement. Bien souvent, elle se confond avec l'esprit de la permaculture, puisque les personnes qui en parlent se revendiquent des deux visions. Les deux modèles se vivent ainsi sur place de manière conjointe et se nourrissent l'un l'autre. Si la permaculture est instituée dans l'association, les 8shields se manifestent davantage en périphérie, au sein du réseau qui surplombe l'Îlot¹. C'est par le bouche-à-oreille, les rencontres et les déplacements des uns et des autres dans ce réseau que le modèle des 8shields semble se répandre et s'animer. Bien que corollaire, c'est une vision qui prend davantage de place chaque jour dans l'association, notamment par le projet futur d'une école dans la nature, qui puiserait directement ses sources dans les enseignements de Jon Young et des huit attributs fondamentaux.

Malgré la diversité des raisons personnelles qu'on retrouve sur l'axe de l'engagement pour le changement, de la multiplicité des conceptions culturelles et religieuses présentes à l'Îlot, ces deux mouvements semblent avoir la capacité de faire converger les modalités concrètes de l'action dans une même direction. La structure du lieu est ainsi marquée par des valeurs, des idéaux auxquels tous semblent adhérer, malgré la diversité des personnes en présence. Le modèle de la permaculture et dans son extension celui des 8shields apparaissent prégnants parmi l'ensemble des configurations de sens qui semblent animer les membres engagés de l'Îlot.

1. CONVERGENCE DE L'ACTION PAR L'INTEGRATION DE DEUX VISIONS HOLISTIQUES DU MONDE

1.1. LA PERMACULTURE

La permaculture, me dit-on, est une vision qui dépasse de loin l'idée que la plupart des personnes s'en font. Ce n'est pas simplement une méthode agricole, mais une conception holistique du monde. Avant de découvrir l'Îlot, je concevais la permaculture comme une simple modalité parmi d'autres de l'agroécologie. Au fil des discours, de mes observations et de ma participation active à deux formations données par l'association sur le sujet, j'ai

¹ Voir figure 2.

compris que les principes qui régissaient la méthode étaient bien trop larges que pour se refléter uniquement dans une vision « agricole ».

Que signifie le terme de « permaculture » ? Deux composantes se retrouvent dans la notion. D'un côté, le « perma » sous-entend une vision durable, « soutenable ». De l'autre, la notion de « culture » se déploie sous une double acception : l'agriculture et la culture humaine (Pelt dans Alonso et Guiochon, 2016 : 7). Son intégration repose sur la conviction que la nature est « [...] spontanément abondante, que la vie se perpétue d'elle-même indéfiniment, par l'interrelation de toutes les formes de vies existantes » (Alonso et Guiochon, 2016 : 24).

Mise en évidence par Bill Mollison et David Holmgren dans les années 1970 (*ibid.* : 22), la permaculture est une « approche systémique » qui cherche à créer des écosystèmes « viables » en prenant pour source d'inspiration première les lois de la « nature »¹ et les stratégies d'adaptation que l'on y retrouve. S'entend par là qu'elle vise à tirer des leçons sur nos manières d'agir, depuis une observation minutieuse des interactions « positives » qui se déroulent entre les organismes présents dans les écosystèmes naturels (*ibid.*). Ceux-ci apparaissent capables de s'adapter au gré des événements, ce qui reflète l'idée du changement qu'on doit tous incarner aujourd'hui pour faire face aux transformations planétaires. L'intérêt est d'apprendre à reproduire ce type d'organisation « naturelle » où chacun remplit une fonction pour s'accorder aux autres.

Envisagée dans un temps premier comme formule agricole, elle a évolué au fil des ans, de par ses multiples appropriations, pour intégrer aujourd'hui une approche qui englobe l'ensemble de la culture humaine. C'est un mode d'action davantage qu'une méthode inerte et figée (*ibid.*) Elle regroupe des normes, une charte et une éthique de base qui vise à « maîtriser le progrès pour un développement durable » (Waser et Stoessel, 2017 : 158). Son but ? Mettre en exergue d'autres manières de produire, de consommer, de vivre pour prendre soin de la terre, de l'humain « tout en régénérant la vie » et favoriser le partage entre tous. Ces principes forment « les piliers » éthiques de la permaculture (Alonso et Guiochon, 2016 : 23).

¹ Ici encore, il sera question d'aborder le concept de « nature » sous une perspective naturaliste.

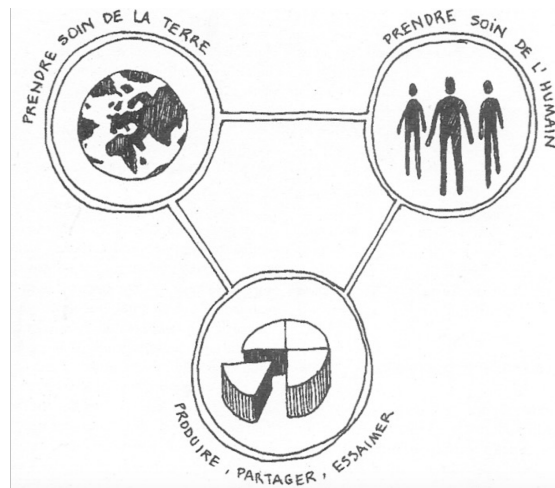
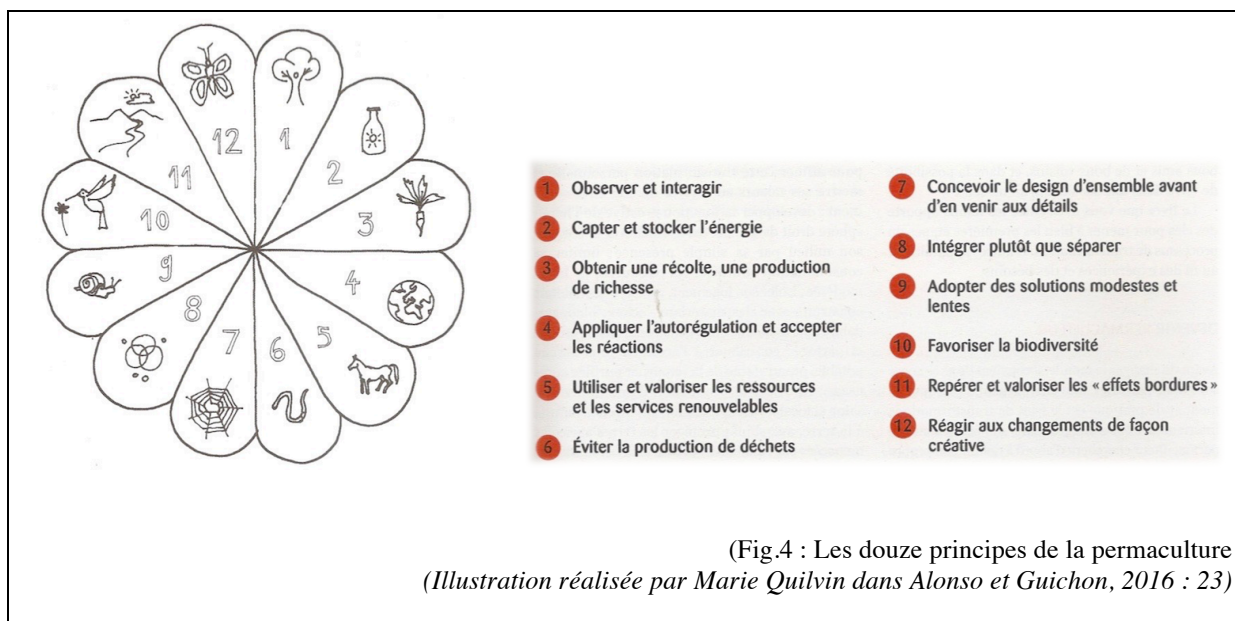


Fig. 3 : Les trois piliers de la permaculture
(Illustration réalisée par Marie Quilvin dans Alonso et Guichon, 2016 : 23)

Pour Pascal, qui, pour rappel, est formateur agréé dans ce domaine, la permaculture a la particularité de combiner des savoir-faire à la fois « *ancestraux* » et étrangers à des connaissances scientifiques. L'ensemble se doit d'être régulé par l'observation vigilante de l'espace où il s'incarne. Pour Waser et Stoessel (2017 : 166), la pratique permacole conduit à avoir une vision large du lieu, de sa manière de fonctionner et de ses dynamiques « en accord avec des principes sociaux, écologiques et économiques de ceux qui habitent sur le site ». La « connexion » apparaît à ce niveau être le moteur de base qui permet d'être suffisamment « *en lien avec soi-même, son environnement et les autres* » que pour pouvoir porter une action efficiente et bénéfique.

Pour David Holmgren (cité par Alonso et Guiochon, 2016 : 26), il est important que chacun prenne la mesure de son empreinte terrestre et agisse en conséquence pour contribuer au développement d'un monde durable « sans attendre que les solutions arrivent toutes faites, d'en haut ». Douze principes sont ainsi mis en évidence pour servir de clé de « lecture » à l'action afin de juger de son efficacité et de sa justesse (voir figure 4).



Si cette brève contextualisation permet de situer mon propos, la permaculture, je l'ai avant tout découverte dans les discours et pratiques des uns et des autres à l'Îlot. Pour beaucoup, c'est d'abord « *un modèle de vie* ». Or, comme pour tout modèle, il est davantage question d'un processus à suivre que de notion à acquérir en une seule fois. Faire des formations, lire des livres sur le sujet, prendre des cours, me raconte-t-on, c'est une manière d'entrer dans la « *voie* », mais ça ne recoupe qu'une « *perception intellectuelle* », alors que la permaculture, c'est un cheminement qui doit se vivre « *par toutes les fibres de son être* ». Faire un jardin en permaculture ne suffit pas, pour une majorité des membres engagés de l'Îlot, à se revendiquer « *permacole* ». Pour l'être, il faudrait que les principes et l'éthique de la permaculture se ressentent dans l'ensemble des actions d'une personne. Antoine me dit :

« J'entends souvent des personnes qui font leur potager dire qu'elles font de la permaculture. En vérité, elles ne font qu'appliquer certains critères mis en évidence par la permaculture. Comprends-moi bien, je trouve ça génial, mais faire de la permaculture, c'est beaucoup plus vaste, c'est une manière de se penser au monde. C'est tous les jours que ça se pratique dans nos relations avec les autres, la nature, le monde et avec soi aussi. »

Si l'Îlot est considéré comme étant *déjà* un lieu de « permaculture », un nombre important de ses membres voient davantage dans ce qualificatif un idéal à atteindre. Ce n'est pas quelque chose d'acquis. La gestion visible de l'agriculture répond bien entendu aux critères émis par

cette « philosophie », mais au-delà, il y a tout un ensemble de paramètres à intégrer qui sont vus comme « *le travail d'une vie entière* ». Antoine raconte :

« On a tellement été habitués à considérer les choses différemment dans notre socialisation qu'il serait impossible de transformer du jour au lendemain notre manière de considérer le monde. »

Pour lui, la permaculture s'apparente véritablement à une logique de parcours. Vivre l'esprit permacole, c'est rentrer dans un processus d'apprentissage permanent où chaque interaction doit veiller à favoriser l'équilibre entre tous (espèces animées comme inanimées). Ce cheminement, il part de soi, de la « zone 00 », pour reprendre la terminologie propre à la permaculture qui identifie le 00 à l'être humain. Tout d'abord parce qu'on doit prendre conscience de l'impact qu'ont l'ensemble de nos choix sur la planète, mais également parce que ce n'est qu'en incarnant soi-même l'esprit de la permaculture que celui-ci peut se répandre véritablement et de manière progressive vers chacune des zones ascendantes. Pour les membres de l'Îlot qui partagent cette vision, il semble évident que pour prendre soin de l'humain et de la terre, il faut d'abord être capable de prendre soin de soi-même. Albert, un homme d'une soixantaine d'années, me dit :

« Si tu n'es pas en paix avec toi-même, il ne faut même pas essayer de changer les choses autour de toi, tu seras sans cesse ramené à tes propres contradictions. »

Albert, je l'ai rencontré à deux reprises à l'Îlot le temps de formations d'une semaine chacune. Il fait partie de ces personnes que je qualifie « en réseau ». Sans habiter de lieu alternatif en particulier, il circule d'« Oasis » en « Oasis », partage la vie de différents collectifs le temps de quelques semaines, puis rentre chez lui à Paris où il cherche à sensibiliser des jeunes à la permaculture urbaine. Lors de la première formation à laquelle j'ai participé de manière extérieure, nous n'avons échangé que quelques paroles au cours de conversations à l'heure du repas. Cet homme, pourtant, m'intriguait. Sans qu'il en parle de lui-même, son projet permacole à Paris semblait rencontrer un franc succès auprès des jeunes défavorisés des banlieues et je me demandais comment il s'y prenait. Le revoir un mois plus tard, lors d'une formation sur la permaculture donnée par Pascal, a été l'occasion pour moi d'apprendre à le connaître davantage. Une soirée, alors qu'il ne restait plus que nous deux dans la salle commune, il me raconte sa vie.

Il est né en Algérie. Son père, m'explique-t-il, faisait partie des colons français « *qui refusaient de voir la réalité en face* ». Vivre en Algérie, il le voyait comme son droit légitime. Il avait tiré un trait sur sa vie en France et savoir qu'il lui fallait quitter le pays lui était insupportable. Il n'a jamais accepté son départ d'Algérie. « *Quand on est arrivé en France, mon père avait changé.* » Rapidement, il a sombré dans l'alcool, se désintéressant complètement de son fils. « *J'étais devenu invisible pour lui. Alors, forcément, je cherchais désespérément des moyens d'attirer son attention. Je voulais qu'il me remarque.* » De « *rébellions sans importance* », il est passé aux fugues, puis aux mutilations. Il me raconte qu'il faisait tout pour attirer l'attention de ses parents sur lui, mais qu'eux semblaient avoir oublié jusqu'à son existence. « *Bien sûr, à ce moment-là, je ne savais pas pourquoi je faisais tout ça. J'étais un ado mal dans sa peau, mais je n'expliquais pas mes conduites par des raisons "objectives", si on peut dire ça comme ça.* » Avec ses amis, ils ont commencé à se tatouer la peau par eux-mêmes. En relevant les manches de son pull, il me montre ses avant-bras où des cicatrices visibles de lacération côtoient encore des images informes de symboles représentant des tombes, des têtes de mort alliées à l'image soviétique de la faucille et du marteau. Aussi soudainement qu'il a levé ses manches, il les rabaisse. Ses bras, il ne les découvre jamais, me dit-il, même l'été lorsqu'il fait chaud ou lorsqu'il fait la vaisselle. Il a longtemps hésité à masquer ses tatouages, mais « *ils font partie de moi, de mon passé. J'ai décidé de les garder pour ne jamais oublier tout le chemin que j'ai parcouru* ». À 20 ans, il s'est retrouvé incarcéré pour deux ans. Sa vie en prison, il la passe sous silence. À sa sortie, il a ressenti le besoin de s'engager dans quelque chose. Il a décidé de devenir éducateur de rue pour offrir à ces jeunes un encadrement que lui n'a jamais reçu. Seulement, ses problèmes personnels revenaient sans cesse à la charge. Il m'explique qu'il se sentait pris dans un étau où ses propres contradictions resurgissaient à chaque fois qu'il essayait de conscientiser l'un des adolescents sous sa supervision : « *J'essayais d'être dans l'empathie, mais l'empathie, je ne savais même pas ce que c'était. Je n'en avais jamais éprouvé pour moi-même, alors comment est-ce que j'aurais pu en éprouver pour quelqu'un d'autre ?* » Pour lui, si on veut avoir un impact sur les gens autour de soi, il faut être soi-même « *aligné* » :

« Quand tu es cohérent avec toi-même, tes valeurs, ta vision de choses, ça se voit tout de suite. Cela ne semble peut-être pas rationnel au premier abord, mais ces choses-là, elles ne passent pas par le filtre de l'intellect. C'est au niveau de l'intuition que ça se joue. Je ne sais pas si quelqu'un t'a déjà renvoyé cette image, mais les personnes qui sont vraiment centrées et en

accord avec elles-mêmes, il émane d'elles quelque chose de l'ordre du vibratoire. Certains appelleraient ça du charisme, mais pour moi, ce n'est pas exactement la même chose. Une personne qui a fait un travail personnel, qui est connectée avec elle-même, ça se sent directement. Elle ne fait pas que parler de choses extérieures à elle, elle les vit, elles font partie de son expérience, et ça, ça change tout... »

Pour lui, essayer de remédier à la « *dégradation du monde* » n'a aucune consistance si l'on n'est pas capable de transcender ses propres difficultés et incohérences. Les changements seraient superficiels, car les contradictions internes de tout un chacun referaient sans cesse surface. Alonso et Guiochon (2016 : 30) émettent une opinion similaire en disant qu'un « changement durable, profond, assumé ne peut aller que de l'intérieur vers l'extérieur ». La zone 00 en permaculture, c'est pour eux le germe du changement, « celui qui permet de retrouver l'harmonie avec le mouvement du monde et de faire de soi un humain accompli » (*ibid.* : 33). Albert exprime :

« Je pense que Gandhi avait raison quand il disait "sois le changement que tu veux voir dans le monde". La sagesse populaire, les religions, elles se mettent toutes d'accord pour dire que le véritable changement passe d'abord par soi [...]. La colère et la rage face aux injustices de mon passé, c'est peut-être ça qui fait naître mon engagement en tant qu'éducateur. Je voulais aider ces jeunes pour qu'ils ne prennent pas les mêmes chemins que moi. Je voulais qu'ils évitent ces étapes douloureuses de ma vie. Mais cette rage, elle était plus destructrice qu'autre chose. Je pense réellement que ce n'est qu'au moment où j'ai mis de l'ordre dans mon passé, que j'ai réussi à dépasser certains de mes conditionnements, que cette rage a pu se transformer en quelque chose de positif et que je suis devenu un "bon éducateur". »

Cette vision de la « reconnexion à soi » pour pouvoir avoir un impact positif sur le monde fait presque l'unanimité parmi les membres de l'Îlot que j'ai rencontrés. Pour les chercheurs français Christian Jonet et Pablo Servigne (2013 : 73) qui la rallient au développement personnel, elle comporte toutefois des risques. Pour eux, le « mythe contre-culturel » du changement personnel servant à transformer significativement la société recèle un certain danger. Ils appuient certes l'idée que tout changement est favorable, quel que soit le niveau où il s'exerce. Cependant, l'« inconvénient » de ce type de pensée est de finir par développer un « imaginaire politique lisse et ambigu ». Ils mettent en évidence que dans le type d'initiative qu'incarne l'Îlot, une volonté majoritairement exprimée est d'éviter « toute conflictualité »

(*ibid.* : 70). Le temps est à la construction et non à la critique. S'ils perçoivent cette vision consensuelle comme étant de « bonne foi », elle comporte le risque de renforcer à leurs dépens le caractère néolibéral justement, de par un renoncement à prendre part aux conflits sur la scène politique. L'adhésion à cette vision « revient à renoncer à des outils intellectuels (le conflit social et la lutte des classes par exemple) » (*ibid.* : 73). Réfléchir d'une telle manière, se retirer du « conflit politique », s'est pour eux s'effacer et enlever la possibilité de « contrecarrer » la vision néolibérale :

« En participant à l'entreprise générale de dépolitisation de la société, les initiatives de transition ne contribuent-elles pas (bien modestement et involontairement) à anesthésier le débat démocratique et à rendre improbable la construction d'une alternative politique réelle ? » (Jonet et Servigne, 2013 : 73).

Cette question sur la séparation entre initiative et conflit politique ouvre un débat intéressant. Beaucoup de membres de l'Îlot cependant se représentent que pour faire changer les choses, il faut commencer avant tout par voir leur bon côté, penser de manière « positive », tout en faisant un travail sur soi. Cela semble rencontrer l'adhésion d'une majorité à l'Îlot, malgré les divergences spirituelles en présence dans l'association. Pour certains, comme Nayma, la décision finale quant au sort du monde et des hommes repose entre les mains de Dieu (Allah dans son cas), d'où l'expression « *Inch'Allah* ». Pour d'autres, comme Antoine, nous sommes co-acteurs de ce qui se crée autour de nous par la « *force de notre visualisation* ». Tous semblent exprimer, bien que de manières différentes et selon diverses modalités (prière, méditation, etc.), que les pensées, l'intention exercent une force invisible, certes, mais indéniable.

Pour Lenoir, sociologue, philosophe et chercheur associé à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), « guérir le monde » (2011 : *passim*) ne peut se faire sans un changement de logique. Lenoir est un auteur largement lu par les membres de l'Îlot. Nombre de ses ouvrages, principalement des romans et des publications en rapport avec le développement personnel, sont présents dans la bibliothèque de l'association. Son livre intitulé *La guérison du monde* emprunte cependant un registre académique. Dans ce livre, il développe l'idée que, pour faire face aux multiples crises « systémiques » qui se développent dans le monde, il faut passer par une « révolution cérébrale » (2011 : 60). Pour lui, le

« processus de rationalisation » mis en évidence par Max Weber a transformé notre organisation cérébrale pour peu à peu délaisser le cerveau droit au profit du gauche. Celui-ci, plutôt que de s'appuyer sur l'intuition, cherche davantage à planifier les dangers et à trouver des solutions d'ordre rationnel. Cette posture cartésienne, « l'avènement progressif de la raison critique », a induit une transformation de la perception que les gens ont des « forces » et des « fluides invisibles » (*ibid.*: 61). Pour Lenoir, nous arrivons aujourd'hui à l'aboutissement de ce type unique de logique, notamment avec la mise en évidence de nouveaux paradigmes en sciences, comme le domaine de la science quantique qui semble sous-tendre l'avènement de la puissance de l'intentionnalité exprimée par certains membres de l'Îlot. Cette « nouvelle » science renforce la conception d'une interdépendance entre tous les domaines existants en adoptant par conséquent une pensée « organique » proche de celle développée en permaculture (*ibid.*) :

« Si la vision mécaniste considère que l'objectivité scientifique et la rationalité technicienne sont les principaux vecteurs de la connaissance humaine dans son effort pour percer les secrets de l'univers, l'approche organique, elle, milite pour la reconnaissance, dans le processus même de la connaissance, des savoirs intuitifs, artistiques, des savoir-faire (notamment ceux issus des cultures traditionnelles marginalisées ou des peuples non occidentaux), des dynamiques psychiques, des représentations spirituelles du monde » (Lenoir, 2011 : 266).

« La guérison du monde » doit ainsi, pour Lenoir et pour de nombreux membres à l'Îlot, développer une approche holistique qui inclut une « guérison de notre être » (*ibid.* : 123) pour renouer avec l'environnement, l'humain et soi-même. Travailler avant tout sur soi se justifie pour cet auteur par l'idée qu'en Occident, de nombreux malheurs et angoisses proviennent davantage d'un mal-être que de conditions matérielles manquantes. En allant dans un sens similaire à la vision de la permaculture exprimée par l'Îlot, il juge important avant tout de revenir vers son intériorité.

Les arguments développés dans cet ouvrage de Frédéric Lenoir rencontrent l'adhésion d'un certain nombre de personnes qui se sont exprimées sur le sujet. Une vision organique du monde est partagée et se reflète dans la perception holistique de la permaculture. Si, à l'instar d'Antoine, d'Albert et d'autres, beaucoup témoignent de cette interprétation globale de la permaculture comme étant une pratique quotidienne à intégrer, il serait toutefois inexact de l'étendre à l'ensemble des personnes rencontrées à l'Îlot. Certains ne semblent y voir qu'un

simple outil pratique de conception agricole. Alors que je venais de la rencontrer, Nayma, à ce moment-là en charge des productions en maraîchage à l'Îlot, m'a exprimé sa frustration quant à ce domaine qui prend de plus en plus d'importance. Pour elle, l'essor que la permaculture connaît actuellement n'est pas justifiable. Elle n'apporte en rien des pratiques différentes par rapport à ce qu'elle a elle-même appris lors de ses cours en paysage. Aujourd'hui, elle se sent obligée de suivre des formations dans ce domaine parce que ça fait « *bon genre* » d'avoir un diplôme en permaculture dans le secteur associatif. Cependant, elle n'y voit pas d'intérêt intrinsèque. Se former en permaculture, c'est juste valoriser ses propres compétences sous un blason doré. Deux visions de la permaculture semblent ainsi cohabiter à l'Îlot. La confrontation entre elles, comme je l'exposerai plus tard, peut être source de mésententes et générer des frustrations.

Pascal, lors d'une formation sur le sujet donnée à l'Îlot, nous explique qu'il y a en vérité deux domaines dans la permaculture. Le premier, c'est la permaculture « classique » que les premières lignes de ce chapitre tentent de mettre en évidence. Le second se place dans son extension. C'est la « permaculture humaine ». En vérité, explique Pascal, les deux se recoupent puisque la permaculture humaine s'appuie sur les mêmes bases que la permaculture classique. Elle ne fait qu'approfondir son éthique et ses principes pour leur donner une envergure globale, prenant en compte tous les secteurs de la vie humaine (éducatifs, etc.) pour valoriser des interactivités positives. Pour Pelt, la permaculture humaine vise à « jeter un pont entre les lois de la nature et les lois régissant les sociétés humaines » (dans Alonso et Guiochon, 2016 : 7). D'après Pascal, la frontière entre les deux domaines est floue, si pas inexistante à l'heure actuelle. Pour lui, la permaculture n'est pas une vision figée, mais un outil pratique qui évolue. Il est donc normal que par ses différentes appropriations, elle englobe chaque jour davantage de nouveaux domaines pouvant différer d'un pays à l'autre en fonction de l'intégration culturelle de son éthique et de ses principes de base. C'est pour lui ce qui fait sa richesse. Toutefois, cela permet également de comprendre qu'une personne qui ne s'y intéresse qu'en surface ne perçoive pas la profondeur holistique du modèle. Le fait de ne voir dans la permaculture qu'une vision agricole ne provient, pour lui, pas tant d'une mécompréhension que d'une méconnaissance.

Vision holistique ou non, cheminement de vie ou outil écologique, le modèle *permacole*, nous l'aurons compris, joue un rôle important à l'Îlot. Il s'incarne autant dans la structure tangible du lieu qu'au niveau de l'idéal qui transcende « l'engagement pour le changement ». La

permaculture, c'est ce qui « *guide l'Îlot* », me raconte Marc, coordinateur de l'association. « *Le lieu dans son ensemble cherche à intégrer ses principes moteurs, de manière visible et invisible.* » Il m'explique que dès la conception du projet s'est exprimée la volonté de créer un « *design régénératif* » en permaculture, qui a finalement été effectué par Pascal. S'entend par là l'idée de concevoir un modèle d'interaction entre les différents éléments à l'Îlot ; plantes, animaux, eau, etc., où chacun est capable de contribuer au système global, les productions des uns servant à combler les besoins des autres. Par la construction d'un bassin de rétention et de baissières, l'eau est par exemple captée et circule sur l'ensemble du terrain en suivant la topographie. Grâce à la présence des arbres fruitiers le long des berges, celle-ci s'infiltre lentement dans le sol tout en permettant aux plantes de capter ce qu'il leur faut d'eau. Ces plantes quant à elles permettent de nourrir les membres de l'association. Par un système de compostage des excédents, des apports nutritifs sont ramenés au sol et aux poules qui, avec leurs pattes, aèrent le sol, etc. Chaque élément a ainsi pour vocation de jouer plusieurs rôles, mais surtout de trouver sa juste place dans un système capable de s'autoréguler de lui-même. La gestion « agricole » de la permaculture, si on peut dire, apparaît donc évidente aux yeux de tous, et fait consensus quant à son bien-fondé.

Les différentes prises de parole témoignent cependant que l'intégration de la permaculture ne s'arrête pas là. Elle se manifeste sous un second plan, moins tangible. Elle s'infiltre dans les représentations, les idéaux portés par un nombre important des membres de l'Îlot. Elle est vectrice d'idées et d'outils pour trouver des solutions aux crises qui se manifestent partout dans le monde. Valable ou non, suffisante ou pas, là n'est pas la question qui nous anime ici. Ce qui est intéressant, c'est de voir que la permaculture semble rencontrer un besoin de participation à la construction d'un monde « meilleur ». Elle implante une dynamique, façonne une perspective d'ensemble par sa vision structurante d'un écosystème-monde où chaque personne/chose aurait une place et un rôle à jouer. Dans une période d'incertitude et de « risque » (Beck, 1986 : *passim*), la permaculture ouvre des champs d'action possibles. En émettant l'idée que le changement part de soi, elle concilie les aspirations à la réalisation personnelle, propre de la modernité, tout en inscrivant l'individu dans une vision d'engagement global. Ce dernier, nous l'aurons compris, est infrapolitique, principalement « consensuel » (Jonet et Servigne, 2013 : 73) et suit les modalités spécifiques des différentes constellations de sens présentes dans l'association.

La permaculture semble à l'Îlot permettre l'émergence de pratiques quotidiennes qui allient espoir et résistance. Face au découragement et à la vision exprimée dans les parties précédentes de « ne pas savoir par où commencer », d'avoir l'impression que le combat pour changer l'ordre des choses est trop grand à mener, que notre pouvoir d'action individuel est minime, elle encadre, ouvre des possibles et donne une ligne directrice permettant la « convergence des actions » (Houtart, 2011 : 34).

1.2. LES 8SHIELDS

Les valeurs portées par les 8shields et la permaculture dans sa conception humaine sont étroitement imbriquées à l'Îlot, si bien qu'il est difficile d'établir une limite entre les deux modèles. Où commence l'un, où finit l'autre ? La frontière entre les deux est floue dans les discours et les pratiques. Les deux s'alimentent, s'infilrent dans les représentations des personnes sensibilisées. Un visiteur non averti ne verrait sans doute dans les 8shields qu'un axe parmi d'autres de la permaculture. Il est là sans se dire, sans se voir pour qui ne sait pas où regarder. Pourtant, ce modèle prend chaque jour de l'importance dans l'association à travers sa diffusion depuis les personnes structurantes du lieu (de par leur présence régulière sur place face au flot continu des va-et-vient) vers les visiteurs et les autres membres engagés. Il se répand de manière informelle par les discours qui y puisent leur source, sans se manifester comme tel.

Le modèle des 8shields, je l'ai découvert à l'Îlot au fur et à mesure de mes interactions avec ses membres. Il ne m'est cependant jamais apparu de manière claire et définie. Les discours qui se tissent y font référence tantôt à partir d'une pratique, tantôt à partir des valeurs qui le sous-tendent. Ces dernières sont perçues comme fondamentales à intégrer pour qui veut s'engager « *activement, par tous les sens de son être* », dans une transformation du système néolibéral qui régule actuellement les principales tendances mondiales (Houtart, 2011). Ce que je comprenais me donnait envie d'en savoir plus. Cependant, le temps de ma recherche étant limité, je suis loin d'avoir fait le tour de la question. Les indices sous-tendant le modèle des 8shields sont venus s'accumuler les uns aux autres au cours de mes observations. Tous les membres de l'Îlot sensibilisés aux 8shields, lorsqu'ils m'en parlent, semblent s'être approprié l'une ou l'autre facette de ce modèle, mais ne peuvent me le reconstituer dans son ensemble. Contrairement à la permaculture « enseignée » au cours d'une série de formations à l'Îlot

auxquelles les membres engagés participent régulièrement, l'appropriation des 8shields ne suit pas de structure, du moins à l'heure actuelle. Pourtant, il est évident que certaines des conceptions du modèle, régulées par un idéal de connexion, rencontrent les aspirations et font leur place dans les représentations de l'engagement pour le changement d'un grand nombre de personnes à l'Îlot. Pour l'ensemble de ces raisons et parce que ma propre compréhension des 8shields a dû s'établir également en dehors de mon terrain, par des recherches actives pour concevoir un tout cohérent, il ne sera pas question ici de rendre compte de ce modèle dans sa globalité. Mon manque d'informations sur le sujet, les visions morcelées que j'en ai aujourd'hui ne me permettent pas de former un cadre qui intégrerait l'ensemble du modèle. Il ne ferait que m'éloigner de ce que les gens à l'Îlot en pensent, à travers l'apport de mes propres interprétations, ce qui n'est bien entendu pas le rôle de l'anthropologue. Je me contenterai ainsi d'exposer deux des aspects que j'ai largement pu observer à l'Îlot. Il s'agit pour le premier de la « place-médecine » et pour le second de la « météo », une routine formalisée de connexion qui allie autant la permaculture humaine que le modèle des 8shields.

1.2.1. La place-médecine : un lieu privilégié de connexion

Nous sommes en soirée. Plusieurs semaines se sont écoulées depuis mon arrivée à l'Îlot. Après une journée de travail intense en extérieur, je sors voir les poules. Il est encore trop tôt pour fermer les poulaillers, mais j'ai pris l'habitude, lorsque je ne suis pas en cuisine, de profiter de ces quelques instants libres pour marcher. Le terrain de l'Îlot étant incurvé, la visibilité sur l'ensemble des 2,8 hectares est étendue et l'acoustique donne presque l'impression d'être amplifiée, tant il est facile de dialoguer d'un bout à l'autre des zones de culture en haussant juste un peu la voix. Tout en caressant une poule, j'aperçois au loin Sarah au-dessus des ruchers. La voyant seule, mon premier réflexe est d'aller la rejoindre, sans savoir que cet isolement est voulu et que cette place où elle est assise a pour elle une signification bien spéciale. Polie, elle ne fait pourtant aucun commentaire à mon arrivée et nous restons à parler là jusqu'à ce que la nuit tombe. Ce n'est que bien plus tard, lorsque les différentes pièces du « puzzle 8shields » commenceront à mentalement former un tout dans mon esprit, que je comprendrai subitement ce que j'ai interrompu. J'irai voir Sarah pour m'en excuser. Celle-ci rigolera, et me répondra qu'elle ne savait pas trop comment me le dire ce jour-là, mais qu'au final, on avait passé une chouette soirée et qu'elle ne m'en tenait absolument pas rigueur.

La zone au-dessus des ruchers n'est pas un lieu anodin pour Sarah. Pour moi, ce n'est qu'un endroit parmi d'autres dans l'ensemble des terrains appartenant à l'Îlot. Pour elle, c'est son « seat-spot », sa « place-médecine ». Ce lieu, c'est sa zone privilégiée de connexion. Chaque jour, elle s'y rend et observe ce qui se passe en elle et autour d'elle, en s'ouvrant à l'ensemble de ses sens. La place-médecine, c'est ce qui sous-tend l'ensemble du modèle des 8shields. C'est la base, l'ancrage physique et spirituel qui permet le développement des huit attributs fondamentaux à la connexion et à la conception d'un « *design régénératif* », c'est-à-dire la mise en place d'un système capable, à travers l'intégration des valeurs et des pratiques du modèle des 8shields, de soutenir une « *culture saine* » et résiliente.

Les valeurs des 8shields (voir figure 4), c'est Pascal qui m'en parlera de manière synthétique. Souvent, l'une ou l'autre composante est abordée au détour d'une conversation, mais il est rare que les huit soient exposées simultanément par des membres de l'Îlot. Les 8shields, m'explique Pascal, représentent huit attributs cumulatifs qui renvoient autant à des valeurs qu'à des pratiques. Chacun correspond à une étape, à une compétence à acquérir pour permettre de passer à l'attribut suivant : « *Imagine-toi le cycle d'une vie. D'abord, en tant qu'enfant, tu dois construire une base solide pour pouvoir, par la suite, intégrer d'autres capacités.* » Cette base, c'est le premier attribut : l'esprit tranquille.

Les huit attributs fondamentaux

- 1) L'« *esprit tranquille* ».
- 2) Le second attribut est la « *joie de l'enfant* » : « *tu vois Amir ?* », me demande Pascal en me montrant un enfant de 2 ans en train de s'émerveiller devant un bourdon « La joie de l'enfant, c'est ça. C'est cette capacité à s'enthousiasmer de tout, d'être dans la réception entière de l'expérience ».
- 3) Le troisième attribut correspond à la « *vitalité* », « la capacité de répondre rapidement à des réponses nouvelles, autant physiquement qu'émotionnellement ».
- 4) Le quatrième, pour sa part, renvoie à l'« *écoute profonde et attentive* » des autres, de soi et de la nature.
- 5) Le suivant est le « *niveau de l'empathie et du soin* » : « Cette empathie, elle est profonde, elle vient de l'intérieur et se manifeste pour toutes les formes de vie. »

- 6) Le sixième est la capacité de comprendre de quelle manière on peut *aider* le monde. La connexion a, supposément, alors atteint un degré d'importance tel qu'on est capable de visualiser où est le besoin d'action et de réagir en fonction.
- 7) Le septième est la capacité d'« *être pleinement en vie* » : « Ce qu'on fait, on le fait à fond. »
- 8) Le huitième et dernier attribut est la *capacité d'amour et de pardon*. Alors que le premier attribut est associé à la naissance, à la base, lui s'apparente au stade le plus avancé de la maturité.

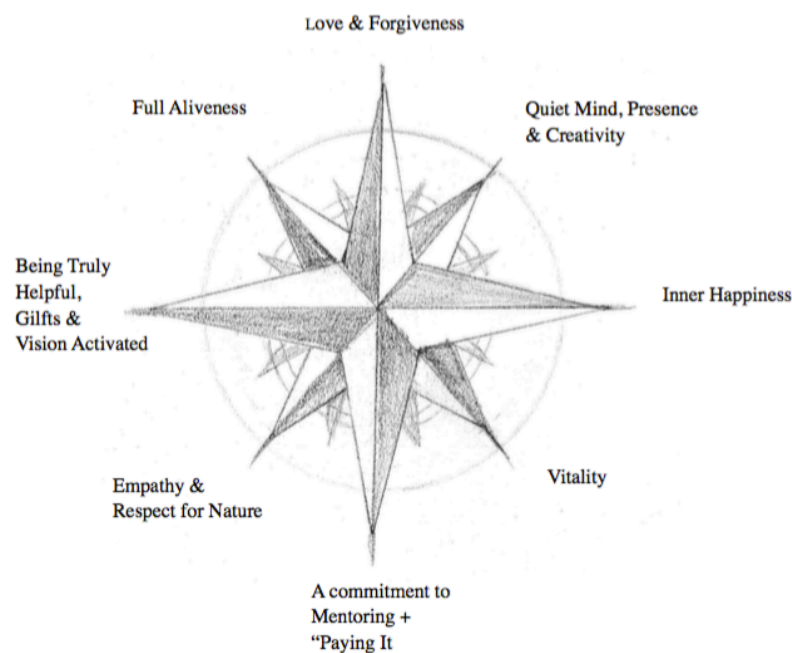


Fig. 5 : Schématisation personnelle
(Source : les 8shields : <http://8shields.org/>)

Ces qualités, m'explique-t-on, sont l'essence de la « connexion ». C'est à partir de leur acquisition que l'on est capable de mesurer l'efficacité de l'intervention, car chacune est importante à développer si l'on veut être au maximum de ses potentialités et entreprendre une action positive sur le monde. Ces attributs sont présents en chacun de nous. Seulement, en fonction du milieu dans lequel on grandit, des coutumes, de la culture, ils se manifestent de manières différentes. Si on n'a jamais appris à les intégrer, s'ils sont inhibés pour X ou Y raisons, la connexion à soi, aux autres et à la nature ne peut être que morcelée.

Si l'on veut améliorer les choses, il est important de pouvoir apprendre à se reconnecter et donc de trouver et d'intégrer des outils pour ce faire. Autrement dit, il s'agit de mettre en évidence des pratiques, des routines, un système de mentorat qui permettent de développer les huit attributs de la connexion. C'est ce à quoi Jon Young s'est consacré toute sa vie, m'explique-t-on.

La « place-médecine » s'inscrit parmi ces routines de connexion. À l'Îlot, cette pratique, sans qu'elle s'intègre dans la structure du lieu (contrairement à la « météo » qu'on verra par la suite), se « vit » par plusieurs personnes. Chez certains, ce modèle n'apparaît s'intégrer qu'au niveau des idées, chez d'autres, par contre, de vrais efforts semblent opérer pour le vivre au jour le jour, bien que la pratique soit sujette aux aléas du quotidien. Sarah me dira à ce propos qu'il est difficile parfois de maintenir cet idéal de connexion lorsqu'on n'est pas à l'Îlot, mais dans nos « *monotonies* » quotidiennes :

« On n'est tellement pas habitué de fonctionner comme ça que si les conditions extérieures ne sont pas réunies pour nous aider à travailler sur cette connexion, on la perd vite de vue. »

Vivre ce modèle de connexion, aller sur sa place-médecine de manière journalière, c'est donc fonction de chacun. L'emplacement exact du « seat-spot » est entièrement libre. Toutefois, une préférence se marque pour les endroits situés en « zone cinq », qui, dans le jargon de la permaculture, désigne une zone non maîtrisée par l'homme, où la nature reprend ses droits, s'apparentant ainsi à un espace perçu comme « sauvage », bien que de manière relative puisque nous sommes en bordure de ville. Cet emplacement, pour les personnes à l'Îlot qui pratiquent la place-médecine, est sacré, intime. Une histoire se construit entre lui et la personne qui l'a choisi. Des relations invisibles se nouent entre les deux. Pour Augustin Berque (2000 : 11), « l'être humain se grave dans la terre », et il en est « en retour gravé dans un certain sens ». Il est pour lui un être avant tout géographique et ontologique. La géographie de l'être s'entend dans le principe de l'« écoumène » (2000 : *passim*). C'est une relation « à la fois écologique, technique et symbolique de l'humanité à l'étendue terrestre [...] mesurable autant qu'incommensurable » (*ibid.* : 14). Pour Berque :

Le « [...] trait décisif des lieux et de l'écoumène, par opposition à ceux d'un espace abstrait : l'imprégnation réciproque du lieu et de ce qui s'y trouve. Dans l'écoumène, le lieu et la chose participent l'un de l'autre. Dans un espace abstrait, en revanche, la chose peut être située ici ou ailleurs, cela n'affecte pas son être ; et réciproquement, le lieu est définissable indépendamment de la chose, par exemple en géométrie par des coordonnées et des parallèles (latitude) » (Berque, 2000 : 20).

Pour Berque, l'environnement fait partie de l'être. Il est à la fois le secteur régi par l'action de tout un chacun au fil du temps et le « domaine qui nous affecte, et auquel nous appartenons » d'une certaine manière (*ibid.* : 89). L'écoumène, c'est un « perpétuel engendrement non seulement des choses, mais de nous-mêmes avec elles » (*ibid.* : 96). La place-médecine, pour ceux qui la pratiquent, est un lieu devenu existentiel (*chôra*), à l'inverse d'un simple espace « cartographiable » (*ibid.* : *passim*).

Noah a 30 ans. C'est un membre engagé de l'Îlot que j'ai rencontré à l'occasion d'un séminaire donné sur place. Depuis plusieurs années, il pratique la place-médecine. Il me dit :

« Je ne sais pas comment t'expliquer... pour comprendre, il faudrait que tu te trouves ta place-médecine... Plus tu vas à ta place-médecine, plus tu te noues avec elle, tu la ressens, tu la vis. C'est vraiment dur à expliquer. Ma place-médecine, ce n'est plus un simple endroit parmi d'autres, c'est une part de moi. J'éprouve de l'empathie, de l'amour pour elle. Comme quelqu'un à qui tu tiens, tu as envie de la retrouver chaque soir. Elle te permet de te centrer sur toi-même, de lâcher prise. Je me sens bête quand je te raconte ça comme ça. C'est juste que ces choses-là, ça ne passe pas par le prisme de l'intellect, ce n'est pas rationnel, c'est de l'ordre du vécu, du vrai. »

La place-médecine, pour ceux qui la pratiquent, rencontre l'adhésion de tous quant à l'idée que c'est un espace privilégié, intime. La remarque émise par Noah, par ailleurs, concernant la relation entre « vécu » et « vrai » en opposition au « rationnel », semble présente dans les représentations de plusieurs personnes à l'Îlot. À de nombreuses reprises, des commentaires, des blagues, des remarques ont été émis quant à mon projet de mémoire. Pour quelques personnes, tout ce que je pourrai écrire, mettre « intellectuellement » en avant dans ce mémoire sera toujours en deçà de la réalité. Puisque pour eux, l'une des dimensions

importantes de leur engagement n'est justement pas rationnelle, mais de l'ordre de la croyance. L'univers de sens qui les pousse à l'action est considéré par certains comme répondant à des paramètres tellement différents que ce que l'esprit rationnel est capable de percevoir que ce n'est pas par un mécanisme intellectualisé qu'on peut comprendre ce qui se passe réellement à l'Îlot.

Refermant cette brève parenthèse épistémologique, la place-médecine semble chaque jour être pratiquée par de plus en plus de personnes à l'Îlot parmi les membres qui restent sur place un certain temps. Elle ne s'apparente toutefois pas à une pratique intégrée « officiellement » par le lieu, à l'inverse de la « météo » traitée ci-dessous.

1.2.2. La « météo », une routine « officielle » de connexion

La « météo », brièvement mise en évidence lors de l'introduction de cet écrit, est la pratique par excellence qui allie autant des aspects de la permaculture que ceux des 8shields. C'est une routine frontière, qui, à l'Îlot, ne peut se revendiquer ni de l'un ni de l'autre de ces deux modèles. Elle les concilie sur la base ressentie sous-jacente aux deux : la connexion. Cette dernière, nous l'aurons compris, est perçue comme fondamentale à vivre, à ressentir, à exprimer pour poser des actions justes dans le monde. Elle exprime une vision dans/vers laquelle cheminer, sans quoi l'engagement pour le changement existerait, certes, mais ne serait que de surface.

Contrairement à la « place-médecine » pratiquée par certains en fonction de leurs aspirations personnelles, la « météo » est une routine journalière instituée à l'Îlot. Elle représente l'esprit et les convictions du lieu, si bien que toute personne qui y vient est supposée y prendre part, même si cela ne rencontre pas forcément ses propres appréciations. Y participer permet de créer un lien de confiance, de former un collectif malgré les va-et-vient incessants.

Tous les matins, après le petit-déjeuner, les membres de l'Îlot se réunissent en cercle pour faire « leur état des lieux personnel ». Chacun à tour de rôle est invité à prendre la parole pour s'exprimer sur le sujet qu'il veut, durant le temps dont il a besoin pour le faire. C'est le moment de formuler ses frustrations si on en a, de revenir sur un événement mal vécu, de verbaliser son humeur ou ses désirs pour la journée. Chacun est libre de sa parole, de ce qu'il

veut partager ou non, et personne n'intervient dans ce qui est dit. Ce n'est pas le temps de la discussion, mais celui du partage et de l'écoute supposée attentive. L'idée derrière la météo est de créer un espace d'échange libre et serein où tout peut être dit. C'est un temps pour se connecter à soi, à ce qu'on éprouve et à ce qu'on veut partager, et aux autres, par la réception et la prise en compte des besoins, désirs, humeurs de chacune des personnes présentes.

Deux registres sont généralement mis en évidence lors des échanges météo. Le premier, comme je viens de le mentionner, s'apparente à un partage de ressenti, quel qu'il soit. Le second s'axe sur l'expression de gratitude. Cet aspect provient directement des 8shields. Tout comme pour la place médecine, c'est une des méthodes prônées par le modèle pour favoriser une vision positive qui contrebalancerait nos habitudes à voir les choses négativement. En exprimant de la reconnaissance, m'explique-t-on, on se relie à quelque chose de plus grand que soi. On oublie nos soucis quotidiens, les injustices, ce qui ne va pas, pour se concentrer sur tout ce qui va. On se connecte sans se forcer, à des choses et des aspects que l'on ressent comme positifs dans la vie, ce qui transforme complètement l'énergie de la journée. Sarah raconte :

« Quand tu exprimes ta gratitude au monde, à Dieu, tu sens que tu fais partie d'un tout. Tu te lies au monde et à toutes ses créations, dans un véritable alignement entre ton corps et ton esprit. »

Si le but sous-tendu par cette pratique est de permettre à chacun de s'approprier un temps de parole dont il est le seul maître, s'exprimer « à cœur ouvert » n'est pas forcément évident pour tout le monde. Très souvent, la « météo » n'atteint pas le but qu'elle s'est initialement donné. Nombreux semblent se mettre des barrières, s'autocensurer. Ils jugent ce qu'ils perçoivent comme communicable ou non. Les échanges sont ainsi régulièrement de façade et il est rare que des émotions profondes se dévoilent. Maintes fois, les mêmes propos sont exprimés ; l'un parlera de la journée précédente, l'autre de la nuit paisible ou non qu'il vient de passer. Certains exprimeront combien ça leur apporte de pouvoir passer du temps à l'Îlot et témoigneront de leur regret de devoir retourner à leur vie « réelle », comme si tout ce qui se passait à l'Îlot n'était que de l'ordre du « rêve ». Rare sont les fois où de vrais mécontentements sont exprimés. Dans une grande majorité des cas, l'ensemble des échanges donnent l'illusion que tout est satisfaisant, alors qu'il est évident que ce n'est pas toujours le cas.

Toutefois, il arrive que, le temps de quelques jours, en fonction des personnes présentes et du lien qui s'est créé entre elles, le voile tombe. La différence d'énergie est flagrante et les partages se ressentent alors unanimement comme authentiques. Antoine, au cours d'une semaine animée par Pascal où les échanges météo sont particulièrement intenses, me dit sur le ton de la plaisanterie : « *Alors, comment est-ce que tu comptes t'y prendre pour mettre tout ça par écrit ?* » Pour lui, ce qui se passe à ce moment précis à l'Îlot ne peut s'intellectualiser. C'est quelque chose de l'ordre de l'expérience qu'aucun mot ne serait capable de refléter à sa juste valeur. Sarah, partageant globalement son avis, me fait part de sa vision des choses. Pour elle, cette intensité s'explique par un climat de confiance qui s'est peu à peu établi entre les membres du groupe :

« Je ne pourrais pas dire pourquoi ni comment, mais il est clair que parfois, on se sent vraiment en confiance avec les gens qui nous entourent à l'Îlot. Comment dire... c'est comme si on se retrouvait dans une grande famille dont tous les membres seraient bienveillants les uns avec les autres. Cette bienveillance, elle n'est pas feinte, elle se sent là [elle désigne son cœur]. On sait qu'on peut s'ouvrir, qu'on peut tout dire. Tout sera accepté et on recevra de l'empathie. »

Certains moments semblent ainsi « particuliers », « *hors du temps* », et rencontrent l'objectif de connexion que cherche à atteindre la météo. Cependant, parler, exprimer ce que l'on ressent n'est pas un exercice facile pour tous. Beaucoup semblent ne pas avoir été habitués à s'ouvrir ainsi aux autres et éprouvent des difficultés avec cet exercice quotidien. Simon, après un mois passé à l'Îlot, me raconte qu'il n'avait jamais parlé de ses émotions avant, ni avec sa famille ni avec ses amis. Avec eux, il blague, rigole, milite, mais il ne se confie pas sur ce genre de sujet. Il me dit :

« J'ai souvent l'impression de ne pas me comprendre moi-même, alors expliquer ce que je ressens, c'est une autre affaire [...]. Dès qu'on me pose une question que je considère trop personnelle, ça me bloque, même avec des amis... Je ne sais pas, je dois être un peu parano [...]. Je trouve ça dur de parler à la météo quand il y a plein de monde [...]. Après, je reste malgré tout convaincu de son bien-fondé. »

Mira, une régulière de l'Îlot, m'exprime son avis sur le sujet en me disant que parfois, quand on vient de se lever, on n'a juste pas envie de parler. On n'est pas toujours forcément de bonne humeur, mais râler, ça ne se fait pas, alors on cherche quelque chose de positif à dire. Cette vision de devoir sans cesse être « positif », « joyeux », sous-tend les représentations de beaucoup de personnes qui viennent à l'Îlot. Les différentes prises de parole, les pratiques visibles semblent être régulées par une conception commune que dans un lieu comme l'Îlot, il faut se montrer sous son meilleur jour. Une dichotomie se manifeste entre le « dehors » régulé par les routines quotidiennes, le stress, la mauvaise humeur et le « dedans » où l'on doit être positif à l'image du « nouvel ordre » des choses que l'on voudrait construire. Pourtant, comme en témoigne Ambre, « *on est ce que l'on est* ». Trop souvent, elle a l'impression que les gens qui viennent dans les milieux alternatifs tendent tellement vers un idéal qu'ils mettent la « *barre bien trop haut* ». Plutôt que d'accepter le changement progressif, ils voudraient tout de suite correspondre à l'image idéale qu'ils se font d'eux-mêmes ou de ce à quoi ils cherchent à ressembler. Pour elle, c'est comme ça qu'un nombre important de lieux se « *cassent la gueule* ». L'espoir de voir dans ces espaces naître quelque chose qui correspondent à leur rêve est tellement prégnant que lorsqu'après un certain temps, ils voient qu'en vérité ces lieux ne sont pas forcément différents de ce qu'ils ont quitté, que les mêmes tensions, contradictions transparaissent dans les comportements des uns et des autres, ils perdent espoir et abandonnent. La même vision de parcours, mise en évidence plus tôt, resurgit ici. Pour Ambre, il est nécessaire de visualiser cette conception du processus, sinon à la moindre imperfection, le risque de laisser tout tomber se présente. Être connecté à soi, aux autres et à la nature, passer « *d'un système hiérarchique à la sociocratie* », ça ne se fait pas du jour au lendemain. Des étapes sont nécessaires, un apprentissage constant doit avoir lieu :

« On veut passer sur une société hyper horizontale, sauf que l'éducation n'est pas faite pour qu'on pense comme ça. Donc ça nous crée en fait des peurs, des freins. On a besoin d'être accompagné là-dessus. Ça, c'est vraiment une de mes fortes convictions. Comment on fait pour passer du système hiérarchique à la sociocratie justement, et par quelles étapes on va devoir passer et comment on s'éduque pour que dans nos sociétés, dans 30 à 40 ans, ce soit une norme ? »

Pour Marc et les autres membres « actifs », la volonté d'inscrire dans les routines quotidiennes des pratiques comme la météo a justement pour vocation de rentrer dans cet élan de connexion qui sous-tend la permaculture humaine. Selon certains, la première étape pour

ancrer les changements de logique, c'est d'être capable de s'écouter et de se comprendre. Les outils d'introspection et de partage collectif apparaissent dans cette perspective comme fondamentaux pour sortir de sa zone de confort et aller un pas plus loin, même si ce n'est pas toujours facile, que ça demande un effort et que bien souvent, les échanges restent de surface : « *c'est déjà ça* », me dit-on.

Tous, cependant, ne partagent pas la même vision. Nayma refuse de prendre part à cette pratique de la météo qui « *ne lui correspond pas* ». Au moment où elle m'en parle, son intention est alors de s'installer à l'Îlot pour minimum un an, voire plus, et de reprendre la gestion du jardin. Depuis, cependant, l'écart entre sa vision et celle globalement partagée par les membres « actifs » de l'Îlot, notamment sur des sujets comme celui de la permaculture, ont soulevé diverses frustrations des deux côtés d'opinions, lui faisant revoir ses choix. Elle me dit : « *Quand t'es deux semaines à l'Îlot, te farcir la météo tous les matins, ok, c'est une chose, mais quand t'y vis, c'est vraiment lourd à la fin.* » Très rapidement, Nayma décide de ne plus prendre part à la météo, puis de ne plus manger en même temps que les autres. Les activités, l'agriculture, elle préfère les faire dans son coin, à sa façon, selon ses horaires. Son choix, dans un premier temps, est respecté, mais plus le temps passe plus son manque de participation « *à ce qui fait l'Îlot* » questionne et engendre des insatisfactions. Si l'Îlot cherche à expérimenter d'autres manières de faire ensemble, de travailler en collectivité, de partager des savoirs et savoir-faire, Nayma se place à contre-courant de cette envie. Pour elle, si elle fait bien son job, c'est tout ce qui devrait compter, seulement cette conception n'est pas partagée par l'ensemble, puisque le but premier de l'Îlot est avant tout de concevoir un projet collectif. La productivité dans ce sens n'est vue idéalement que comme secondaire bien que dans la pratique, elle compte tout autant (si pas plus parfois) puisque le projet doit rester viable.

Un décalage se forme entre les aspirations des uns et des autres et la vie pratique, le vécu au jour le jour. Nayma possède un diplôme et des compétences en maraîchage. Si elle met ses compétences à disposition du lieu en échange du couvert et du gîte, elle éprouve une frustration grandissante à l'idée de devoir former toutes les personnes qui viennent à l'Îlot et de ne pas recevoir de contribution monétaire en échange, alors que d'autres qui donnent des formations sur place reçoivent un salaire. Elle me dit : « *J'ai 32 ans et je vis dans une toute petite chambre. Je bosse, j'enseigne contre mon gré, mais je ne reçois rien en échange qui me permette d'améliorer mes conditions de vie.* » Vivre à l'Îlot est étouffant pour elle. Ces va-et-

vient quotidiens, remonter chaque fois les mêmes choses à des personnes différentes, suivre des schémas de routine comme la météo l'opprime. Elle aime le projet, mais se sent de plus en plus emprisonnée par lui, car le temps qu'elle lui accorde et la situation géographique de l'Îlot ne lui donnent pas la possibilité d'avoir sur le côté un job salarié qui lui permette de concilier son engagement sur le lieu, tout en ayant son « *chez-elle* » ailleurs.

Des contraintes se forment. La dialectique « liberté », « sécurité » mise en évidence par Bauman (2002) se fait sentir. Si l'existence de l'Îlot la sécurise, sa liberté se voit entravée. Pour Bauman, c'est le risque premier de ce type de lieu, qui pour fonctionner doit faire en sorte que les comportements, les désirs exprimés rentrent dans une même case, afin de conserver la cohésion et une vision similaire. La dissidence n'est pas admise ou en tout cas difficile à intégrer quand elle rentre en confrontation avec la structure intangible d'un lieu. La crainte de voir apparaître ce genre de problématiques est ce qui a d'emblée poussé les fondateurs à faire de l'Îlot une « Oasis-ressources » et non un lieu de vie. Dès le premier jour, c'était très clair pour Marc : personne ne devait s'installer à l'Îlot, au risque de tomber dans un enfermement entre-soi et de s'appropriier le lieu selon sa vision des choses, alors que le but était de créer un espace ouvert à tous selon des règles fixées par les membres actifs après concertation, règles pouvant évoluer dans le temps.

Nayma, aujourd'hui, est partie. Le gouffre entre ses aspirations personnelles et celles des membres actifs devenait trop important pour continuer comme ça. L'Îlot, de son côté, se retrouve en manque d'effectifs « compétents ». La participation des uns et des autres commence à se faire sentir insuffisante face à l'ampleur que prend le projet. Sarah me dit :

« Le plus gros problème de l'Îlot, c'est le partage des tâches. Beaucoup de postes sont vacants dans les pôles de gouvernance. Il en a qui sont vraiment porteurs du projet, et d'autres où c'est plus un engagement parmi d'autres. Ils n'y mettent donc pas tout leur cœur, au point d'avoir peur que l'Îlot tombe... C'est un peu le problème de la localité. »

Pour elle, après les quelques expériences « ratées » où des personnes se sont installées à l'Îlot, il faut penser à d'autres solutions. Vivre tout près, elle imagine que ce serait le mieux. Seulement, ça signifierait avoir un loyer/des charges à payer, un « chez soi » dont s'occuper, et donc plus forcément le temps ni l'énergie d'apporter son engagement ailleurs. Selon elle, c'est le gros souci de l'engagement, il ne rapporte pas de ressources financières, ce qui n'est

pas toujours compatible avec les normes de vie actuelle. Il s'essouffle donc sur le long terme. Elle me dit :

« Un projet, ça ne peut pas tenir seul juste avec l'aide de quelques personnes [...]. Mon père, l'Îlot, c'est devenu toute sa vie. Yusuf, le président, lui, il a un boulot, sa famille, d'autres projets... ce n'est pas la même implication. »

L'engagement sur le long terme à l'Îlot semble difficile à atteindre. Pour Bauman (2000), c'est l'un des défis majeurs de notre temps où les relations se nouent aussi vite qu'elles se défont. Les aspirations personnelles et citoyennes mènent, le temps de quelques mois/années, à s'investir sur un même projet, au gré des affinités qui s'y nouent et au vu de l'état de nos satisfactions. Pour lui, nous sommes dans une période de recherche du « mieux » permanent, caractérisé par la volatilité du désir. Pour Balandier (1985 : 192), la recherche d'autres manières d'être ensemble est vue avant tout comme « un ultime recours à la personnalité et à la participation ». Si ce sont les aspirations personnelles qui permettent dans un premier temps l'engagement vécu à l'Îlot, ce sont aussi elles qui, aux yeux de Balandier, risquent de causer l'échec de ce genre de mouvance. La solidarité durable semble difficile à atteindre, de par l'intrusion constante de conceptions et valeurs modernes qui mettent le bonheur individuel au premier plan. Les relations sont jugées électives et fluctuantes. Le continuum qui s'est dressé depuis les premières pages de ce mémoire entre engagement pour soi et engagement pour le monde réapparaît et semble, aux yeux de ces chercheurs, bancal. Comment vivre l'engagement pour le changement sur le long terme ?

Sans pouvoir apporter de réponse claire et définitive à cette question, le prochain et dernier point de ce travail s'axera davantage sur les difficultés rencontrées dans l'engagement à l'Îlot. Nous l'aurons compris, si l'idéal pour construire un autre monde est fort tant dans la structure tangible qu'intangible du lieu, la pratique laisse émerger des zones d'incertitudes, des incohérences, des difficultés. L'appel à cheminer vers un mieux ne rend pas moins ardu le parcours à entreprendre. Bref, comme tout projet, l'Îlot rencontre des hauts et des bas, des moments de péril autant que de félicité. Ces va-et-vient sont ce qui fait vivre et évoluer le mouvement malgré les inconforts que cela peut engendrer.

2. CONSIDERATIONS FINALES : ENTRE IDEAUX ET PRATIQUE, LES DEFIS DE L'ENGAGEMENT A L'ÎLOT

À maintes reprises, plusieurs difficultés rencontrées à l'Îlot ont été évoquées. Entre les idéaux, les discours, les représentations et la pratique, un décalage opère. Si le but premier du projet est d'être un lieu ressource, capable par des actes concrets d'incarner et de répandre des idées pour sensibiliser à la responsabilité écocitoyenne, les stratégies pour y parvenir n'existent pas forcément d'emblée. Comme le souligne Marc, les trois premières années de l'association ont permis de « *défricher le terrain* ». Maintenant, l'heure est à l'organisation et à la formation de conduites à adopter pour mener le projet à bien. Lors de son acquisition, l'Îlot n'était de fait qu'un vaste terrain en friche avec pour bâtiment principal une usine désaffectée. Les transformations ayant eu lieu sont importantes et nombreuses furent les aides bénévoles apportées. Aujourd'hui, les grands travaux sont terminés et la vocation que se donne l'Îlot peut réellement prendre forme. Seulement, les défis sont nombreux à relever.

Le premier obstacle majeur repose sur les moyens financiers. Pour acquérir le terrain, effectuer les travaux, mais également pour faire vivre le lieu au jour le jour, d'importants investissements ont dû avoir lieu. Si de nombreux dons permettent de soutenir le projet, ils ne sont pas suffisants. Le lieu doit être en mesure d'octroyer des rentrées financières, ce qui n'est pas aisément combinable avec la volonté première de l'association, à savoir celle de se consacrer au développement d'actions pour sensibiliser un large public. Les rentrées financières reposent actuellement principalement sur la location des gîtes et la mise à disposition des espaces pour accueillir divers séminaires et formations. Cependant, l'infrastructure du lieu, reposant uniquement sur des membres bénévoles, n'est pas toujours en mesure de répondre aux besoins de ces groupes qui ne sont pas systématiquement intéressés par le projet. Bien souvent, les familles attirées par cet espace vert que propose l'Îlot manquent d'activités à faire pendant la journée. Les bénévoles présents sur le lieu participent à la maintenance du terrain mais ne disposent pas toujours ni du temps ni des compétences nécessaires pour animer les visiteurs. Si une participation active au projet leur est proposée, tout le monde n'est pas enchanté par l'idée de jardiner, bricoler, faire la cuisine, etc., surtout sans structure pour les encadrer. Or, devant l'ampleur des différentes activités journalières à effectuer pour garder le lieu en état, les membres de l'Îlot n'ont pas systématiquement la capacité de prendre sous tutelle des groupes ou de concevoir des activités didactiques, alors qu'eux-mêmes ne savent pas toujours exactement ni ce qui doit

être fait ni la manière de réaliser la tâche en question. À bien des égards, le projet donne par conséquent à certains membres l'impression de stagner et les mécontentements des personnes qui payent pour séjourner se font parfois ressentir. L'aspiration visant la mise en place de démarches concrètes pour faire changer les choses se heurte à la gestion du quotidien.

Cette première difficulté entraîne directement une autre dans son sillage. Les contraintes financières ne permettent pas d'octroyer une rémunération pour les tâches effectuées. Or, nous le comprenons, s'engager quotidiennement dans un projet sans aucune rétribution financière n'est pas pensable pour tout le monde. Si l'Îlot aujourd'hui ressent le besoin d'obtenir l'aide d'individus compétents dans certains secteurs, peu de personnes qualifiées proposent leurs services gratuitement ou du moins de manière régulière. Fréquemment, l'une ou l'autre personne possédant des dons dans la gestion d'un domaine particulier d'activité se manifeste le temps de quelques jours comme visiteur à l'Îlot. Ses talents sont alors mis à contribution, bien que cela n'enchant pas systématiquement la personne en question. Deux univers se rencontrent. En tant que visiteur ou bénévole, sa venue à l'Îlot repose souvent sur l'envie de repos, de voir autre chose ou encore de développer des compétences dans des domaines qui lui sont inconnus. Les membres structurants de l'Îlot, à l'inverse, espèrent l'arrivée d'individus qualifiés pour répondre à certains besoins du lieu afin de faire avancer le projet. Souvent, ces différentes attentes ne parviennent pas à se rencontrer, du moins sur du plus ou moins long terme. Une personne désireuse d'en apprendre davantage dans le domaine de la permaculture peut ainsi se retrouver d'une manière ou d'une autre cantonnée à travailler dans la maçonnerie. Mira me dit à ce propos :

« Le grand souci là-dedans, c'est que les gens ne savent pas dire non. On en revient toujours à cette histoire de se montrer sous son meilleur jour. Quand quelqu'un s'approche de toi en te faisant part des nécessités d'un lieu tel que l'Îlot en te demandant ton aide en toute bienveillance, c'est difficile de refuser. »

Décliner une demande aussi directe n'est de fait pas simple, surtout lorsque la personne vient d'arriver et est poussée par un élan de contribution. L'intériorisation sous-jacente de devoir se montrer en permanence dans un esprit bienveillant, conforme aux idéaux véhiculés de connexion à l'autre et de perfectionnement, entrave la capacité à rejeter une demande. Or, sur un plus long terme, ne pas être à l'écoute de ses propres besoins se ressent d'une manière ou

d'une autre sur la globalité du projet, créant des tensions plus ou moins perceptibles, prêtes à exploser en conflit ouvert. Antoine me dit :

« Un des problèmes manifeste dans les lieux alternatifs, c'est de se mettre à la fois la barre idéologique très haute, mais de ne pas se donner les moyens de parvenir à ses idéaux. »

Comme nous l'avons souligné précédemment, le désir de se conformer à des idéaux de bienveillance, d'empathie, de connexion est prégnant à l'Îlot. Cependant, s'y conformer au jour le jour n'est pas aisé, surtout lorsque l'on ne possède pas les outils nécessaires pour ce faire. Si l'on reprend l'exemple précédent, il semble que beaucoup ne conçoivent pas la possibilité de décliner une demande tout en étant dans la bienveillance et l'écoute de l'autre. Or, rien ne stipule que ces deux objectifs sont antinomiques. Simplement, la plupart des individus rencontrés semblent dépourvus des moyens pour y parvenir. Ne pas être en mesure de se connecter à ses envies, ses émotions, ses besoins pour être au service de l'idéal qu'on porte peut se révéler d'une grande violence pour soi-même. Chaque conflit dont j'ai pu être témoin à l'Îlot relève de ce même schéma d'intériorisation. On accumule jusqu'à ce que la goutte fasse déborder le vase et que les mécontentements se répercutent sur tout le monde, indifféremment.

Les motivations qui poussent les uns et les autres à participer au projet de l'Îlot sont personnelles. Souvent, elles s'accordent avec l'envie de transformer certains éléments de manière globale. Cependant, le lien entre permettre à l'association de fructifier et aider à la construction d'une société vécue comme plus juste n'est pas systématique pour tous. Pour bon nombre de personnes, l'Îlot n'est qu'un projet parmi d'autres qui chemine vers un idéal. L'engagement dans le projet est fonction du bien-être personnel qui peut en être retiré. Dès que les contrariétés deviennent trop importantes, les uns et les autres se retirent de l'association. L'investissement à long terme s'en retrouve par conséquent bancal. Les membres réguliers finissent par partir voir ce qui se construit ailleurs, et le projet qui tente d'être développé à l'Îlot se retrouve en manque d'effectifs pour être réalisé, puisqu'il ne repose que sur les participations bénévoles. Par conséquent, visualiser sur le moyen et long terme n'est pas aisé. Programmer une activité ayant lieu trois mois plus tard peut se révéler complexe à partir du moment où personne n'est en mesure de s'assurer que des individus compétents seront présents sur place pour l'animer.

Dans ce mouvement de va-et-vient, d'engagement et de retrait, certaines personnes « structurantes » du lieu se voient investies du devoir de coûte que coûte faire tenir debout l'association. Si l'Îlot se veut un lieu où les décisions sont prises conjointement, où personne n'est au-dessus de l'autre, la réalité montre qu'une personne qui s'investit tous les jours et à long terme à l'Îlot a un pouvoir décisionnel plus important que les autres. La conduite du projet se voit ainsi influencée par les idéaux et la vision de la personne en question. Les membres « irréguliers » s'intègrent par conséquent à un projet dont ils ne se sentent pas toujours équitablement responsables.

La difficulté de trouver des membres qui participent au projet sur le long terme repose également sur des contraintes géographiques. Plusieurs considérations sont à prendre en compte. La première repose sur le bilan qu'actuellement, la majorité des personnes qui s'impliquent à l'Îlot sont soit des woofeurs, soit viennent de la région parisienne. L'itinérance des uns ne permet pas une implication sur le long terme, tandis que la localisation des autres rend difficile une implication régulière. La seconde considération se situe directement dans le prolongement de ce constat : le niveau local n'est pas désireux de prendre part au projet. Pour les membres de l'Îlot, la raison principale à cette « *indifférence* » émane de l'animosité que la mairie manifeste ouvertement à leur égard. Comme il a été souligné à plusieurs reprises, le maire de la ville s'oppose radicalement au projet de l'Îlot. Non pas parce que les idéaux portés ne le concernent pas, mais parce que la présence majoritaire de personnes de confession musulmane le dérange. Considéré comme une « secte » par le pouvoir local, la moindre publication portant sur le lieu, affiche, tract pour un séminaire, tend à disparaître une fois déposée en ville. Le message de la part de la mairie est clair et sans détour : elle n'aidera pas le projet, bien au contraire. Les interprétations des uns et des autres quant à cette animosité non dissimulée fusent à l'Îlot. Au Creusot, la réputation du projet est ternie. Clem, originaire de cette ville, me raconte que lorsqu'elle a dit à son entourage qu'elle était désireuse de faire son service civique à l'Îlot, elle a rencontré de vives oppositions. Les uns prétextaient que l'endroit était dangereux, les autres s'attendaient à ce qu'elle leur annonce prochainement sa conversion à la confession musulmane. Bref, son désir de participation a été mal accueilli.

D'autres difficultés pourraient être ajoutées à cette courte liste. Outre celles exposées qui sont récurrentes, la plupart sont davantage périodiques en fonction d'une situation précise, des

groupes en présence. Aujourd'hui, l'Îlot, avec les moyens à disposition, tente de trouver des pistes de réponses pour contrebalancer les écueils principaux et faire avancer la raison d'être du lieu. Plusieurs projets concrets commencent ainsi peu à peu à voir le jour, le résultat final étant encore incertain. Des « *petits pas* » sont faits pour continuer à cheminer vers ces idéaux que l'Îlot se donne.

CONCLUSION

Comment se décline l'engagement des membres actifs à l'Îlot ? Telle est la question qui régit l'écrit de ce présent travail. Les trois parties qui le structurent mettent chacune l'accent sur l'une ou l'autre caractéristique de cet engagement écocitoyen, en prenant comme point d'ancrage le projet développé à l'Îlot. Tout au long de ce mémoire, un axe a été principalement mis en évidence : celui de l'engagement pour le changement. Il trace un continuum entre la volonté de faire face aux risques économiques, politiques, sociaux, écologiques, etc. qui nous insécurisent dans nos vies quotidiennes et celle de vouloir ralentir (si pas éliminer) de manière globale la propagation de ces risques. Chaque individu, en fonction de son parcours, de ses expériences, des circonstances, se place davantage d'un côté ou de l'autre de cet axe. Les deux sont bien entendu étroitement imbriqués, et la position adoptée par une personne à un certain moment ne conditionne en rien celle choisie l'instant suivant. Tracer les contours de cet axe, c'est l'objectif auquel s'est attachée la première partie de ce mémoire. À travers le portrait de deux membres de l'Îlot, plusieurs éléments faisant tension dans leur quotidien respectif ont pu être décelés. Ceux-ci ont été les déclencheurs d'une volonté de changer de mode de vie pour accorder davantage leur existence avec leurs idéaux. Leur désir commun de la réalisation intrinsèque les a poussés à transformer leurs habitudes et leurs lieux d'habitat pour faire face aux incertitudes qui les rongent. La mise en place du lien entre modernité et accomplissement personnel permet de montrer qu'en désirant faire évoluer leurs conditions de vie, ces acteurs sociaux sont révélateurs de notre temps. Alors qu'une des revendications premières rencontrées à l'Îlot est de contrer l'individualisme, cette perspective démontre que c'est par ce même individualisme accusé que des mouvements alternatifs peuvent émerger.

Si l'engagement dans un projet comme l'Îlot est conditionné par une recherche de « mieux-être », il implique également de vouloir faire changer les choses autour de soi. Par des résistances infrapolitiques, les membres de l'Îlot tentent de démontrer que d'autres manières de consommer, de vivre en collectif, de collaborer sont possibles. Afin de le démontrer, l'Îlot s'efforce d'incarner ces idéaux. Lieu d'expériences, différentes actions humaines et écologiques cherchent être posées à partir de l'Îlot. Celles-ci, loin d'être parfaites, instaurent un cheminement à suivre vers des valeurs de partage, d'autonomie, de sobriété, d'échange et de transmission. Les obstacles et difficultés qui se présentent sur cette route sont nombreux,

nous l'aurons compris. Conditionnés et sociabilisés selon certaines modalités comme nous le sommes depuis l'enfance, changer subitement de comportement n'est pas aisé. Placer la barre trop haut, vouloir être « différent » du jour au lendemain représente un écueil de taille, capable de nuire à cet engagement.

Face à l'augmentation des indicateurs d'externalités écologiques et humaines, résultat du paradigme néolibéral, les discours des membres de l'Îlot s'accordent pour dire qu'il est impératif de faire changer les choses. Toutefois, devant l'étendue et la complexité du combat à mener, le désir de « *recommencer les choses à zéro* », de rebâtir en marge une « autre société » capable d'instaurer des relations équilibrées entre les hommes et l'environnement est prégnant. Comprendre les raisons qui poussent à faire ce choix est l'objet de la seconde partie de ce travail. Plutôt que d'essayer de s'insérer dans un système politique d'opposition déjà en place, de prendre part à des mouvements sociaux, la lutte (pacifique) se fait à la marge, par des actions quotidiennes pour faire changer les choses de l'intérieur, mais depuis un espace « autre » (Foucault, 1967 : *passim*). La campagne offre un emplacement adapté à cette réalisation. Socle propice à l'imaginaire, l'environnement naturel ouvre une porte d'accès à ce type d'engagement infrapolitique. Illustrant la base, le commencement, il véhicule l'impression que créer un nouveau modèle de société est possible. Pour être en mesure de faire changer les choses, la première étape est de transformer ses propres comportements. Le retour à la terre, à l'agriculture permet d'introduire des ajustements par rapport à sa consommation en apprenant à cultiver ses propres productions nécessaires à l'alimentation, mais également à la confection d'une série de produits cosmétiques, ménagers, etc. Repartir d'un espace vert donne l'impression, illusoire ou non, de maîtrise. Vouloir recommencer à « la base », avec d'autres principes régulateurs que ceux présents dans la société « dominante », c'est tenter de devenir acteur de sa propre vie plutôt que de subir sans broncher des décisions, des comportements envers lesquels ont éprouvé une opposition de conscience. C'est refuser la posture de spectateur inerte. L'engagement pour le changement, c'est au jour le jour, par des actions répétées et à petite échelle qu'il prend corps à l'Îlot.

S'engager à chercher un nouvel équilibre entre les hommes et l'environnement naturel s'ancre par ailleurs dans certaines représentations du monde et de ce qu'il devrait être. Celles-ci, sans être conditionnées, semblent être influencées à l'Îlot par des modèles de conceptions dits « holistiques » tels la permaculture et les 8shields. Ces « philosophies de vie » encadrent,

guident l'action. Elles véhiculent des principes à suivre, inspirent une vision du monde et indiquent une direction vers laquelle cheminer. Tracer le contour de ces systèmes tel que vécu par les acteurs de l'Îlot, c'est l'objectif de la troisième et dernière partie de cet écrit. À l'Îlot, deux approches semblent aujourd'hui gagner de l'ampleur. La première, la « place-médecine », n'est pratiquée que par certains membres et de façon autonome. La seconde, la « météo », est une routine intégrée dans la structure de l'association. Si presque tout le monde admet le bien-fondé de telles approches, un décalage se forme entre les idéaux qui les régulent et la pratique du quotidien. Vivre et travailler de manière bénévole pour un collectif n'est pas aisé. Conjuguer ses aspirations personnelles à celles du groupe impose de nombreux dilemmes. Si la sécurité semble faire défaut dans notre « modernité », personne n'est prêt à voir sa liberté restreinte pour autant. Un véritable enjeu de communication est décelable pour parvenir à concilier les besoins des autres tout en étant à l'écoute des siens. Guidé par des idéaux de bienveillance, d'empathie, de connexion à l'autre, il est fréquent que les membres d'un projet associatif comme celui développé à l'Îlot ne soient pas toujours à l'écoute de leurs propres limites. Or, une fois le point de rupture atteint, il est difficile de faire marche arrière. Bien souvent, cela signe la fin de la contribution au projet. Comment penser la durabilité d'une association comme celle de l'Îlot ? Comment gérer la fluctuation de la participation citoyenne ? Alors que l'axe de l'engagement pour le changement marque un continuum, trouver un compromis entre ses deux extrémités – l'engagement à soi et celui aux autres et au monde – n'est pas chose aisée et trace le contour de nombreux défis à relever pour assurer la pérennité des projets associatifs.

BIBLIOGRAPHIE

- ABELES MARC et ROGERS SUSAN CAROL. 1992. « Introduction ». Dans: *L'Homme, Anthropologie du proche*. En ligne, tome 32, no 121, p. 7-13. http://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1992_num_32_121_369467. Consulté le 12 avril 2018.
- ABELES MARC. 2008. *Anthropologie de la globalisation*. Paris : Payo. 280 p.
- ALONSO BERNARD et GUIOCHON CECILE. 2016. *Permaculture humaine. Des clés pour vivre la Transition*. Montréal : Ecosociété. 206 p.
- BALANDIER GEORGES. 1985. *Le détour: pouvoir et modernité*. Paris : Fayard. 266 p.
- BAUMAN ZYGMUNT. 2000. *Liquid modernity*. Cambridge : Polity press. 228 p
- BAUMAN ZYGMUNT. 2002. *Community: seeking safety in an insecure world*. Repr. Cambridge: Polity press. p. 1 -57.
- BECK ULRICH. 2002. *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*. Paris: Aubier. 521 p. (Œuvre originale publiée en 1986)
- BENSA ALBAN. 2006. "La fin de l'exostimes : essai d'anthropologie critique", *Anacharsis*, En ligne. Vol. 4. <http://journals.openedition.org/temporalites/392>. Consulté le 14 avril 2018.
- BERQUE AUGUSTIN. 2000. *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin. 271 p.
- BLACK CAROL (réalisatrice). 2010. "Schooling the world". 1:04:48. En ligne : <https://www.filmsforaction.org/watch/schooling-the-world-2010/>
- BOURDEAU VINCENT *et al.* 2011 « Impasse du capitalisme, chemins de l'utopie. Entretien avec Isabelle Frémeaux et John Jordan, Les Sentiers de l'utopie, Zone / La Découverte. *Mouvements*. En ligne, vol 1. No 65, p. 130-141. DOI 10.3917/mouv.065.0130. Consulté le 1 juin 2018
- CARATINI SOPHIE. 2004. *Les non-dits de l'anthropologie*. Paris : PUF.
- COLIBRIS. s.d. « Qu'est-ce qu'une Oasis ? » <https://www.colibris-lemouvement.org/projets/projet-oasis/quest-ce-quune-oasis>. Consulté le 14 avril.
- DAVIES JEREMY. 2010. « Sustainable nostalgia », *Memory Studies*. En ligne, vol. 3, no 3, p. 262-268. <https://doi.org/10.1177/1750698010364819>. Consulté le 10 avril 2018.
- DE SARDAN JEAN-PIERRE OLIVIER. 2008. *La rigueur du qualitatif*. Louvain-La-Neuve : Academia Bruylant. 368 p.
- DELORME ANNICK. 2002. « Le processus d'individualisation en situation de précarité : deux communautés de New Age Travellers en Grande-Bretagne. » *Cahiers internationaux de sociologie*, En ligne, vol. 2, no 113, p. 261-284. DOI .3917/soc.072.0107. Consulté le 14 octobre 2016.
- DELORME ANNICK. 2001. « Les new age travellers. Une tentative d'individualisation dans la société du risque » *Sociétés*, En ligne, vol. 2, no 72, p.107-123. DOI 10.3917/soc.072.0107. Consulté le 14 octobre 2016.

DESCOLA PHILIPPE. 2001. « Par-delà nature et culture » *Le Débat*, En ligne, vol. 2, no 114, p 86 – 101. DOI 10.3917/deba.114.0086. Consulté le 10 octobre 2016.

DURKHEIM EMILE. 1902. *De la division du travail social*. Paris : Alcan. 416 p.

FARES ALINE. 2018. Chronique d'une ex-banquière. Conférence donnée à Louvain-la-Neuve le 2 mai 2018. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=tnqBHcO7v4g>

FRIEDIANI MARCELO. 2005. « Les new travelleurs en Angleterre : adaptations et résistances d'un style de vie itinérant : étude socio-anthropologique d'un phénomène « alternatif » dans la société capitaliste avancée » Thèse en socio-anthropologie, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.

FOUCAULT MICHEL. 1967. « Des espaces autres », *Empan* 54, 12-19.

GHASARIAN CHRISTIAN. 2002. *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles politiques, nouveaux enjeux*. Paris : Armand Colin. 248 p.

HOUTART FRANÇOIS. 2011. *Des biens communs au Bien Commun de l'Humanité*. Couleurs livres

JONET CHRISTIAN et SERVIGNE PABLO. 2013. « Initiatives de transition : la question politique », *Mouvements*. En ligne, vol. 3, no 75, p. 70-76. DOI 10.3917/mouv.075.0070. Consulté le 1 juin 2018

LAURENT, PIERRE-JOSEPH (dir). 2012. *La modernité insécurisée*. « Investigation d'anthropologie prospective ». vol 3. Louvain-la-Neuve : Academia-L'Harmattan. 467 p.

LAURENT, PIERRE-JOSEPH. 2015. « Histoire des débats en sociologie et en anthropologie, LPOLS1316. » Cours tenu à l'Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve

LAURENT, PIERRE-JOSEPH. 2016. « Anthropologie du développement et de l'environnement, LDVLP2320. » Cours tenu à l'Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve

LEGER DANIELE, et HERVIEU BERTRAND. 1979. *Le retour à la nature: au fond de la forêt... l'Etat*. Paris : Seuil. 237 p.

LENOIR FREDERIC. 2012. *La guérison du monde*. Paris : Fayard. 318 p.

MANGEZ ERIC. 2015. « Histoire des débats en sociologie et en anthropologie, LPOLS1316. » Cours tenu à l'Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve

MAZZOCCHETTI JACINTHE. 2012. « Mondialisation, incertitudes et pensée d'un monde commun. Variations autour de la notion de 'modernité insécurisée' », in Laurent P-J. (dir.), *La modernité insécurisée, Anthropologie des conséquences de la mondialisation*, Academia-H, coll. "Investigations d'Anthropologie Prospective", pp. 425-442.

PICCOLI EMMANUELLE et MAZZOCCHETTI JACINTHE. 2016. « Dimensions méthodologiques, épistémologiques et politiques de l'engagement des chercheurs en sciences sociales », *Anthropologie & développement*. En ligne, 44. URL : <http://anthropodev.revues.org/432>. consulté le 10 avril 2018.

RABHI PIERRE. 2016. *La convergence des consciences*. Le passeur : 240 p.

RABHI PIERRE. 2010. *Vers la sobriété heureuse*. Acte Sud Edition. 163 p.

SALLUSTIO MADELEINE. s.d. « Utopian encounters : Neo-rural communities as heterotopias ». *Peter*

lang. Non publié.

SCOTT JAMES. 2008. La domination et les arts de la résistance : fragments du discours subalterne. Paris : Amsterdam. 269 p. (Œuvre originale publiée en 1990)

SCOTT JAMES. 2006. « Infra-politique des groupes subalternes », *Vacarme*. En ligne, vol. 3, no. 36, p. 25 – 29. DOI 10.3917/vaca.036.0025. Consulté le 1 mai 2018.

URBAIN JEAN-DIDIER. 2011. *L'envie du monde*. Paris : Bréal. 269 p.

VUILLEMENOT ANNE-MARIE (dir). 2015. Intimité et réflexivité. Itinérances d'anthropologues. Louvain-la-Neuve : Académia-L'Harmattan, 190 p.

WADE DAVIS. 2011. Pour ne pas disparaître. Albin michel. 242 p.

WASER ANNE-MARIE et STOESSEL CHARLES. 2017. « Faire avec l'incertain. Nourrir les hommes ou nourrir sa vie ? Maraîchers et apiculteurs bio », *Nouvelle revue de psychosociologie*. En ligne, vol. 2, no 24, p. 157-171. DOI 10.3917/nrp.024.0157. Consulté le 1 juin 2018.

TABLE DES FIGURES

Fig 1. Sn. Sd. *Schématisation à l'aquarelle de l'Îlot. Design de l'Îlot*. En ligne : https://www.colibris-lemouvement.org/sites/default/files/rapport_design_ilot_des_combes_2015_-_light.pdf. Consulté le 10 mai 2018.

Fig 2. DOUCHY LAURENCE. 2018. *Schématisation personnelle du réseau de l'Îlot*.

Fig 3. QUILVIN MARIE. 2016. *Les trois piliers de la permaculture*. In Alonso et Guichon. *Permaculture humaine. Des clés pour vivre la Transition*. Montréal : Ecosociété. 206 p.

Fig 4. QUILVIN MARIE. 2016. *les douze principes de la permaculture*. In Alonso et Guichon. *Permaculture humaine. Des clés pour vivre la Transition*. Montréal : Ecosociété. 206 p.

Fig 5. DOUCHY LAURENCE. 2018. *Schématisation personnelle des 8 attributs de la connexion lié au modèle des 8shields*.

L'Îlot est une initiative citoyenne tournée vers l'autonomie, l'agroécologie, la sobriété, le partage, la transmission et la responsabilité écologique. C'est le lieu qui, le temps de trois mois ; d'octobre 2017 jusqu'à janvier 2018, fut le socle d'une enquête de terrain. Sa vocation ? Sensibiliser aux valeurs écologique et humaine un large public à partir d'un espace d'exemplification. La gestion du projet repose sur l'engagement bénévole d'une diversité d'individus. Quel est le degré de cet engagement ? Quels sont les revendications portées par ces personnes et l'univers de sens qui les sous-tend ? Telles sont les interrogations qui tissent les fils conducteurs de ce présent écrit.

Mots clés : Alternatives, Engagement éco-citoyen, Infrapolitique, Permaculture, Microsociété